

Moumousse

Aventures d'une petite fille dans le sud africain

Camille Debans



Gloubik Éditions

2015

*Le présent document a été établi à partir de l'édition
Montgredien et C^{ie} — 1900.*

Moumousse

**Aventures d'une
petite-fille dans
le sud-africain**

I

L'*océan*, des chargeurs réunis, avait doublé le cap Gardafui dans la journée. On venait de piquer le quart de neuf heures du soir. Selon l'usage des marins expérimentés, le capitaine Gardes maintenait son navire en vue de la côte des Somalis, pour s'abriter autant que possible contre le vent très frais>qui aurait retardé sa marche. Tout allait bien à bord, on faisait bonne route, quoique la mer fût creuse et la lame brutale. Dans le grand salon, à l'arrière, une douzaine de passagers causaient, jouaient ou lisaient. L'un d'eux, grand garçon de vingt-sept à vingt-huit ans à peine, Georges Vaillant, un sourire ironique sur les lèvres, venait de poser sa main droite sur l'épaule d'un de ses compagnons de voyage et lui disait avec l'apparence de la conviction :

— Non, non, mon cher Tartyfume, ne vous obstinez pas, je vous prie. La musique, voyez-vous, est un art inférieur.

— Oh ! s'exclama suffoqué celui à qui s'adressait la

singulière déclaration du jeune voyageur.

— Un art de nègre, pour tout dire, ajouta Vaillant.

— Vous blasphémez ! répliqua Tartyfume rouge d'indignation ; un art de nègre !!!

— Et je vais vous le prouver.

— Ça, par exemple !!!

— Cher ami, raisonnez froidement. Voyons, Qu'est-ce que la musique ? du bruit, n'est-ce pas ?

— Mais...

— Ce n'est pas vous, ex-professeur — j'ajouterai : professeur éminent, — de piston, de bugle et de trombone qui pouvez dire le contraire. Donc, du bruit plus ou moins savamment ménagé, adouci ou enflé chez les nations dites civilisées, et dénué d'artifice, lâché en paquet sans mesure ni retenue chez les peuplades sauvages. Mais du bruit, rien que du bruit, dans l'un et l'autre cas. Et, vous le savez aussi bien que moi, c'est le

seul art que les tribus les plus barbares de l'Afrique et l'Océanie aient cultivé de tout temps.

— Elle est jolie, leur musique !

— Ils vous en diraient autant de la vôtre.

— Mais leur jugement ne compte pas !

— Pourquoi donc ? Ils ont, tout comme les Européens et les Asiatiques, inventé des instruments divers. Nous avons la grosse caisse, ils ont le tam-tam. Que sont les calebasses à cordes dont vous possédez deux exemplaires, sinon des guitares primitives ? Ils font boum ! Boum ! Plum ! Plum ! et zing ! tout comme vous et moi. S'il leur naissait un Wagner qui les groupât et obtint d'eux une discipline orphéonique, peut-être nous dépasseraient-ils en vacarme, et qui sait si on ne les trouverait pas sublimes ?

— Mais Wagner, mais les maîtres de France sont de savants artistes.

— Savants ? Certes, j'en conviens. Trop savants ; savants

à nous dégoûter de l'harmonie et de la mathématique à la fois. Seulement, à quoi sert leur science ?

— Comment, à quoi sert ? mais, *Diou bibant !* à produire des chef-d'œuvres.

— Des chef-d'œuvres se lasse d'entendre en moins de vingt qu'on cinq ans, et dont il suffit de changer les mouvements pour en faire la chose la plus extravagante du monde.

Tartyfume était Gascon, mais naturellement modeste et timide. Il y a de ces Méridionaux.

— Monsieur Vaillant, dit-il, vous prenez plaisir à me monter un bateau ; que dis-je, un cuirassé.

— Pas du mon cher Tartyfume, le grand et. solide tout, répliqua Georges. Lisez un beau livre plus ou moins rapidement, cela n'en change ni l'esprit ni la grandeur. Regardez un tableau, admirez une statue, rien ne fera qu'ils cessent d'être merveilleux s'ils le sont réellement, sous quelque aspect que vous les examiniez.

— Eh bien ! et la musique ?... Quand on entend l'ouverture du *Tannhauser*, peut-on...

— Vous allez être convaincu, mon cher ami. Connaissez-vous la *Marche funèbre* de Chopin ?

— Voilà une question !

— Alors, écoutez...

Ouvrant le piano qui se trouvait à sa portée, Vaillant s'installa sur le tabouret et préluda par une gamme fugitive.

— Dire que l'homme capable de tenir de tels propos est musicien ! gémit Tartyfume en levant au ciel des bras désespérés.

Mais Georges commençait ; on l'entendit alors exécuter le chef-d'œuvre du maître polonais dans un mouvement rapide, fou, désordonné. C'était bien la Marche funèbre, mais cocasse, sautillante, folâtre, excitant à la danse et à la joie, non plus au recueillement et à la tristesse.

Tartyfume s'affaissa, consterné, dans un rocking-chair où il se balançait malgré lui, ce qui ajouta considérablement au comique de cette scène.

Au moment où le profane contempteur de Chopin s'escrimait sur les touches blanches et noires avec le plus de furie moqueuse, la porte d'une cabine s'ouvrit brusquement : Une jeune femme de rare beauté, entra dans le salon et s'écria, toute frémissante de colère artistique :

— N'avez-vous pas honte, monsieur, de commettre un pareil sacrilège ?

Vaillant s'arrêta net, légèrement confus ; mais son regard encore narquois cherchait Tartyfume comme pour lui dire :

— Hein ? avais-je raison ?

Le cadet de Gascogne, lui, murmurait :

— M^{lle} Augerolles ! Dieu soit loué ! Cette fumisterie va finir.

— L'abominable parodie ! ajouta la jeune personne.
Voulez-vous me céder le piano, monsieur Vaillant ?

— Avec d'autant plus de plaisir et d'empressement,
mademoiselle, que j'ai réussi dans ma tentative. Nous
allons enfin vous entendre.

M^{lle} Augerolles n'écoutait pas. Irritée, indignée, elle prit
possession de l'instrument et commença, en effet, la
Marche funèbre avec une maestria, une ampleur, une
sévérité de style dominés bientôt par le charme et
l'expression des sentiments qui débordaient de l'artiste
extasiée...

Comment dire la pieuse admiration que cette jeune fille
provoqua dans cet auditoire hétérogène de passagers plus
ou moins profanes ? Chacun retenait son haleine. Dans
les cerveaux les plus obtus naissaient, grandissaient des
pensées inattendues.

Tartyfume, suant d'ivresse musicale, grommelait
involontairement :

— Un art de nègre ! un art de nègre !

Tout à coup, un gros homme entra bruyamment dans le salon et cria, sans souci des accords et des arpèges :

— Ah ! vous êtes là, bien tranquillement, à écouter des rigodons ! !

— Palangrotte ! rugit Tartyfume hors de lui, tu es un misérable !

— Tartyfume, tu t'excites, répondit Palangrotte sans s'émouvoir. Pour le moment, on assassine des chrétiens sur la côte. C'est donc pas l'heure de tracasser des instruments plus ou moins saccadés. Il faut décider le commandant à intervenir et il n'y a ici que M. Vaillant qui puisse obtenir ça de lui.

Celui qui s'exprimait avec cette autorité et ce sans-gêne avait un accent marseillais incontestable. Derrière lui parut un autre personnage plus singulier encore. C'était un petit homme aux bras trop longs, aux jambes vaguement cagneuses, tordu et déjeté par l'effort qu'il

semblait faire pour porter sur son dos une bosse volumineuse et pointue.

— Monsieur Vaillant, dit-il, venez voir ce qui se passe.

— Je suis à vos ordres, mon cher Courville. Mais vraiment, vous nous arrachez à un plaisir sans pareil, un plaisir que nous ne retrouverons peut-être jamais plus.

— Bah ! s'écria Palangrotte, c'est à voir ; ceux qu'on massacre là-bas retrouveront encore bien moins le plaisir de vivre...

— Sauvage ! murmura Tartyfume.

Pendant que ces brèves paroles étaient échangées, la grande majorité des passagers montait en trombe sur le pont et se mêlait aux officiers du bord ainsi qu'aux hommes de l'équipage, dont tous les regards restaient fixés sur la plage sablonneuse où se déroulait un drame sinistre et douloureux. Un voilier de quelques centaines de tonnes venait de s'échouer à trente ou quarante mètres du rivage, et la plus abominable horde de naufrageurs

s'était ruée sur le bâtiment, pour le piller à fond.

Cette côte des Somalis est une des plus inhospitalières du monde. Chaque village y constitue une tribu quasi indépendante sous un chef qui s'intitule sultan. Chaque tribu fait la guerre à sa voisine, et ne connaît d'autre frein que la défaite et l'esclavage. Elles ne sont d'accord que sur un point : le pillage des navires qui périssent sur leurs grèves ordinairement désertes, sauf à se livrer ensuite des batailles rangées pour se disputer et conquérir la totalité du butin.

Du pont de l'*Océan*, on pouvait voir leur bande sanguinaire s'agiter furieusement sous la lumière des torches qu'un grand nombre d'entre eux secouaient au-dessus de leurs têtes, se mêlant en une sarabande effrénée, courant de tous côtés avec des cris de rage triomphante, et donnant ainsi, de loin, un spectacle terrifiant et pittoresque.

Terrifiant, car les marins du voilier, voulant gagner la terre, après la perte de leur bateau, avaient été reçus à coups de lance et de flèches empoisonnées.

Naturellement, les malheureux se défendaient avec la fureur du désespoir. Mais ils étaient au plus une quinzaine contre cinq ou six cents malandrins, experts en assassinats.

Au moment où Georges Vaillant arrivait en toute hâte sur le pont, la plupart des torches, concentrées sur un point, donnaient une intensité de lumière suffisante pour qu'on distinguât une sorte de géant européen qui, armé d'une barre d'aspect, faisait le vide autour de lui, cassant des têtes, défonçant des poitrines noires, dans son exaspération monstrueuse, mais autour duquel le cercle des féroces et cruels Somalis se resserrait peu à peu.

Georges Vaillant courut au capitaine Gardes.

— Commandant, dit-il, ne sauverons-nous pas au moins quelques-uns de ces malheureux ?

— Mon premier devoir, répondit le capitaine, est de ne pas exposer mon bâtiment et avec lui les personnes dont l'existence m'a été confiée.

— Mais si nous sommes tous d'accord pour voler au secours de ces pauvres diables ?

— Aoh ! pas tous ! dit une voix appartenant sans conteste à un sujet de Sa Très Gracieuse Majesté Victoria I^{re}.

— Parbleu ! riposta le bossu, il ne pouvait y avoir ici que M. Cook pour s'opposer à une œuvre d'humanité.

— Oh ! Pardon ! voulut dire l'Anglais.

— Assez ! interrompit Georges Vaillant.

— Je me plaindrai à mon consul ! riposta Cook avec animation.

— Tu t'excites, mon petit canard, déclara le Marseillais ; si on t'envoie boire un coup dans la grande tasse, le premier consul que tu aies chance de rencontrer sera un bon requin...

— Les requins se mangent-ils entre eux ? demanda doucement Tartyfume.

— Que de paroles inutiles ! reprit Georges Vaillant.

Capitaine, je vous supplie de consigner ce Carthaginois dans sa cabine et de faire ce que je viens de vous demander.

— Mais, messieurs, nous n'arriverons pas à temps. Voyez, voilà encore un matelot qui vient de tomber et que ces cannibales piétinent...

— Ma responsabilité...

— La capitaine a raison ! proféra l'incorrigible Cook.

— Vous le voyez, commandant, on dira que vous n'avez pas eu plus de cœur qu'un Anglais.

Cet argument fit sur Gardes une rapide impression.

— Soit, dit-il. Monsieur Landrin, prenez la chaloupe, embarquez vingt hommes et faites de votre mieux.

— Bravo, commandant ! s'écria Georges ; j'en suis, des vingt hommes, n'est-ce pas ?

— Si vous voulez !

— Moi aussi, dit Tartyfume.

— Et moi donc ! ajouta Palangrotte ; ce que nous allons leur faire exécuter une mazurka, mon bon ! Ça va bien !

— Seulement, Landrin, menez-moi ça rondement. Ce sacré vent fraîchit joliment. Il serait imprudent de s'attarder.

— Craignez rien, commandant, le temps d'aller et de revenir, dit Landrin visiblement enchanté de la mission qu'on lui confiait.

Vaillant et les autres coururent chercher leurs carabines à longue portée et à tir rapide. De son côté, ce fut avec la promptitude d'un éclair suiffé, selon l'expression américaine, que l'équipage mit la chaloupe à la mer. Palangrotte, il est vrai, excitait les matelots, leur répétant sans cesse :

— Patinez-vous, mes enfants, patinez-vous !

Quinze marins bien choisis et cinq passagers prirent place dans l'embarcation qui poussa vers la terre. Parmi

ces passagers, celui qui semblait le moins apte à pareille expédition était assurément Stéphane Courville, le petit bossu que nous avons entrevu.

Pourtant ni Georges Vaillant ni les autres n'avaient trouvé surprenant qu'il voulut en être. Ils savaient que dans ce corps débile dominaient une âme brûlante d'énergie, un esprit aux ressources infinies.

Tout d'abord, dès qu'ils naviguèrent vers la côte, Landrin et ses compagnons, dont la chaloupe s'enfonçait à chaque instant dans le creux des lames, ne distinguèrent plus rien de ce qui se passait à terre.

Mais, au bout de quelques minutes, ils purent s'assurer que l'hercule à la barre d'aspect tenait toujours, quoique serré de près par ses ennemis.

Il n'en était pas moins clair que le pauvre garçon, quelque héroïque qu'il fût, ne pouvait tarder à succomber sous la cohue de ces chacals enragés.

Palangrotte, qui jouissait d'une vue perçante, eut l'instinct

que les secondes valaient des heures.

— Souquez ferme, mes petits canards, ce serait trop raide à présent d'arriver pour l'enterrement des pauvres diables.

— Ah ! misère ! le bossu qui venait de monter sur la interrompit lisse, au risque de tomber à la mer, mais que, fort heureusement pour lui, Vaillant tenait solidement par le bras, misère ! Ils se mettent à lui jeter leurs torches sur la tête.

— Descendez, Courville, descendez. Dès que la chaloupe arrivera au sommet de la prochaine vague, je vais leur envoyer une balle.

— Bibi aussi, gronda Palangrotte qui s'apprêta.

— Ça fera trois avec la mienne, ajouta modestement Tartyfume.

Les trois tireurs, se dressèrent et, après s'être bien calés, attendirent le moment favorable.

— Attention ! commanda Georges.

L'embarcation escaladait la crête écumeuse.

— Feu ! mes amis !»

Trois détonations retentirent en même temps et la barque s'enfonça de nouveau dans la profondeur obscure des eaux.

— Ce que c'est énervant de jouer à cache-cache de la sorte, grognait Le bon Dieu devrait bien nous épargner ça, en faveur Palangrotte... de l'intention.

— Nous voilà de nouveau en mesure de tirer ! feu ! Pan, pif, paf.

— Ah ! cette fois, j'ai vu quelque chose, dit le Marseillais. Nous produisons notre petit effet. Ils ont reculé, ces mandrins maudits.

En effet, les six balles avaient porté providentiellement dans le tas des Somalis et cette attaque imprévue, efficace, jetait le trouble parmi les naufrageurs. Sur le haut de la lame suivante, tout en tirant, les trois passagers et Landrin purent voir le géant qui, maintenant, chargeait

les groupes disloqués.

— Ma cagne ! s'écria Taxile Palangrotte, ces vermineux portent des chapeaux à claque et en bataille comme les gendarmes.

— Es-tu fou ? répliqua Tartyfume.

— Palangrotte ne se trompe pas, dit à son tour le bossu. Les Somalis ont coutume d'arranger leur chevelure crépue en forme de bicornes.

— Feu encore ! cria Vaillant. Nous voici assez près pour pouvoir tirer sans relâche.

— Je vais m'en offrir une demi-douzaine, soupira l'ex-professeur de piston.

— Tiens bon ! géant, tiens bon, mon vieux. Nous arrivons avec des prunes de choix, cria Taxile.

Le matelot qui combattait là depuis si longtemps avec le plus rare des courages entendit-il les paroles du Marseillais ? Qui sait ? Toujours est-il que ses noirs et

odieux adversaires n'en perdirent pas un coup de barre.

Vaillant et les autres continuaient leur tir et voyaient maintenant tomber çà et là les naufrageurs, sous leurs coups. Mais, les démons ! ils étaient si nombreux que leur frénésie meurtrière ne diminuait pas, quoique les morts et les blessés devinssent assez nombreux.

Se réunissant en une masse compacte, ils s'élançèrent avec une monstrueuse furie contre l'homme qui, tout seul, les tenait en respect, et assurément celui-ci allait périr, car il fallait tirer sur les Somalis sans l'atteindre, et c'était chose difficile. La troupe grouillante, hurlante, sanglante des sauvages s'abattit sur lui en trombe. Il fut emporté comme un fétu jusque dans la mer à laquelle il tournait le dos pour combattre.

— Pique une tête, mon vieux marsouin, lui cria Palangrotte, et rallie la chaloupe. Nous allons calmer ces mécréants.

Cette fois, le géant avait entendu. Se secouant comme un chien mouillé, il envoya rouler autour de lui les bandits

qui déjà l'avaient saisi par les bras et par ses vêtements. Puis il fit demi-tour et disparut dans les flots. Tout aussitôt une décharge générale, exécutée avec ensemble, arrêta ses égorgeurs qui poussèrent un formidable cri de rage en voyant tomber une douzaine des leurs et s'échapper celui qu'ils comptaient prendre vivant pour lui infliger des supplices raffinés. Après un plongeon savant qui lui permit d'émerger hors de portée des flèches et des sagaies, le puissant naufragé nagea vigoureusement vers la chaloupe d'où partaient les appels variés et pittoresques de Palangrotte, de Tartyfume, des matelots et de tout le monde.

Il était difficile à l'embarcation d'aller au-devant de lui à cause des fonds insuffisants qu'on n'eût pas affrontés sans témérité ; mais dès qu'on l'entendit demander s'il était en bon chemin, on lui jeta un grelin. Par bonheur, il le reçut sur la tête, n'eut par conséquent aucune peine à le saisir, et en quelques secondes il fut halé le long du bord, enlevé par vingt bras vigoureux et embarqué en deux temps.

— Merchi, dit-il, quand il sentit sous ses pieds les

planches de la chaloupe. Je reviens de loin.

Landrin lui demanda :

— Y a-t-il quelqu'un à sauver encore sur la plage ?

— Non. Touch morts. Le capitaine, le checond, les camarades décapités chous mes yeux. Le dernier, il n'y a pas dix minutes. Mais à bord, il rechte du monde peut-être, nous avons quatre pachagers qui allaient à Diego. Cheux-là n'ont pas mis les pieds à terre.

— Où est votre bateau ?

— Par tribord, à quatre encablures.

— Est-ce que vous êtes certain qu'il y existe des vivants ?

— Il faut ch'en assurer, dit l'herculéen matelot avec le plus grand calme. D'abord je ne m'en vais pas comme cha. Je veux retrouver Moumousse et cha mère, deux mignonnes...

Landrin ne pouvait hésiter. Tout le monde était d'accord. D'ailleurs la chaloupe à vapeur, qui était venue à la rame,

se trouvait maintenant sous pression.

— Machine en avant, commandait Landrin à l'instant même, pendant que Taxile Palangrotte disait, malin, au puissant naufragé :

— Je parie que vous êtes Auvergnat ?

— Eh bien ! vous perdriez, mon cher, je chuis Parisien.

Des rires étouffés accueillirent cette réponse imprévue.

— Ah ! fit le Provençal estomaqué, tu m'étonnes ; un défaut de prononciation alors ?

— Zuste !

— Comment vous appelez-vous ?

— Torix, j'ai sauvé mes papiers. Il n'avait fallu que quelques minutes pour aborder le navire échoué. Comme un chat maigre, Torix s'élança le premier pour grimper à bord. Huit à dix matelots, armés de revolvers, la hache à la ceinture, le suivirent prestement. Vaillant, le bossu lui-même et le professeur de piston ainsi que Palangrotte ne

se laissèrent guère distancer.

Sur le pont une vingtaine de Somalis étaient occupés au pillage. Quelques coups de feu les mirent en déroute.

L'un d'eux, s'étant attaqué au Marseillais, allait lui plonger dans la poitrine son large couteau à double tranchant, quand Tartyfume l'abattit à ses pieds et le poussa dans la mer déferlante en disant :

— Va boire un coup, racaille !

Torix, sans s'inquiéter des bandits, avait couru à l'arrière, grommelant des paroles d'angoisse, puis, pénétrant dans une cabine, il demanda :

— Moumouche, es-tu là ?

— Tori ! oh ! Tori, une voix d'enfant douce comme une répondit musique.

— Il y a un Dieu ! soupira l'hercule ; où est ta mère.

— Maman ! je sais pas !

Torix fit de la lumière, regarda autour de lui et vit une très jolie femme étendue sur le plancher, la gorge ouverte, inanimée, raide.

— Tonnerre ! Ils l'ont achachinée ! hurla-t-il. Tout de même faut l'emporter.

II

Torix appela du monde ; on descendit la jeune femme dans la chaloupe. Quant à Moumousse, le géant la garda sur sa poitrine, cramponnée à son cou, ne voulant pas s'en dessaisir.

— Y a-t-il encore quelqu'un ? demanda Vaillant.

— Oui, le père.

— C'est sans doute celui-là, dit Palangrotte en montrant un cadavre. Rien à faire. Il est froid, nous n'en avons pas assez tué de ces sales bourreaux.

— Est-ce tout ?

— Il y a encore une femme, répondit Torix, une demi-vieille, où diable peut-elle être ? Pourvu qu'ils ne l'aient pas emportée. Bah ! elle épousera un de chés moricauds.

Comme il achevait ces mots, Tartyfume, étant entré par

hasard dans le réduit qu'on nomme déceimment la poulaine d'arrière, y découvrit une sorte de paquet, quelque chose d'écroulé qui remuait un peu et demandait grâce. Il appela. Torix accourut.

— Ch'est bien M'ame Cignon ! Allons ! elle a de la veine, celle-là, houp ! emportez-la. Je prends les papiers du bord et embarque. Voilà les cannibales qui reviennent.

En effet, les flèches commençaient à pleuvoir sur le pont. Landrin criait de se hâter.

— Avant une heure, nous allons bourlinguer sous un grain carabiné. Vite ! vite ! monsieur Vaillant.

Grâce aux cordages des mâts cassés qui pendaient le long du bord, tout le monde se laissa glisser dans la chaloupe que les matelots avaient beaucoup de peine à empêcher de se briser contre l'épave, tant la mer devenait dure, et l'on regagna le large à toute vapeur pour revenir à l'*Océan*, dont les feux brillaient à deux kilomètres.

— Vous êtes restés bien longtemps, dit le capitaine

Gardés, dont la voix trahissait une vive inquiétude.

— On n'a pas flâné pourtant, répondit Landrin, et nous ramenons quatre personnes.

— Les autres ?

— Morts ou prisonniers.

— Le grand gaillard ?

— Le voici.

— Blessé ?

— Non, commandant, pas j'une égratignure, dit le géant qui tenait toujours dans ses bras la fillette. On descendit dans le salon. Là, Torix, ayant regardé Moumousse qui poussait de faibles gémissements, s'écria :

— Mère de Dieu ! bléchée...

— Oui, là, dit Palangrotte en montrant le front de la petite fille dont la figure était inondée d'un sang vermeil.

— Pauvre chérie, murmurait le prétendu Parisien aux

oreilles de la petite fille et en la pressant affectueusement contre sa poitrine.

— Tori, balbutiait l'enfant tapie dans les bras du matelot, j'ai mal ; où est maman ?

Le gigantesque marin pâlit à ces mots.

— Je l'avais oubliée, pensa-t-il.

Et se tournant vers le groupe des passagers attendris et douloureux :

— Qu'a-t-on fait de sa mère ? demanda-t-il.

— On l'a portée dans la chambre du docteur qui essaie de la ranimer.

Hélas ! le médecin du bord ne devait pas tarder à s'apercevoir que tous les soins, toutes les tentatives resteraient inutiles. La pauvre femme était morte.

Cependant le paquebot avait repris sa route. Dès qu'il eut doublé péniblement une pointe qui s'avancait très loin dans la mer et une île assez vaste l'abritant encore contre

la tempête grandissante, il fut assailli par un coup de vent furieux qui lançait contre ses flancs ébranlés des lames encore courtes, mais violentes, brutales comme les coups répétés d'un gigantesque bélier.

— Je m'y attendais, disait Gardés à Landrin au milieu des sifflements de l'ouragan. Mais je ne croyais pas que cela commencerait si tôt.

— Gagnons le large, commandant.

— Parbleu ! seulement, le pourrons-nous ? Le temps que nous avons perdu là-bas, voyez-vous, Landrin, va peut-être nous coûter la vie.

— Pourquoi ? Le bateau est solide, bon marcheur.

— Mon ami...

— Pour un peu de tabac que nous allons gober...

— Du tabac, Landrin ! c'est une tornade, un cyclone. Je m'y connais. Tout dépend de la place que nous occupons dans la sphère d'influence giratoire. Si nous sommes près

du centre, nous pouvons nous sauver. Si nous ne faisons qu'y entrer, la côte est trop près, trop irrégulière, pour que nous ne soyons pas anéantis. Ah ! cette demi-heure, cette demi-heure ! qui me la rendra ?

— Forçons de vapeur...

— Est-ce que vous croyez que je n'ai pas donné des ordres en conséquence ? Les mécaniciens savent qu'il faut chauffer jusqu'à l'imprudence.

— Vous craignez que nous ne soyons jetés à la côte ? Fuyons devant le temps alors et virons de bord pour gouverner plus à notre aise.

— Oui, vous avez peut-être raison, mais voyez avec quelle fureur l'ouragan se déchaîne. Ordonnez, je vous prie, qu'aucun passager ne soit autorisé à rester sur le pont. Qu'on fasse immédiatement établir des cordages auxquels les hommes de l'équipage puissent se raccrocher afin de ne pas être emportés par les lames ou par le vent.

Landrin alla exécuter les ordres du commandant et

désigna tant aux autres officiers qu'aux marins leur poste de danger. Puis il revint sur la passerelle.

— Voyez ce ciel sinistre, au-dessus de nos têtes ; il est noir comme une gueule de four. Pas un phare sur cette horrible côte. Là-bas, à l'horizon, une ligne de nuages vaguement bronzés. Tout à l'heure, dans dix minutes, peut-être à l'instant même, le vent va souffler dans une autre direction, puis aussitôt dans une troisième. Les flots éperdus se gonfleront en colonnes détraquées, sans direction, et tomberont sur le navire en masses écrasantes.

— Mais cela ne peut pas durer longtemps ?

— Vingt minutes, une heure, peut-être plus, et cela suffit pour que le navire, incapable de gouverner, soit jeté sur la roche ou sur un banc de sable. Regardez ! Où est la terre ? où est la mer ? s'il fallait essayer de sauver notre monde, que ferions-nous ? voilà ce que c'est que de se laisser attendrir par des passagers. Vous avez ramené un homme, une femme, une enfant qui vont périr peut-être avec nous dans un quart d'heure.

Si Landrin n'avait pas su de quel triple airain était cuirassé le vaillant cœur de son commandant, il aurait pu supposer que Gardés avait peur.

Mais non, son langage, s'il était pessimiste, n'avait pas l'accent abandonné des sans-courage. Rien de plus ferme au fond que le ton dont il parlait. Il prévoyait, voilà tout. Sa tristesse se répandait sur ceux qu'il avait la charge d'amener sains et saufs au port de débarquement. Pour lui, aucune crainte. La mort, l'eût-il sue certaine, ne l'effrayait pas. Peut-être seulement avait-il, sans qu'il s'en rendît compte, quelque noir pressentiment.

— Nous nous en tirerons, allez, commandant, lui dit Landrin avec cette confiance que donne la jeunesse et l'insouciance des catastrophes.

— Dieu vous entende, mon ami, et en avant !»

Le brave et expérimenté marin ne s'était pas trompé ; vraiment il se connaissait en cyclones. Les deux officiers gardaient le silence depuis trois minutes à peine, qu'une rafale effrénée s'abattit sur le paquebot.

Le vent les souleva l'un et l'autre furent comme s'il allait les emporter ainsi que des brins de paille à travers l'espace, parmi les éléments désordonnés.

S'ils ne se fussent pas solidement cramponnés à la barre d'appui, ils disparaissaient sous les yeux du timonier qui suait à maintenir l'*Océan* dans sa route, tant le gouvernail, assailli par les coups redoublés des paquets d'eau alternant avec le vide des lames trop creuses, était rude à manier.

Puis, comme si ce n'eût été que le prélude, un sifflement monstrueux passa dans l'air.

— Voici là grande musique qui va ronfler. Écoutez cet orchestre, Landrin, et si nous nous en tirons, je vous promets que cette nuit-ci ne s'effacera pas de votre mémoire.

En effet le vent semblait souffler maintenant de tous les côtés avec une fureur que nulle imagination ne saurait prévoir : à droite, à gauche, à l'avant, à l'arrière.

Parfois il arrivait avec une impétuosité si prodigieusement puissante que le navire semblait s'arrêter, prêt à tournoyer sur lui-même. Pendant quelques instants, ce vent invraisemblable pesa d'une telle force sur les flots qu'ils devinrent unis comme une glace. Mais tout à coup lâchés, ils se ruèrent les uns contre les autres, se heurtant, s'unissant, ouvrant entre eux des abîmes au fond desquels descendait le pauvre navire et d'où il ne sortait que par miracle, tant il semblait inéluctable que les hautes murailles d'eau mugissante et impitoyable l'écrasassent d'un seul coup.

Il ne fallait, en un pareil moment, qu'une pesée du vent ou quelque effort inouï de la lame sur l'avant, pour faire dévier le paquebot. C'est ce qui arriva. Plusieurs assauts successifs de vagues immenses le forcèrent à obliquer. Sa vitesse acquise le poussa dans un coin de mer vaguement abrité sans doute.

— Où sommes-nous ? demanda le capitaine, qu'une subite accalmie épouvanta.

— Ma foi, commandant, je n'en sais rien, répondit le

second dont la voix ne parvenait plus aux oreilles de Gardés.

— Est-ce que nous n'avons pas touché ? demanda encore celui-ci, sur le ton de la terreur.

— Légèrement talonné sur une roche, il me semble.

— Heureusement ce n'est rien, le bâtiment navigue encore. Sachez s'il n'y a pas une voie d'eau, par hasard.

Landrin quitta la passerelle pour s'informer et au besoin descendre dans les cales. Comme il allait mettre le pied sur le pont, un paquet de mer du volume le plus extravagant tomba du ciel avec un bruit infernal semblable à des mugissements de bête apocalyptique. La trêve de l'ouragan n'avait pas été longue.

— Nom d'un filin ! gronda le second submergé, il a raison le commandant, je m'en souviendrai.

Le timonier, cependant, constatait, l'avalanche passée, que l'habitacle avait été brisé dans ce formidable assaut. Gardés venait aussi de s'en apercevoir. S'élançant vers le

matelot, il voulut prendre la barre lui-même, par instinct de chef, sans se rendre compte qu'il serait impuissant comme son subordonné.

Mais le gouvernail ne répondait plus à ce qu'on lui demandait...

Léger encore, c'est-à-dire nullement appesanti, l'*Océan* flottait comme un bouchon, avançant très vite vers un inconnu redoutable.

— Si on y voyait quoi que ce soit encore, murmurait Gardés, très froid...

— Que faut-il faire ? demandait avec angoisse le timonier.

Juste à ce moment, le paquebot plongea comme dans un gouffre, se releva, grimpa sur une crête de lame aiguë où, s'il avait fait jour, on l'aurait vu rester trois secondes en un effrayant équilibre ; après quoi, nouvelle chute de ce corps sans âme dont les hélices continuaient à tourner follement...

— Stoppez ! hurla Gardès dans son porte-voix.

L'ordre était à peine parvenu aux mécaniciens que le navire, soulevé comme un simple canot par une lame énorme, sembla saisi et emporté par le vent dont la force et la vitesse étaient redevenues incalculables, et brusquement il s'arrêta.

Un déchirement effroyable, un choc sans nom, des mâts qui s'abattaient ainsi que les cheminées, puis des hurlements de tempête, un cri suprême sur la passerelle, des plaintes d'un bout à l'autre du navire et enfin l'immobilité complète.

L'*Océan*, jeté à la côte sur des rochers, s'était providentiellement encastrés entre deux murailles de granit et n'avait guère plus à craindre que la furie du vent, car les lames qui l'atteignaient encore à l'arrière de temps à autre ne pouvaient que l'enfoncer plus avant dans l'espèce de couloir où il gisait éventré, perdu.

On pense si, alors, les passagers tinrent compte de la défense qui leur avait été faite. Tous ou presque tous

voulurent s'élancer sur le pont. Depuis plus d'une heure, ils avaient conscience de l'effroyable danger qui planait sur leur tête. Sauf Courville, Vaillant, Torix et M^{lle} Augerolles, très héroïque, tous étaient la proie d'une peur aveugle.

Taxile Palangrotte emplissait le salon de ses gémissements, maudissait le capitaine.

— Une moule ! hurlait-il par instants.

Savinien Tartyfume, muet, anéanti, essayait de se raidir. De temps à autre, un coup de mer jetait par grappes ces malheureux contre les cloisons.

Torix, tenant toujours Moumousse dans ses bras, ne songeait qu'à la garantir. Cramponné solidement d'une main au chambranle d'une porte qui pliait, il gardait l'équilibre néanmoins, en attendant le dernier coup d'un cœur angoissé. Quand enfin le paquebot s'immobilisa brusquement crevé, le heurt fut si violent que tout le monde tomba.

Des cris aigus, affreux, retentirent du côté du water-closet. C'était encore la personne que Torix avait appelée M^{me} Chignon et dont nul ne s'était beaucoup préoccupé, car elle n'avait eu aucun mal dans son premier naufrage. On courut à son secours. Mais ses cris n'avaient d'autre objet que sa peur, d'ailleurs bien naturelle.

Ceux qui avaient été sérieusement atteints gisaient sur le parquet, évanouis ou incapables de se relever.

Vaillant, le bossu et bientôt après Palangrotte et Tartyfume, à moitié rassurés, s'étaient élancés sur le pont.

Dès qu'ils eurent mis le nez dehors, ils se virent assaillis par un coup d'ouragan tellement irrésistible qu'ils faillirent être enlevés à leur tour et précipités hors du bâtiment.

Un désordre effroyable régnait d'un bout à l'autre du paquebot.

— Le capitaine est mort.

Le pauvre Gardés, en effet, atteint par la chute d'un mât

qui avait à moitié démoli la passerelle, venait d'expirer sans avoir repris connaissance. Tué pareillement, le timonier Yvon Bihennec, honnête, intelligent et solide matelot breton doué de toutes les qualités.

Le désastre était donc complet, plus affreux même qu'on ne saurait l'imaginer. Le cyclone, en effet, quelque terribles qu'en eussent été les conséquences acquises en ce moment, ne paraissait de lui-même qu'un accident à côté des périls qui attendaient les naufragés sur cette plage où les Somalis, incontestablement furieux d'avoir été décimés la veille par les sauveurs de Torix, allaient se ruer sur cette nouvelle proie avec la plus aveugle et la plus sanguinaire furie.

Dès que les éléments se furent quelque peu calmés, il fallut bien que Landrin et les autres officiers valides regardassent en face cette situation redoutable et se missent en mesure de parer aux premières éventualités.

Ni l'audace ni l'intelligence ne manquaient au second capitaine de l'*Océan*. S'il n'avait eu qu'à se mettre à la tête de ses matelots et à tenter une retraite en bon ordre

jusqu'à la plus prochaine ville du littoral, l'opération lui eût paru aisée. Mais il y avait les passagers : des femmes, quelques vieillards, des enfants, dont un, la petite Moumousse, était blessée.

Tout ce monde-là pourrait-il supporter les fatigues d'une marche forcée de plusieurs jours, sous un soleil torride, à travers des sables mouvants qui leur brûleraient la plante des pieds ? Comme il s'entretenait de ces prévisions avec le lieutenant en premier, avec Vaillant, Courville et deux ou trois autres, quelqu'un émit l'avis qu'on allait avoir les Somalis sur les bras avant la fin de la nuit.

— Il faut espérer que non, dit le bossu. Le cyclone a été pour eux comme pour nous. Au milieu du vacarme de l'ouragan, ils n'ont pas pu entendre le bruit qu'a fait le paquebot en tombant dans ces roches, pas plus que celui de la chute des mâts.

— Qui sait ?

— D'ailleurs, ils ont dû se terrer pour ne pas être emportés par le vent et encore, en ce moment, aucun

d'eux ne tiendrait sur le bord de la mer, dit Landrin.

— Nous voilà donc du répit jusqu'au jour, ajouta Courville. Si seulement nous avons deux heures devant nous après le lever du soleil pour prendre le large avec les embarcations, et en supposant que la mer ne fût plus démontée...

— Il faudrait ne supposer également que la chaloupe et les baleinières fussent pas avariées, ce qui est bien improbable après l'horrible secousse de l'échouement, fit observer Vaillant.

Taxile Palangrotte, jusque-là confus de son attitude pendant le gros de la tempête, ne put se tenir plus longtemps d'exposer son sentiment.

— Voyons, mes petits poulets, ne nous berçons pas. Entendez encore souffler les aquilons. Pas d'erreur. La mer sera rageuse au jour presque autant qu'à cette heure-ci. Trouvons autre chose.

Comme Vaillant souriait ironiquement, le Provençal

ajouta :

— J'ai eu peur, ça c'est vrai. Mais ma cagne ! il y en a d'autres. D'ailleurs, je vau le double sur le plancher des vaches et, si nous avons des mots avec la vermine de ce pays, vous le verrez bien.

— Enfin, vous n'aimeriez pas beaucoup retrouver les émotions de cette nuit ?

— Pardi ! Té. Vous non plus, je pense, monsieur Vaillant, quoique vous ayez été fort crâne. Il y a deux hommes en moi : un qui peut caner, un qui n'a peur de rien, et ça, voyez-vous, ça dépend des moments. Et puis, que diable ! peut-on avoir du courage quand il ne sert à rien. Contre un coup de chien, contre le tonnerre, contre le diable, qu'est-ce que vous voulez faire ? Plantez-moi en face d'un homme, de deux hommes, de dix Somalis, je tiendrais mon bout, vous pouvez le dire partout. Mais contre la méchanceté du vent, de la mer, de la foudre et des épidémies, mes excellents bons, non, ma foi, non, il n'y a plus personne. Dans ce sacré salon, nous étions secoués, renversés, ballottés comme des noix dans un

sac. Je n'aime pas ça parce qu'on ne peut agir ni se révolter. Il faut subir. Je ne suis pas pour subir.

Palangrotte exprimait là des sentiments, reconnaissons-le, que bien d'autres mettraient en avant, s'ils l'osaient.

Des braves parmi les braves, des soldats héroïques, des sauveteurs capables de véritables exploits restent quinauds et ridicules en face de dangers courants que des femmelettes regardent et affrontent sans émotion.

Les courages sont de qualités diverses, c'est ce que voulait dire le Marseillais, et tout le monde l'ayant compris, on lui fit crédit jusqu'à la prochaine occasion, ainsi qu'à Tartyfume qui du reste n'osait pas encore ouvrir la bouche, Savinien appartenant, ainsi que nous l'avons dit, à la catégorie des Gascons timides et réservés.

— En résumé, dit Landrin, tout ce que nous pourrions projeter ne sera réalisable que selon les circonstances.

— Évidemment.

— Attendons le jour.

— Le paquebot ne risque-t-il pas !...

— Non, non. Il est heureusement et par un miracle sur les rochers comme en un bassin de radoub. La mer, dans ses plus grandes fureurs, pourrait le reprendre puisqu'elle l'y a porté, c'est clair. Mais ni vous ni moi ne reverrons probablement jamais un cataclysme aussi effroyable que celui de cette nuit.

— *Amen* ! ajouta Palangrotte.

— Quelle heure est-il ? demanda doucement Tartyfume pour dire enfin quelque chose.

— Trois heures et demie du matin, répondit le second. Nous allons nous occuper de nos blessés. Que ceux qui ne peuvent être d'aucun secours aillent dormir, ne fût-ce que deux heures. Les autres veilleront.

— Mais nous pouvons tous être utiles en un pareil moment.

— Non, répondit Landrin sur un ton péremptoire, qu'on obéisse ! Le docteur fera sa besogne, la moitié des

matelots gardera le quart de quatre heures en armes en cas d'alerte. A sept heures on éveillera tout le monde.

Il n'y avait pas à répliquer. Chacun regagna sa cabine, résolu à observer une discipline rigoureuse dont la nécessité s'imposait au plus fantaisiste.

Mais si Vaillant, Courville, Savinien et le Marseillais avaient conservé ou reconquis leur sang-froid, il en était tout autrement des autres passagers. Ceux-ci, au nombre de quinze environ, se tenaient dans le grand salon, en proie aux terreurs les plus folles. Les uns s'attendaient à voir le paquebot démoli par la mer en quelques minutes ; les autres ne pensaient qu'aux féroces naufrageurs de cette côte, et à chaque bruit nouveau regardaient autour d'eux avec des yeux de fous, comme si de noirs assassins allaient sortir du plancher.

Cris de désespoir, lamentations désordonnées, mouvements d'épouvante se croisaient, se superposaient.

La plupart accusaient le capitaine Gardés du désastre, s'indignant qu'une compagnie de navigation eût confié le

commandement d'un navire à une « pareille incapacité ».

On pense bien qu'ils ne s'arrêtaient pas là. Landrin ne leur apparaissait que comme un sous-ordre sans énergie qui les laisserait tuer comme de petits poulets par les bandits altérés de sang dont l'apparition leur semblait imminente.

Il y avait surtout une femme qui menait à elle seule plus de bruit que tous les autres ensemble. C'était la passagère du voilier qu'on avait ramenée à bord en même temps que Torix et Moumousse. Petite, rondelette et déjà mûre, elle paraissait appartenir à cette catégorie de citoyennes dont la respectabilité a besoin d'être démontrée.

Les yeux bridés, la bouche en arc de cercle, aux coins prolongés par deux rides qui se perdaient dans la graisse flasque du menton, les joues, le front, le cou, jaspés de cold-cream et de poudre de riz, dont les événements de la nuit avaient singulièrement détruit la mission, elle attirait surtout l'attention gouailleuse de ses co-naufragés par une chevelure d'un blond rutilant, donnant, à ceux qui ne voyaient d'elle que cette toison superbe, une impression de jeunesse démentie par son visage.

Malgré son premier naufrage, en dépit de ses émotions, l'échafaudage de sa coiffure vraiment extraordinaire faisait comprendre Torix pourquoi l'avait appelée M^{me} Chignon, sobriquet qu'elle devait aux matelots du voilier.

La malheureuse, folle de peur, criait en gesticulant, éclatait en sanglots, tombait sur ses genoux, se relevait furieuse, montrait le poing et contribuait, pour les trois quarts, au désordre général.

Impatienté, Torix, qui venait de soigner Moumousse avec des tendresses inouïes, sortit d'une cabine et lui dit brutalement :

— Allons, achez, petite mère. Ch'est vous qui avez la guigne. Si vous n'aviez pas été à bord du *Pétrel*, il n'aurait pas fait naufrage...

— Moi ! moi ! je serais cause... Et pourquoi donc ?

— La preuve, continua le géant, ch'est que l'*Océan* a été en perdition dès que vous avez mis le pied à son bord.

Torix parlait-il sérieusement ? Les superstitions des matelots sont parfois extravagantes.

Quoi qu'il en soit, ses paroles frappèrent la plupart des passagers, incapables en ce moment d'aligner deux idées raisonnables.

— C'est vrai, dit l'un d'eux, c'est cette vieille folle qui nous a apporté le cyclone et le naufrage.

M^{me} Chignon n'était pas tout à fait aussi sotte que ridicule. Par une intuition instantanée, elle comprit le danger que lui faisait courir l'apostrophe de Torix.

Une terreur plus affreuse l'étreignit, mais une terreur salutaire. Exaspérer ses compagnons eût été de la folie. Muette tout à coup, elle eut la sage inspiration de hausser les épaules, en femme qui dédaigne une accusation par trop bête. Seulement ses yeux cherchaient de tous côtés un secours ou, au moins, un appui.

M^{lle} Augerolles assistait, légèrement émotionnée, à cette scène. Leurs regards se rencontrèrent et l'angoisse que

l'artiste devina chez cette femme détraquée lui parut si atroce, qu'elle alla vers elle, et lui prenant la main :

— Calmez-vous, madame, dit-elle ; à quoi serviraient des clameurs de désespoir ? C'est du sang-froid qu'il faut atout le monde, dans l'intérêt général.

— Mais vous avez entendu !!! Insinuer que la responsabilité des deux naufrages n'incombe qu'à moi ?

— Ce sont paroles de gens irrités.

— Oh ! la mer ! la mer ! gronda la malheureuse.

— Comment vous appelez-vous ? demanda M^{lle} Augerolles.

— Céleste Corniau.

— Vous habitez Paris, sans doute, avant de vous embarquer ?

— Oui, madame.

— Je me nomme M^{lle} Augerolles, rectifia l'artiste.

— Ah ! bien, bien, mademoiselle.

Pendant ce colloque, un silence relatif s'était établi dans le salon. Le respect et la considération admirative que tout le monde professait pour la charmante jeune fille avait fait ce miracle.

Dès que cette dernière semblait prendre la dame Corniau sous sa protection, tout le monde s'inclinait et se taisait.

Qu'était-ce donc que M^{lle} Jeanne Augerolles ? Tout simplement un professeur de piano. Comment se trouvait-elle si loin de toute sorte d'élèves, sur un steamer naufragé à deux mille lieues de son pays ? C'est ce que nous allons expliquer en quelques mots :

À la suite de malheurs immérités, son père, Lucien Augerolles, se mourait de chagrin, au moment où Jeanne atteignit sa voyant ruiné, dixième année.

À peine s'il restait à M^{me} Augerolles et à sa fille quelques bribes de la fortune disparue, quand elles se trouvèrent face à face le lendemain des obsèques.

Jeanne, déjà grande et forte pour son âge, accusait une vocation de musicienne.

Admise au Conservatoire, elle enlevait à quinze ans le premier prix de piano et un deuxième prix de harpe.

De l'avis de ses maîtres et du jury, l'avenir le plus radieux l'attendait. Il en est toujours ainsi quand on sort, couverte de gloire, des distributions de prix.

La gloire, par malheur, est fort capricieuse. Souvent elle s'attache à des médiocrités rusées, plus souvent elle n'empêche pas le talent de mourir de faim.

Il fallut que Jeanne se consacrât tout de suite au professorat. Et quels élèves trouva-t-elle malgré son éclatant mérite ?

Des gamines, des morveuses qui rechignaient à plier leurs doigts aux difficiles exercices du début. Sans compter que les parents, plus ou moins stupides, s'étonnaient que leurs rejetons ne jouassent pas la Symphonie Pastorale après six mois de leçons.

Bref, M^{lle} Augerolles subit tous les déboires d'une profession aussi ingrate que fatigante.

Chaque année, elle économisait sou à sou la somme nécessaire à donner chez Érard un de ces concerts où pas un des spectateurs d'une salle bondée n'a payé sa place, mais qui peuvent attirer un ou deux connaisseurs et même avoir pour conséquence inespérée une audition chez Colonne ou chez Lamoureux.

Trois ans de suite, elle se répandit en une éblouissante virtuosité devant un auditoire d'indifférents ou de crétins, pour se réatteler le lendemain à la besogne écœurante de maîtresse de piano pour fillettes gâtées et désagréables.

La quatrième année, il se trouva parmi les invités un de ces barnums de troisième catégorie qui, sans cesse à la recherche d'une étoile ou d'un phénomène, s'imposent l'obligation de tout entendre et de tout voir.

Par un bonheur invraisemblable, cet homme s'y connaissait. Il était peut-être aussi à une de ces heures où l'intuition du succès et certaine sensibilité nerveuse vous

rendent clairvoyants.

Le concert venait de finir. Stilman, c'était le nom de l'imprésario, se fit présenter à M^{lle} Augerolles, et sans la moindre circonlocution il lui proposa de l'emmener en Australie pour y donner des concerts.

Jeanne sentit bien que c'était le premier pas dans la voie du succès. Mais elle avait vingt ans à peine et son rêve s'était obstiné jusque-là dans l'espoir d'une révélation subite et foudroyante à Paris même.

Elle hésita.

— Réfléchissez, lui dit Stilman. Je vous donne huit jours, pas plus, car il m'est impossible de perdre mon temps en négociations interminables. Vous avez ce qu'il faut pour réussir.

Jeanne leva sur lui des yeux dans lesquels l'imprésario lut une question que la jeune fille n'osait peut-être pas faire.

— Les conditions ? ma chère enfant, elles ne seront pas étourdissantes pour une première affaire. Mille francs par

mois, tous frais payés, et le tiers delà recette nette de chaque concert. Cela vous va-t-il ? Est-ce assez beau ?

Deux jours après, M^{lle} Augerolles signait avec Stilman, un mois plus tard elle s'embarquait.

Dès les premiers jours, par une altitude à la fois très digne et très souple, elle avait conquis les sympathies de tous.

Il n'est pas bien sûr que l'admiration et l'amitié ne devinrent pas excessives au point de mériter un autre nom, en ce qui concernait les éléments jeunes et masculins réunis sur le paquebot.

Mais elle ne s'en aperçut pas ou du moins n'eut pas l'occasion de s'en apercevoir parce que le respect qu'on lui portait interdisait aux plus épris de laisser transpirer même un sentiment de tendresse, fût-il le plus délicat.

Seul, peut-être, Stéphane Courville gardait à son encontre une correction plutôt glaciale.

Non pas qu'il évitât de lui parler, ni de se montrer, à

l'égard de Jeanne, aussi complaisant que bien élevé. Mais il ne recherchait pas sa société, restant indifférent, au moins en apparence. Car ne se pouvait-il pas que ce pauvre garçon contrefait redoutât de donner prise aux railleries s'il se fût montré aussi empressé, aussi galamment courtois que les autres ?

Cette attitude au reste était si naturelle qu'elle n'excita la curiosité de personne. Au contraire, elle lui valut un redoublement de sympathie.

Instruit, bon, très Simple, quoique fort riche, à ce qu'on disait, Courville avait, lui aussi, conquis toutes les amitiés.

Si parfois il se blottissait dans un coin, fixant des yeux voilés sur Jeanne Augerolles, nul n'aurait pu dire s'il la regardait ou s'il contemplait au large la double immensité des cieux et de la mer.

Peut-être se plongeait-il aussi dans une autre immensité d'amertume et d'indicibles regrets.

À Céleste Corniau elle-même, qui n'avait pourtant qu'une cervelle de volatile, la jeune artiste venait d'en imposer par la façon dont elle lui avait dit : « Je me nomme M^{lle} Augerolles. »

— Il faut aller goûter un repos dont vous avez le plus grand besoin, après de telles aventures, avait ajouté Jeanne.

— C'est que j'ai bien peur.

— Il n'importe, madame. D'ailleurs, c'est l'ordre du commandant, nous allons tous nous retirer dans nos cabines.

— Et puis, si vous saviez comme j'ai faim !

— Pauvre femme ! nous allons demander qu'on vous serve quelque chose. Il doit y avoir des viandes froides, des conserves...

— Et soif ! ajouta presque comiquement Céleste en se passant la langue sur les lèvres pour montrer combien elle était sèche.

La jolie virtuose sourit imperceptiblement et se dirigea vers l'office, où le maître d'hôtel se tenait d'ordinaire. Dans le désarroi général, celui-ci n'était pas à son poste, bien entendu. M^{lle} Augerolles ouvrit des placards, chercha, trouva quelques victuailles, une bouteille de vin, et reparut chargée des choses réconfortantes qui venaient de lui tomber sous la main.

— Tenez, dit-elle à Céleste, emportez cela et restaurez-vous. La cabine que voici n'appartient à personne. Mangez et tâchez de dormir ensuite. On vous éveillera au moindre danger.

Céleste Corniau, apaisée, presque souriante, — car elle avait la mobilité des enfants, — se retira aussitôt, n'entendant pas les réflexions des autres passagers.

Ceux-ci s'étonnaient qu'en un pareil moment M^{me} Chignon songeât à manger.

— Oh ! dit tranquillement Torix, elle a toujours faim. A bord du *Pétrel*, elle aurait bouffé toute la journée, si on avait voulu l'écouter. Ce qu'elle a digéré de corned-beef

depuis notre départ de Bordeaux !

M^{lle} Augerolles craignit-elle que l'animadversion du géant ne fît renaître les mauvaises dispositions des autres naufragés ? Peut-être.

Elle se rapprocha du formidable matelot et lui dit :

— Notre chère mignonne s'est-elle endormie ?

La question de l'artiste fit oublier tout le reste à Torix.

— Oui, oui, mademoiselle. C'est même pour ça que j'ai attrapé la vieille tout à l'heure quand elle criait de façon à se faire entendre du diable lui-même.

— Est-ce que je peux la voir ?

— Je crois bien, répondit Torix en entr'ouvrant avec des précautions de nourrice la cabine où il venait de bercer et soigner sa petite amie Moumousse. Tenez, regardez-la. Est-il rien de plus joli au monde ?

La petite fille, délicieuse, reposait sur une couchette, sa ravissante tête nimbée d'une incomparable chevelure

ceンドrée si fine, si délicatement frisée par la nature elle-même qu'elle semblait coiffée d'une mousse de vieil or.

De là, le nom de Moumousse que lui avaient donné les matelots du Pétrel et auquel la mignonne répondait comme à son nom véritable de Blanchette.

— Elle est adorable, en effet, dit la pianiste...

— Si mademoiselle voulait la garder une minute, j'irais m'informer de sa mère auprès du docteur.

— Hélas ! répondit M^{lle} Augerolles, je crains bien...

— Quoi ? demanda tout effaré le matelot qui jusqu'à ce gigantesque moment n'avait pu s'occuper que de l'enfant.

— J'ai entendu dire qu'elle était morte !

— Malheur ! gronda Torix.

— Mais peut-être qu'on s'est trompé. Espérons encore.

Torix, bouleversé, se disposait à s'éloigner, quand M^{lle} Augerolles, mettant doucement sa main sur celle de

la fillette, eut un mouvement d'effroi.

— La pauvre petite a une fièvre terrible, dit-elle à voix basse.

— Ah ! mon Dieu !

— N'importe ! Allez, allez. Je ne la quitte pas.

— Tonnerre ! grogna le matelot. Vous êtes une brave personne et je vas vous aimer aussi, n'est-ce pas ?

— Je vous estime déjà. Soyons amis, monsieur, je veux bien, répondit M^{lle} Augerolles en levant sur le marin ses beaux yeux humides d'émotion.

— Bravo ! mamzelle, merci. Ah ! vous pouvez me demander ce que vous Voudez... Mais je cours chez le docteur, débita Torix tout à fait emballé. Le naïf et sentimental hercule venait de partir quand parut Landrin.

— Mademoiselle, dit celui-ci sur un ton d'autorité qui témoignait de la décision avec laquelle il allait remplir son devoir de chef, veuillez éteindre cette lumière.

Aucune lampe ne doit rester allumée à bord jusqu'au jour.

— Mais, monsieur, cette enfant est très mal à ce qu'il me semble, il serait inhumain de la laisser sans lui donner des soins immédiats. Comment le ferais-je sans y voir ?

On sait déjà que Landrin était homme de cœur. Il se pencha sur Moumousse, vit la blessure qu'elle portait à la tempe et l'entendit se plaindre vaguement dans un commencement de délire...

— En ce cas, dit-il, je vous prie de boucher votre hublot de façon à ce qu'aucune lueur ne se puisse apercevoir du dehors. Les Somalis seront assez tôt disposés à nous attaquer sans qu'une imprudence trahisse notre situation désespérée.

Et joignant l'action à la parole, Landrin ferma le hublot dont il masqua la vitre à l'aide d'un morceau d'étoffe qui lui tomba sous la main et qu'il eut le soin de plier en quatre. Après quoi, il continua sa ronde, ordonnant partout de supprimer tout éclairage.

Céleste Corniau, quand il pénétra dans la cabine où elle s'était repue, dormait à poings fermés. Il éteignit lui-même la lampe que cette inconsciente laissait briller pendant son sommeil, se réservant de la secouer le lendemain pour son inconcevable imprudence.

Tandis que Landrin revenait prendre son service sur le pont, Torix, navré, apprenait que la mère de sa protégée avait succombé à ses blessures. Il lit promettre au docteur de venir le plus tôt possible donner les premiers soins à la petite fille et retourna à son poste de garde-malade.

Barrisson, ainsi se nommait le médecin du bord, ne savait au surplus où donner de la tête.

Lors du saut invraisemblable que le paquebot avait fait sous l'effort d'un flot monstrueux, il n'y avait pas eu que le capitaine et le timonier de victimes.

Sept matelots étaient restés gisants sur le pont, l'un d'eux tué net par un éclat de fer qui lui avait emporté la moitié de la tête, les autres plus ou moins grièvement blessés. Tout compte fait, Barrisson avait à réduire trois fractures

des jambes, des côtes enfoncées et à soigner deux très graves blessures à la tête dont les victimes étaient dans un état désespéré.

Enfin, il lui fallait encore désarticuler l'épaule du maître d'équipage dont le bras depuis le poignet jusqu'au-dessus du biceps avait été écrasé, réduit en bouillie, sans que le malheureux pût dire comment. Il ne se souvenait de rien.

Quelle besogne pour ce médecin à qui pas un homme de l'équipage ne pouvait apporter un concours réellement sérieux ! Il fallait pourtant se résoudre et sans retard à opérer ces malheureux.

Pour les fractures encore, la tâche quoique difficile ne demandait qu'une grande sûreté de main et l'aide d'un ou deux gaillards solides. Mais le maître d'équipage ! il s'agissait de trancher, de faire des sutures. Bref, deux ou trois hommes de l'art n'eussent pas été de trop.

Endormir le patient ? Il n'y fallait pas songer. Les trois quarts de la pharmacie du bord n'existaient plus, les fioles ayant été brisées lors du choc éprouvé par le paquebot au

moment de l'échouage.

Partant, plus d'anesthésiques. C'est à peine si l'on pourrait compter sur quelques antiseptiques, échappés par miracle au désastre, pour les précautions et les soins pendant et après l'opération.

Au milieu de ces perplexités, et comme il venait de réduire deux fractures sans trop de peine d'ailleurs, fractures simples au surplus et de guérison presque certaine, Barrisson se souvint de la promesse qu'il avait faite à Torix.

Pour se donner le temps de respirer et d'apaiser une nervosité bien compréhensible dans ces conjonctures, il se rendit auprès de Moumousse qui décidément était entrée en plein délire.

Connaissant M^{lle} Augerolles, la sachant vaillante autant que digne, il ne s'étonna pas de la trouver au chevet de l'enfant.

Après lui avoir adressé un salut amical et sans même

faire la plus mince allusion aux périls qui menaçaient les naufragés, tant il estimait toute réflexion inutile sur ce sujet, Barrisson demanda qu'on prît la petite blessée et qu'on la plaçât sous la lumière de la lampe pour qu'il pût l'examiner avec attention.

— Ch'est mon affaire, dit Torix.

De ses grosses mains le géant souleva Moumousse avec un doigté si délicat, il l'appuya si doucement contre sa poitrine, mettant une telle souplesse, une si étonnante et si prompte dextérité à lui placer la tête sur son épaule, que l'enfant ne parut pas s'apercevoir qu'on l'arrachait à son lit.

— Mâtin ! mon brave, murmura le docteur, vous avez donc été sœur de charité ?

— Chi on peut dire ? balbutia Torix avec un bon rire d'hercule.

— Mais voyons.

L'examen du docteur, long et minutieux, se fit au milieu

d'un profond silence. Par trois fois, l'homme de science souleva les paupières de la petite fille qui restait dans un état de demi-sommeil.

Enfin il releva la tête et l'on put voir l'inquiétude peinte sur son visage.

— Ch'est donc grave ? interrogea le géant d'une voix étranglée.

— Peut-être, répondit Barrisson.

— Cependant ces blessures à la tête, quand elles n'entraînent aucun désordre, dit M^{lle} Augerolles, ne présentent pas de caractère sérieux.

— Je ne crains pas, en ce moment, pour la vie de cette enfant, répondit le médecin. Mais j'ai bien peur que les yeux ne soient atteints.

— Aveugle ! elle deviendrait aveugle ! s'écria Torix en tremblant de tous ses membres.

Sans répondre, Barrisson ordonna qu'on remit

Moumousse dans son lit, puis s'adressant à M^{lle} Augerolles :

— Je vais vous envoyer par un matelot une mixture que vous appliquerez en compresse sur le front et sur les yeux de cette pauvre petite. Avec cela vous lui ferez prendre toutes les demi-heures une cuillerée à café de la potion qu'on vous remettra en même temps.

— Au jour, nous verrons : j'espère que je me suis exagéré le danger.

— Dieu vous entende ! dit la pianiste.

— Ah ! oui, pour sûr ! ajouta Torix à moitié anéanti.

— Quant à vous, mon brave, vous allez venir avec moi. Si la vue du sang ne vous fait pas trop d'effet, vous m'aidez à opérer un pauvre diable.

— Ch'est que je ne voudrais point quitter Moumouche.

— Elle est en bonnes mains. J'ai besoin d'un gaillard comme qui, vous, allie la force à la douceur.

Torix se laissa persuader et alla aider le docteur. Il le fit même avec tant d'adresse, avec une si merveilleuse légèreté de main que le maître d'équipage, dont horrible était la blessure mais que son courage n'abandonna pas une seconde, lui disait pendant l'opération :

— C'est pas possible que tu sois un gabier, mon vieux. T'es un carabin déguisé.

Le bon géant *parisien* riait doucement et continuait à parler auvergnat, sans cesser d'être attentif et déléuré comme s'il eût soigné des malades toute sa vie.

Bref, grâce à son concours, la désarticulation du bras et tout ce qui s'ensuivit durèrent moitié moins de temps que si le docteur eût été tout seul.

Torix donna ensuite un coup de main pour organiser dans l'entrepont l'infirmierie où les blessés devaient attendre leur guérison ; puis précédé du docteur Barrisson, il retourna auprès de Moumousse que les compresses et la potion avaient apaisée et qui dormait d'un sommeil plus calme, sous la garde presque maternelle de

M^{lle} Augerolles.

Tous les blessés opérés ou pansés, on compta les malades. Il y en avait onze, y compris la petite Moumousse, qui devait rester dans sa cabine. Parmi les dix autres, figuraient le maître d'équipage devenu manchot, les trois marins aux membres fracturés, deux passagers et quatre autres matelots atteints de contusions graves.

Afin de n'avoir plus aucun devoir douloureux à remplir quand sonnerait l'heure de se défendre, le nouveau capitaine fit jeter la sonde au pied des rochers sur lesquels *l'Océan* restait à sec.

La mer, sur laquelle l'arrière du paquebot semblait suspendu, y était profonde, car les roches y tombaient à pic. C'est pourquoi il ordonna que les morts y fussent immergés.

À six heures et demie, quelques instants avant l'aurore, les corps du capitaine Gardès, de la mère de Moumousse, du timonier Bihennec et du matelot dont nous avons parlé, furent rangés côte à côte sur des planches suiffées, chacun un boulet aux pieds.

En présence des hommes de quart, de Vaillant, de Courville et de Torix, qu'on avait avertis, ainsi que de M^{lle} Augerolles qui s'était obstinée à rendre ce suprême devoir aux premières victimes d'un naufrage dont nul ne pouvait entrevoir les conséquences, Landrin récita la prière des morts, prononça l'éloge du malheureux commandant, adressa un adieu touchant aux deux marins, et provoqua l'émotion de tous en déplorant le sort affreux de la ravissante femme qu'avait été la mère de Moumousse.

Puis, sur un signal, on laissa glisser les corps sur lesquels la mer encore furieuse se referma pour toujours.

Plus d'un, parmi les assistants, sentit des larmes rouler sur ses joues. Landrin en essuya furtivement deux qui l'aveuglaient. Mais le jour naissait. Il fallait parer à des éventualités sombres. Le jeune commandant secoua sa tristesse, et ce fut d'une voix ferme qu'il dit au premier lieutenant :

— Tout le monde sur le pont, même les passagers ; allez ! que cet ordre soit promptement exécuté.

Et comme l'officier obéissait, Landrin se tourna vers M^{lle} Augerolles :

— Ceci ne vous concerne pas, mademoiselle, lui dit-il, vous pouvez retourner auprès de votre petite malade qui va mieux ; n'est-ce pas Torix ?»

Le géant, ainsi interpellé, ne répondit pas. La douleur que le brave marin avait ressentie en voyant tomber dans les flots la dépouille de celle qui hier encore était la mère

adorable de Moumousse, la douleur l'étouffait.

III

Taxile Palangrotte le premier de tous les passagers arriva sur le pont sa carabine sur l'épaule, alerte, presque souriant.

— Ces vermineux sont en vue ? demanda-t-il dès qu'il fut à portée de se faire entendre du groupe d'officiers.

Derrière lui venait, empressé aussi mais quoique un peu plus nonchalant, son ami Tartyfume, également orné de son attirail de guerre.

Car Tartyfume et Palangrotte étaient amis intimes.

L'un et l'autre, Tartyfume à Bordeaux, Palangrotte à Marseille, et presque à la même heure, sans s'être concertés, puisqu'ils ne se connaissaient pas encore, avaient patriotiquement résolu d'embrasser la carrière de colons et de prendre Madagascar comme théâtre de leurs généreux efforts.

C'est sur l'*Océan* qu'ils s'étaient vus pour la première fois, appréciés, estimés, et qu'ils avaient enfin fait commerce d'une amitié que ne refroidissait même pas le dédain de Taxile pour la musique, la musique dont Savinien était le plus dévot des pratiquants.

Ils eussent eu fort bon air sous les armes si Palangrotte ne se fût fait remarquer par la rondeur vraiment inexcusable d'une panse remontant presque à la poitrine et descendant inconsidérément sur les cuisses.

Ce qui n'était pas fait pour corriger l'inesthétique d'une rotondité si peu harmonieuse, c'est que Taxile aurait pu mériter le surnom de Loin-du-Ciel dont, en certaines villes du Midi, on décoire malicieusement les hommes trop courts. Bref, le Marseillais était tout en largeur, avec une bonne grosse face que caractérisait le nez le plus effronté du monde et les yeux les plus vifs de Provence.

Au demeurant, très alerte, leste même, inaccessible à la fatigue et pas du tout gêné, ni au physique, ni au moral, par la nature adipeuse de ses chairs. Comme Tartarin, il se flattait d'avoir doubles muscles sous sa graisse et peut-

être avait-il raison.

Savinien Tartyfume, lui, était plutôt long. Nous regrettons de le dire, il avait même l'air filandreux ; Pour jambes deux fils de fer ; un ventre rentré en forme de vasque ; Une figure en lame. Cependant l'ossature semblait respectable et ses épaules s'étendaient honorablement en largeur quoique dessinées en porte-manteau. Donc sec, trop haut, mais vigoureux lui aussi. S'il n'eût été enclin à la mélancolie et, comme nous l'avons dit, étrangement timide, il aurait pu faire claquer son fouet tout comme un autre et représenter la Gascogne fort décemment.

— Messieurs, dit Landrin aux deux amis, je vous serai obligé d'attendre que tout le monde soit rassemblé pour être informés de mes intentions.

— Néanmoins, reprit le commandant, je suis heureux que vous soyez arrivés avant le gros de vos compagnons pour vous adresser une prière.

— Parlez, mon commandant, nous sommes à vos ordres, répondit Palangrotte, en joignant les talons et en mettant

l'arme au pied, non sans désinvolture, en dépit de sa bedaine.

— Je vous recommande, continua Landrin, de donner les premiers l'exemple de la discipline. Intelligents et résolus, comme vous l'êtes, votre obéissance sera d'un effet salutaire sur les autres et aura, vous le comprenez du reste, une influence très heureuse sur l'issue des aventures que nous sommes sur le point d'affronter. Je vous parle dans l'intérêt de tous et chacun en particulier.

— C'est dit, mon commandant, déclara Tartyfume en s'inclinant.

— Devons-nous renoncer à être des carabines intelligentes ? demanda Taxile en fixant ses yeux pétillants sur Landrin.

— Soyez des carabines éclairées, riposta Landrin, mais pas raisonneuses.

— Entendu, comptez sur nous comme sur de vieux sergents, s'pas, Tartyfume ?

— Il n'est pas défendu de garder sa bonne humeur, hein, commandant ?

— Au contraire. La bonne humeur et le courage vont être d'ordonnance. Pourtant, je vous saurais gré de porter, ne fut-ce que quarante-huit heures, le deuil de ceux que la mer vient d'ensevelir.

— Oh ! oui, pardon, commandant. Ne m'en veuillez pas, nous sommes insupportables, nous autres, gens du Midi, mais pas de malice pour un sou.

En ce moment tous les passagers valides venaient de se joindre au groupe dont Palangrotte était le plus bel ornement : d'autre part l'équipage, aligné sur tribord, attendait dans une attitude assez morne.

— Mes amis, dit tout à coup Landrin d'une voix ferme et en s'avançant pour être mieux entendu de ses hommes, mes amis, et vous aussi, messieurs, je vous ai rassemblés sur le pont de notre pauvre navire, désormais immobile, pour que vous sachiez deux choses essentielles. La première c'est que je prends le commandement de

l'équipage et que je conserve dans toute sa force l'autorité que me donne le code maritime sur les passagers comme sur l'équipage.

Landrin en cet instant fit une pause et l'on entendit distinctement une voix de femme qui disait :

— Est-ce qu'on ne va pas manger ?

C'était, on l'a deviné, M^{me} Chignon dont les peintures plus dégradées que jamais lui donnaient sous le jour blafard d'une aube sinistre un aspect lamentablement hideux.

— Silence ! fit durement un des officiers en se tournant vers Céleste Corniau qui se cacha, effarée, derrière Georges Vaillant.

— Sachez, reprit Landrin que j'exigerai une soumission absolue à mes ordres, parce que notre salut est à ce prix. En second lieu, des mesures vont être prises, sans délai, pour que la défense soit organisée contre les Somalis, quand ceux-ci, s'apercevant de notre détresse, s'apprêteront à nous attaquer.

Il est fort probable que personne encore sur la côte n'a connaissance de notre naufrage. Si l'état de la mer le permettait, si nos embarcations n'étaient pas défoncées, je vous proposerais de vous embarquer à l'instant même et de gagner la ville la plus prochaine qui doit être Meurka.

Malheureusement la tempête n'est pas finie. L'embarquement le long de ces rochers serait une opération très dangereuse. D'ailleurs, je me suis assuré que sur six embarcations ou canots, cinq sont hors de service.

— Malheur ! gronda une voix que couvrit aussitôt la parole de Landrin.

— Nous sommes donc menacés d'être assiégés par une multitude effrénée. Mon premier devoir est de chercher à savoir si les rochers qui nous entourent peuvent nous servir d'abri jusqu'au jour où nous entreprendrons une marche à travers les dunes jusqu'à Meurka. Ce jour peut être éloigné, car nous avons des blessés et ni moi ni vous, je pense, ne consentirions à abandonner qui que ce soit dans un but de salut personnel.

— Non, non, s'écrièrent en même temps la plupart des matelots et le groupe qui se composait de Vaillant, Tartyfume, Courville, Palangrotte et Torix.

Les autres passagers, sauf M^{lle} Augerolles, restèrent muets. Chez la plupart d'entre eux, les angoisses de la nuit précédente et la peur des sauvages qu'on s'attendait à voir paraître annihilèrent tout autre sentiment.

— Ceux qui ne se sentent pas l'âme assez vaillante pour nous prêter un concours utile, reprit Landrin, vont se cantonner dans le salon ou dans leur cabine. Pour le moment, ils ne courent encore aucun péril immédiat. En tout cas, ils peuvent compter qu'on les défendra vigoureusement.

— Pourtant, les naufragés du Pétrel sont presque tous morts.

— Il n'y a aucune similitude entre les deux cas, nous sommes ici une soixantaine de combattants bien armés et les Somalis n'ont que des flèches, des couteaux ou des sagaies à leur disposition...

— S'ils nous assiègent, nous mourrons de faim, dit une voix.

— Oh ! gémit Céleste Corniau avec l'accent du désespoir.

— En aucune façon, nous avons des vivres pour deux mois, répliqua le commandant. Et puis, qu'on se taise. Je ne tolérerai aucune manifestation de découragement. Vous m'avez entendu, messieurs.

— Et des munitions, en avez-vous autant que de vivres ?

— Sachez, si cela peut vous rassurer, répondit le capitaine très aise de faire cette déclaration si réconfortante devant tout le monde, que nous transportons trois mille fusils Gras et quatre cent mille cartouches, pour le compte de M. Cook.

— De quoi canarder, jusqu'au dernier, les sales noirs de la contrée à vingt lieues à la ronde, ajouta Palangrotte qui ne put pas retenir sa langue.

— Mais au fait, dit à son tour sans trop élever la voix, Tartyfume, selon son habitude, où est-il donc, cet

Anglais ? On ne l'a pas vu de ce matin.

— Tiens ! c'est vrai, ajouta Palangrotte d'une voix beaucoup plus retentissante. Est-ce que quelqu'un a sur soi mister Cook ?

À ces mots, Landrin, les autres officiers, ainsi que les passagers, regardèrent de tous côtés.

— Allez voir dans sa cabine, Collot, dit le nouveau commandant à un matelot.

— Est-ce que déjà ce insulaire nous aurait lâchés, reprit gracieux Taxile Palangrotte, pour aller s'abeucher avec les moricauds ?

— Mon commandant, dit Collot qui revenait, l'Anglais n'est pas chez lui...

Comme le marin finissait de parler, on vit Cook apparaître sur le pont, en compagnie d'un noir avec lequel il semblait achever une conversation. Ce noir, nommé Nour, exerçait à bord, depuis Suez, les fonctions de chauffeur auxiliaire.

C'était un Somali, légèrement frotté de civilisation, si on peut s'exprimer ainsi à l'égard d'un drôle capable de travailler, à la vérité, mais qui conservait intacts, au fond de lui-même, les instincts pervers, féroces et hypocrites de sa race.

Une entente entre Cook et Nour ne pouvait qu'inspirer une profonde méfiance à ceux qui savaient de quoi est capable un Somali, même déclassé du plus gros de son fanatisme meurtrier. Landrin, irrité de soupçonner une manœuvre louche, interpella Cook très rudement.

— Monsieur, dit le commandant, que signifie cette conversation avec cet homme ?

— Aoh, captain, rien du tout.

— Enfin, d'où venez-vous ?

— Je voulais assurer, moi, que mon petit pacotille était pas beaucoup abîmée.

— Mais ce chauffeur n'en sait rien, assurément.

— No, no, je ne savais pas s'il en savait rien. Je ne lui avais pas demandé. J'étais aller visiter moi-même.

— Qui vous a ouvert les panneaux des cales ?

— Pas one personne, captain, répondit Cook qui gardait le plus flegmatique sang-froid.

— Alors ?

— Mais le cloison à côté du machine à vapeur était crevé et on pouvait voir les fiousils.

— Comment le saviez-vous ? qui vous l'a dit ?

— Oh ! *nobody*, personne.

— Lieutenant, veuillez vous assurer si monsieur dit vrai.

Cook eut un instant la pensée de se révolter contre ce manque absolu de confiance, mais il sut ronger son frein et pas un muscle de sa face ne bougea.

— Que vous disait le chauffeur Nour ?

— Ce était moi qui lui disais quelque chose.

— Parlez sans restriction.

— Je avais pensé que, étant Somali. répondit audacieusement le trafiquant britannique, il pouvait être de *great* secours à toutes les gens de la naufrage.

— De quelle manière ?

— En servant de ambassade.

— Auprès de qui ?

— De la souldan du country, pour traiter avec l'ouï de notre... salvation.

— Et qui vous avait chargé de faire cette démarche ?

— Aoh ! c'était moi-même.

— Vous saviez donc que cet homme est un Somali ?

— Yes, oui, captain.

— Qu'est-ce qu'il vous a répondu ?

— Qu'il était tout à la disposicheune de moi, de vous, de

toute la company.

— Fumiste ! gronda Palangrotte.

— Silence, messieurs ! dit Landrin d'une voix ferme.

Taxile fit un geste de gamin et murmura :

— C'est bon, on avale sa langue.

— Ainsi, continua Landrin, il se chargerait d'obtenir que le sultan du pays protégéât notre retraite, soit vers Zanzibar, soit vers une ville plus proche, Moguedoxo, par exemple, ou Meurka ?

— Yes, captain.

— C'est bien, monsieur. Faites approcher Nour.

— Quoi, commandant, est-ce que vous allez donner dans ce godant ?

— Encore une fois, silence, monsieur Palangrotte. Je ne vous consulte pas, dit Landrin qui, s'adressant de nouveau à l'Anglais, ajouta : Rendez-vous sans délai dans

votre cabine, monsieur Cook, et n'en sortez pas sans ma permission.

— Je suis prisonnier ? demanda l'insulaire estomaqué.

— Jusqu'à nouvel ordre, oui, monsieur.

— Aoh ! Le Grande-Bretagne... et *very well*, je protestais... le plus Grande-Bretagne fera payer à vous...

— Bon ! en attendant, obéissez. Deux hommes vont être placés à la porte de votre chambre. Cook, voyant qu'on ne plaisantait pas et qu'il n'intimidait personne avec sa plus Grande-Bretagne, fit comme tous ses Anglo-Saxons de compatriotes dans des cas pareils, il se résigna et alla se confiner dans sa cabine.

— Approchez, Nour, dit Landrin. Le Somali ne bougea pas.

— Il ne comprend pas le français peut-être, supposa Courville.

— En effet, dit le chef mécanicien, mais il sait assez

d'anglais pour entendre ce qu'on lui dira et pour répondre clairement.

— Monsieur Courville, reprit Landrin, voulez-vous être assez bon pour l'interroger ? Demandez-lui, s'il vous plaît, ce que lui a dit M. Cook.

On fit avancer Nour qui gardait une attitude sournoise. Il jeta un regard vipérin sur les passagers et, tout à coup, releva la tête avec une expression indéfinissable.

— Vous venez d'avoir une conversation avec l'homme qui se retire en ce moment ? lui demanda le bossu.

Nour toisa un peu dédaigneusement celui qui l'interrogeait et répondit laconiquement :

— Oui.

— Que vous a-t-il dit ?

— Qu'il avait des fusils à vendre.

— Et puis ?

Nour resta muet.

— Il vous a proposé, reprit Courville, de lui servir de courtier auprès des sultans du pays ?

Le Somali ne desserra pas les dents. Mais l'être contrefait pour qui Nour semblait rempli d'un mépris écrasant, comme tout sauvage aux yeux duquel la faiblesse corporelle est une tare irrémédiable, mais Courville, disons-nous, avait planté ses deux yeux d'un bleu d'acier, aigus comme des flèches, dans les yeux de Nour.

Le drôle faillit perdre contenance. Il fut désarçonné tout à fait quand le bossu, lui prenant le poignet d'un geste lent et presque amical, le lui serra d'une telle force, qu'il ne put dissimuler une expression de souffrance et de terreur. Un autre sentiment que Nour venait d'éprouver brusquement à un très haut degré, était celui du respect. Quoi ! ce bossu était physiquement fort ! Pour cette brute hypocrite, cela changeait joliment les choses.

— Veux-tu répondre ?

— Oui ; l'Anglais, vous l'avez deviné, voudrait vendre sa cargaison de fusils, de cartouches et de poudre au sultan du Guelidi Et Hadj Brahim.

Landrin, quoique incapable de tenir une conversation dans la langue de M. Chamberlain, en comprenait assez pour que Courville n'eût pas besoin de traduire la réponse du Somali.

Vaillant, lui aussi, avait saisi le sens général de l'aveu.

Ce dernier fit le geste de tourner vigoureusement une clef absente dans une serrure hypothétique. Les deux autres opinèrent d'un même mouvement de tête approbatif.

— Capitaine d'armes, commanda Landrin, mettez cet homme aux fers jusqu'à nouvel ordre et veillez à ce que M. Cook et lui ne puissent communiquer sous aucun prétexte.

— Suffit, commandant, dit le capitaine d'armes qui fit lin signe à quatre matelots, et Nour fut aussitôt enlevé.

Cette fois Palangrotte comprit. Éclatant de rire, il s'écria :

— Ça, mes enfants, c'est de la Sécurité préventive. En voilà deux qui ne nous trahiront probablement pas aujourd'hui. Bravo ! commandant.

IV

Il ne s'était pas écoulé plus de trente à trente-cinq minutes depuis le moment où Landrin avait rassemblé tout son monde jusqu'à la minute où Nour se vit amené à fond de cale.

— Lieutenant, reprit alors le capitaine, je vous laisse la garde du navire. Il est sept heures et demie. Très probablement les naufrageurs ne s'apercevront de notre détresse que dans une heure ou une heure et demie. Néanmoins faites bonne garde. Si vous êtes attaqué, donnez aux Somalis une leçon qui leur inspire la prudence.

— Ne craignez rien, commandant. Ils seront bien reçus.

— J'y compte. Les matelots savent d'ailleurs qu'il leur faut abattre sans pitié tout noir à portée de fusil, sous peine de Subir d'atroces supplices, ajouta Landrin à haute

voix. L'équipage répondit à cette invite par des protestations de courage et de dévouement.

— Je ne doute pas de votre vaillance, mes amis, reprit Landrin. Je vais donc prendre dix d'entre vous, et m'éloigner du bord pour me rendre compte de ce qu'il faut tenter dans l'intérêt commun. Nous explorerons d'abord ces rochers ; nous verrons s'ils peuvent nous offrir un abri momentané. Et si cela est nécessaire, nous descendrons sur les dunes afin d'y découvrir s'il y a, près d'ici, des cases de Somalis.

Cela dit, Landrin choisit dix matelots parmi les plus agiles et les plus intelligents. A chacun d'eux, il donna un des fusils de Cook, un paquet de cordes et une hache d'abordage. Puis, s'adressant à Vaillant, à Courville, à Tartyfume, au Marseillais et à Torix :

— Venez-vous, messieurs ? leur demanda-t-il.

— Comment donc ! fit Georges Vaillant avec un sourire joyeux.

— Il m'étonne, grogna Palangrotte en emboîtant le pas.

Tartyfume s'était redressé, très martial, et paraissait aussi grand que Torix. Ce dernier suivait, silencieux et farouche, l'esprit occupé de venger Moumousse et ses parents.

La petite troupe descendit par l'échelle de commandement sur les roches où gisait le paquebot disloqué dont ils firent presque le tour en constatant dans sa coque de nombreuses déchirures.

Puis ils cherchèrent par quel chemin ils allaient escalader les murailles naturelles au fond desquelles ils semblaient perdus, car l'*Océan*, miracle incroyable, avait été déposé par le flot dans la seule anfractuosité qui existât en cet amas de granit.

— Ma cagne ! remarqua le Marseillais en accompagnant ses paroles d'un geste d'appui, selon l'usage de ses compatriotes nous sommes dans un silo.

L'observation était juste.

Sauf du côté de la mer, les roches s'élevaient toutes droites à une telle hauteur que le paquebot, aux mâts brisés du reste, ne pouvait être vu de la terre.

— Fameux endroit pour se faire ermite, ajouta fort posément Tartyfume, mais...

— Mais le cyclone nous a bouclés en prison, tout simplement. Ce qu'on va s'amuser, mes enfants ! M^{me} Chignon en sera comme une folle.

— Il doit y avoir une issue, dit laconiquement Courville, cherchons.

Çà et là, il y avait en effet des fissures plus ou moins larges. La petite troupe les explora dans l'espoir d'y trouver une sortie.

Mais elles se terminaient toutes en cul-de-sac.

Ce fut seulement sous l'étrave même du paquebot que Torix, qui s'était glissé à plat ventre, découvrit une sorte de couloir de largeur très irrégulière et se prolongeant plus que les autres.

Les seize naufragés y furent bientôt réunis et s'y enfoncèrent résolument. Le sol y avait une pente ascensionnelle assez sensible, et la lumière du jour, tombant d'en haut entre des parois très rapprochées, s'affaiblissait de plus en plus à mesure qu'on avançait.

Bientôt même, il fallut s'engager sous une voûte où régnaient des ténèbres profondes.

Tous marchaient lentement et en silence, quand Taxile prit la parole :

— Patatras ! s'écria-t-il, voilà que ça s'arrête ici. Je touche le mur.

— Quelqu'un doit avoir de la lumière !

— Pardi ! riposta Tartyfume.

Le Gascon s'était fouillé prestement et l'on entendit le bruit sec produit par une allumette-bougie frottée sur du papier de verre.

— Non, ce n'est pas le fond du couloir, dit Vaillant. Le

souterrain tourne à droite.

— Alors un labyrinthe, comme dans la mythologie, reprit Palangrotte. Qu'est-ce que nous allons trouver au bout ?

— Monsieur Palangrotte, interrompit Landrin, si nous y trouvions des Somalis, vous regretteriez peut-être d'avoir parlé si haut.

— C'est vrai, tonnerre des martigues ! Je tombe muet, commandant.

Le capitaine s'avança le premier dans le chemin qui s'offrait. Au bout de vingt-cinq pas il fallut tourner encore à droite, mais quelques minutes après, une lueur apparut aux naufragés. C'était le jour qui éclairait la sortie de ce long boyau.

Cela leur donna du cœur. Palangrotte, plein d'ardeur, s'élança pour arriver le premier à l'orifice qui se détachait nettement à ses yeux.

Par malheur il ne remarqua pas assez que le passage se rétrécissait de plus en plus, si bien que tout à coup il frôla

les murailles à droite et à gauche.

— Coquin de sort ! ne pût-il s'empêcher de clamer, les architectes, dans ce pays, font les corridors joliment étroits.

Tout en gouaillant de la sorte, il fit trois pas encore au bout desquels il fut contraint de s'arrêter. La largeur de sa personne opulente s'opposait à ce qu'il avançât de vingt centimètres.

— Ah ! misère ! reprit-il, nous ne pourrons pas aller plus loin.

— Toi peut-être, intervint Tartyfume qui, le tirant en arrière sans aucun ménagement, passa comme une lettre à la poste.

— Tu vois, lui dit le Gascon sur un ton ironique, c'est fait ; et justement voilà que ça s'élargit à l'endroit où je suis arrivé.

Palangrotte, piteux, ne trouva pas un mot à répondre, malgré sa faconde ordinaire.

— Tu es trop gros, mon cher bon, continua Savinien.

— Comment peut-on dire ça ? murmura naïvement Taxile au comble de l'humiliation.

— Monsieur Palangrotte, passez à l'arrière-garde, dit Vaillant à son tour.

Et le Provençal, s'étant conformé à cette invitation, eut le chagrin de voir tous ses compagnons franchir l'obstacle, tous, y compris Torix dont la carrure pourtant était respectable.

— Je ne me croyais pas si volumineux ! se dit-il tout haut.

Un éclat de rire général accueillit cette sincère réflexion.

— Vous allez nous attendre, lui cria Landrin qui déjà reprenait la marche en avant.

— Quoi ! comment ! vous me laissez là tout seul, Vous m'étonnez ! ma cagne du diable !

— Puisque vous ne pouvez pas passer !

— Attendez ! je n'ai pas eu seulement le temps d'essayer pour tout de bon, en m'y reprenant à deux fois. Je vais retenir ma respiration, vous allez voir. Je ne suis pas un mastodonte, que diantre !

Et Palangrotte se présenta de nouveau pour franchir le passage difficile. Mais il eut beau essayer en avant, en arrière, de quart, de trois quarts, de côté, non, il n'y avait pas moyen. Son ventre, ses reins immenses s'y opposaient irrémisiblement.

— Peut-être, dit-il, qu'en se mettant à plat ventre...

Pas davantage. Il se releva, prit sa bedaine à deux mains, comme pour l'écarter.

— Comme ça, se sera plus difficile encore, lui dit Tartyfume. Voilà ce que c'est que de manger comme une baleine. Tu te vanteras de ton appétit, maintenant.

Palangrotte, pourtant, ne renonçait pas. Soufflant, poussant, il s'acharnait au milieu des railleries que ses jurons excitaient.

— Tenez, dit-il enfin, s'il n'y avait pas cette misérable saillie, là, voyez-vous, ce morceau de pierre qui avance, je serais de l'autre côté en un clin d'œil. Est-ce que vous voulez que je vous laisse aller sans partager vos périls ? D'ailleurs, si tout le monde était forcé de quitter le paquebot, on me laisserait donc périr ici tout seul. Ah ! maman, vous n'y pensez pas.

— Pourtant, mon garçon..., lui répondit Tartyfume tranquillement, ce n'est pas de notre faute si tu crèves d'obésité.

— Matelot, dit Taxile à Torix, votre brusquement passez-moi cognée.

Le géant obéit.

Alors le Marseillais, se servant du dos de la hache, essaya de casser la protubérance du roc qui l'empêchait de passer.

Mais le granit était tenace. C'est à peine s'il parvenait à en faire jaillir quelques minces éclats.

— Donnez-moi ça, lui dit Torix.

Et l'herculéen matelot qui, du reste, était bien mieux placé pour cette besogne, s'escrima si vigoureusement que bientôt l'espace élargi permit à Palangrotte de franchir, triomphant, le défilé dont l'étroitesse avait failli lui jouer un si vilain tour.

On en riait encore quand Landrin et Vaillant, qui maintenant pouvaient marcher de front, en tête de la petite colonne, débouchèrent sur une espèce de plateforme presque tout à fait circulaire, très vaste d'ailleurs, et tout autour de laquelle se dressait une muraille naturelle variant entre un et deux mètres de hauteur selon les endroits.

— Peste ! dit Courville, voilà une forteresse bâtie par la nature et dans laquelle on soutiendrait, si cela était nécessaire, un siège de six mois.

— C'est vrai, mais est-elle trouée au milieu, exa appuya Landrin, minons cela d'abord.

La plate-forme, qui pouvait mesurer de soixante-dix à quatre-vingts mètres du Sud au Nord et cinquante environ de l'Est à l'Ouest, présentait en effet, à son centre, une excavation, ayant, en de très moindres proportions, la physionomie de celle où l'*Océan* s'était logé si extraordinairement.

Il existait cependant entre les deux des différences notables.

D'abord, celle-ci était infiniment plus profonde. A vue de nez, elle s'abaissait jusqu'au sol, peut-être un peu au-dessus ou un peu au-dessous du niveau de la mer.

Ensuite on distinguait parfaitement que le fond en était sablonneux.

Ses parois se dressaient verticalement, ce qui fit dire à Palangrotte : « Encore un puits. » Cependant quelques saillies, assez régulièrement espacées dans la partie nord-ouest pouvaient permettre à des hommes agiles et audacieux de tenter une descente.

Landrin choisit quatre de ses matelots les plus adroits et voulut les accompagner au fond de ce singulier trou.

— Pour plus de sûreté, dit-il, nous allons nous attacher, puisque nous avons pris la précaution d'apporter des cordes avec nous.

— Et vous verrez, sans danger, s'il est facile puis, ajouta Courville, de descendre et de remonter, ce qui peut avoir une importance capitale.

Les cinq hommes se laissèrent glisser adroitement sur une première saillie, sautèrent sur la seconde qui se trouvait un peu plus bas et arrivèrent ainsi jusqu'au milieu du parcours.

Vaillant, Courville et les autres restés en haut entendirent alors Landrin qui disait.

— Ah ! sapristi, il n'y a plus d'escalier.

En effet, les avancées de granit, régulières jusque-là comme de gigantesques degrés, cessaient brusquement.

— Mes enfants, cria le capitaine aux matelots qui tenaient les cordes auxquelles chacun des cinq explorateurs était suspendu, mes enfants, déhalez-nous doucement jusqu'au fond. Bon, c'est ça !

Au bord de l'excavation, on filait sagement les câbles, en évitant de les érafler aux coupures du roc.

— Tenez bon ! reprit la voix du commandant.

— Ayez pas peur.

— Encore un peu... toujours. Nous y sommes. Donnez-nous du champ. C'est parfait.

Tous ceux qui se tenaient sur la plate-forme comprirent que Landrin et ses matelots avaient pris pied et se penchèrent sur le précipice pour ne pas les perdre de vue, au cas où ils auraient besoin de secours.

Mais bientôt ils les virent disparaître, comme s'ils eussent pénétré dans le rocher, vers l'Est.

— Il y a là un souterrain, dit Courville.

— Comme dans tous les vieux châteaux qui se respectent, ajouta Tartyfume, lequel raffolait de romantisme.

— Et nous sommes tombés, Dieu me pardonne ! sur un véritable castel, édifié ici pour notre usage. Nous voilà en plein moyen-âge, c'est délicieux, conclut Georges Vaillant, dont les yeux brillèrent d'une ardeur belliqueuse.

— Oui, oui, reprit lentement le bossu, mais ne nous flattons pas trop vite. Quand le commandant sera remonté, il faudra inspecter ce qui ressemble à un rempart.

— Parbleu ! tout est là, déclara péremptoirement Palangrotte.

— Te voilà maintenant officier du génie ! lui dit en souriant Tartyfume.

— Est-ce qu'on sait jamais si l'on n'a pas en soi l'étoffe d'un Vauban ? répliqua Palangrotte.

— Au fait, c'est au pied du mur qu'on connaît le maçon,

et des pieds de mur nous n'en manquerons pas ici pour que nos talents s'y révèlent si nous en avons, prononça sérieusement Courville avec un sourire étrange de tristesse vaillante. Mais à peine achevait-il de parler que du fond du puits retentit ce mot :

— Attention !

Puis, tout de suite après.

— Oh ! Hisse !

Les matelots qui tenaient les cordes exécutèrent aussitôt la manœuvre commandée. Quelques instants plus tard, Landrin et ses quatre marins mettaient les pieds sur la plate-forme.

— Eh bien ? lui demanda Vaillant.

— Le fond que nous venons de visiter, répondit le commandant, contient trois grottes sans issue... mais il communique avec la plage par une voûte large et basse.

— À quelle distance de cette voûte est la haute mer ?

— Cent mètres à peine, répondit Landrin. Mais nous reparlerons de cela quand nous aurons inspecté les autres parties de ces rochers.

Sans tenir compte d'aucune autre question, le commandant se dirigea vers le parapet naturel qui bordait la plate-forme de tous les côtés, dans le but d'examiner surtout si du dehors l'accès en était possible.

Avant tout, il fallait s'inquiéter de la présence des Somalis dans les environs, au cas, improbable néanmoins, où ils auraient eu déjà connaissance du naufrage.

Georges Vaillant et Tartyfume, gens de précaution, s'étaient munis de leurs jumelles marines ; avec la plus grande prudence, ils se postèrent l'un et l'autre derrière une sorte de créneau d'où ils purent fouiller du regard toute la plaine s'étalant devant eux jusqu'à d'assez lointains coteaux.

Aucun mouvement ne se manifestait. Pas un être humain n'apparaissait. Un soleil de plomb sortant d'énormes

nuages déchirés s'épandâit sur une solitude morne.

En maint endroit, ils purent constater les étonnants ravages du cyclone. De Somalis point.

— Ils ne doivent rien savoir encore, dit Landrin.

— Voyez des autres côtés.

— Rien non plus, dit Vaillant.

— Rien, C'est un désert, regardez vous-même. répéta Tartyfume.

Landrin promena la lorgnette du Gascon sur tous les points de l'horizon.

— Parfait, dit-il, nous aurons du répit. Assurons-nous que cette forteresse est défendable, pour le cas où nous serions forcés de nous y cantonner pendant quelques jours.

Avec un peu moins de prudence, on fit le tour de ce que chacun appelait déjà les remparts. Courville, s'étant un instant séparé du gros de la petite troupe, découvrit une

solution de continuité dans la partie occidentale du parapet.

Imaginez une porte-fenêtre sans châssis ni vitrage, bien entendu qui s'ouvrirait sur un balcon auquel on n'aurait pas encore mis de garde-fou.

La saillie figurant le balcon de forme elliptique s'avancait de deux mètres sur le vide à une hauteur du sol évaluable à trente mètres.

— Voilà, dit-il, une embrasure toute trouvée pour y installer un des quatre canons du paquebot, si toutefois on peut les transporter jusqu'ici.

Pour communiquer son idée à Landrin, il appela celui-ci. Toute la colonne se rendit auprès du bossu qui, ayant fait part de son sentiment, s'avança sur le balcon, la contrée paraissant toujours déserte, et voulut se pencher pour voir si le rocher s'élevait à pic de droite et de gauche, comme cela venait d'être constaté sur presque tout le pourtour de cette singulière place forte.

Palangrotte, on l'a vu, aimait à se mettre en avant. Il se plaça près de lui, examinant les lieux en connaisseur émérite et accompagnant son examen de réflexions plus ou moins macaroniques.

Mais voilà que Courville, s'étant penché sur l'abîme, comme si quelque chose de particulier eût attiré son attention tout en bas, au pied même du rocher, perdit l'équilibre.

L'un de ses pieds lui manqua, la pluie de la nuit ayant rendu glissante la surface du balcon, polie par le temps.

Le malheureux, se sentit perdu, et poussa involontairement un léger cri d'effroi. Déjà il tombait en avant, tendant les bras pour chercher machinalement quelqu'un ou quelque chose à qui ou à quoi se retenir.

Taxile se trouvait le plus près. Avec une très grande présence d'esprit, l'ami de Tartyfume saisit le bossu par son veston qui flottait déjà derrière lui et, dans un effort vraiment énorme, parvint à le retenir, à le recaler même jusqu'à ce que les autres pussent le prendre, qui par un

bras, qui par la ceinture, et le tirer en arrière.

Mais le malheur, c'est que Palangrotte, en se raidissant pour déployer la vigueur nécessaire au salut d'un compagnon qu'il affectionnait, glissa lui-même à son tour et disparut en poussant son exclamation favorite.

— Ma cagne ! c'est moi qui suis frit.

Une sueur froide envahit tous les fronts. Courville fit d'instinct un mouvement en avant. Et comme on maintenait assez rudement ce dernier, des hurlements retentirent au pied du rocher, hurlements auxquels il semblait que fussent mêlés des jurons.

— Il n'est pas mort ! s'écria Vaillant qui, prompt comme la pensée, se passait sous les aisselles le bout de la corde d'un des matelots. Descendez-moi vivement, ajouta-t-il en se laissant glisser au-dessous dit balcon.

— Doucement, saprechien ! grondait le marin pris à l'improviste.

Mais Landrin lui-même avait saisi le câble et le laissait

filer rapidement.

Bientôt on sentit que Georges avait pris pied. Seulement on n'entendait plus rien.

La corde à laquelle Georges était attaché s'agitait assez sensiblement dans les mains du commandant pour qu'on devinât qu'il se passait en bas quelque chose de douloureux ou de surprenant.

L'angoisse la plus profonde tenaillait les poitrines. Cependant, au bout de quelques minutes on perçut le son des voix. Vaillant criait :

— Une autre corde !

Un des marins jeta la sienne en paquet. Puis, après un instant très court, on entendit de nouveau le commandement :

— Hissez !

Inutile de dire que plusieurs hommes s'attelèrent au câble. Mais quelle ne fut pas la stupéfaction de Landrin et des

autres quand, au lieu de Vaillant ou de Palangrotte, on vit apparaître au-dessus de la saillie qui formait le balcon une tête de noir !

Le Somali, bien ficelé comme un saucisson de choix, fut mis sur ses pieds. Jamais figure à demi humaine n'exprima une terreur plus affreuse que celle du pauvre diable.

A l'aspect de la petite troupe armée jusqu'aux dents, il roula des yeux effarés et fit des gestes suppliants, paraissant ne pas douter qu'on fût prêt à lui faire endurer, avant de le tuer, des tortures inconnues.

Les naufragés, un peu ahuris par cette apparition improbable, l'entouraient silencieusement. On faillit, du coup, oublier Vaillant et Palangrotte. Landrin, heureusement, ne se laissa pas distraire de son devoir et de sa responsabilité.

— Roussin, dit-il au matelot qui tenait la corde au bout de laquelle Georges avait opéré si lestement sa descente, ces messieurs ne font plus aucun signal ?

— Non, capitaine.

— Qu'un homme se mette à plat ventre et tâche de distinguer ce qui se passe en bas, sous le balcon. L'un des matelots exécuta prestement l'ordre.

— Eh bien ? demanda Landrin.

— Mon commandant, répondit le marin, il n'y a personne.

— Comment ! Pas même M. Palangrotte ?

— Non, mon commandant.

— Pas de Somalis ?

— Non plus.

C'était à n'y rien comprendre.

— Que sont-ils devenus ? Palangrotte doit tout au moins être blessé. Pourvu qu'ils ne soient pas tombés aux mains des compagnons de celui-ci.

— Avez-vous entendu ? demanda Courville dont la voix

brusquement tremblait d'émotion.

— Oui, ajouta Savinien, un coup de feu, n'est-ce pas ?

— Tenez ! encore !

— C'est fit Landrin. Ils sont aux prises avec ces bandits sans vrai, doute.

— Écoutez.

— On vient de tirer une troisième fois, c'est le revolver de M. Vaillant.

— Quelle imprudence ! dit Landrin. Pourquoi se sont-ils éloignés des rochers ? Simonin, vous ne les apercevez toujours pas ?

— Attendez, laissez-moi me pencher un peu plus. Je crois voir une jambe... oui, oui. Tout contre le pied du rocher, il y a deux hommes couchés.

— Mon Dieu !

— Mais ce sont des noirs de fumée, on dirait qu'ils sont

morts...

Comme Simonin finissait de parler, un appel vigoureux retentit sans qu'on pût distinguer d'où il venait exactement.

— Où diable sont-ils ? grogna Tartyfume qui courut de côté et d'autre pour fouiller les dunes des yeux.

Presque aussitôt on perçut un nouveau cri, puis un autre plus distinct.

— Dans le puits, s'écria Courville, ils sont dans le puits.

Le bossu ne s'était pas trompé. On jeta des cordes. Vaillant clama :

— Descendez l'hercule du *Pétrel*.

Torix ne se le fit pas dire deux fois. Il fut au fond de l'excavation en deux ou trois minutes.

Après une courte attente, on entendit Georges crier :

— Allez ! En douceur.

Tout le monde voulut prêter la main à l'ascension qui s'opéra sans dommage et bientôt l'on vit émerger du gouffre le brave Torix tenant dans ses bras Palangrotte fort mal en point.

— Ah ! ma cagne ! gémissait le pauvre diable. Quelle aventure ! quelle aventure ! Quand tu voudras la raconter plus tard, mon pauvre Tartyfume. on ne voudra jamais te croire parce que tu es Gascon.

Savinien s'était précipité vers son ami, lui disant :

— Où souffres-tu, mon pauvre vieux ?

— Partout. Je dois être bleu des pieds à la tête.

— La voix est bonne tout de même. Ce ne sera rien, Taxile.

— Mettez-moi un peu voir sur mes quilles, reprit le Marseillais avec un sourire. Bon ! lâchez-moi maintenant.

Il fit deux ou trois pas, disant :

— Rien de cassé, toujours, mais tonnerre des martignes ! quelle cabriole ! Moi qui me promettais des invraisemblances, j'y ai la main. Aïe !!! Aïe !!! C'est dans les reins...

— Mais que s'est-il donc passé ? demanda Landrin.

— Hé ! bagasse, est-ce que vous croyez que je m'en doute, par hasard ? Il n'y a que M. Vaillant qui peut vous le dire. Et s'il le sait encore.

Juste à cette minute on achevait de remonter Georges qui, tout de suite entouré, ne put s'empêcher de sourire.

— M. Palangrotte, dit-il, est un veinard de surchoix. Imaginez qu'au moment où il perdait pied, six malandrins somalis étaient paisiblement assis au bas de la perpendiculaire qu'il allait suivre dans sa chute.

— Il est tombé dessus ! interrompit Tartyfume joyeusement.

— Tout juste ! Et il en a écrasé deux sans rémission.

— Ma cagne ! ils étaient durs tout de même...

— Un troisième, atteint par la botte du projectile qu'était notre compagnon de voyage, est tombé tout étourdi. C'est celui que je vous ai expédié.

— Et Taxile ? demanda Savinien, il n'avait pas perdu connaissance ?

— Une minute seulement, mais les trois autres brigands, revenus de leur première stupeur, lui avaient sauté dessus et l'enlevaient pour l'emporter.

— Oui, ça, je m'en souviens, dit le Provençal, et je jurais... Vous avez dû m'entendre ?

— Alors, continua Vaillant, je leur ai couru après. De son côté, M. Palangrotte se débattait de toutes ses forces.

— Je t'écoute !

— Bref, comme ils me voyaient sur le point de les atteindre, les drôles ont jeté monsieur à terre et se sont avancés vers moi, croyant avoir facilement raison d'un

homme seul. C'est à ce moment que j'ai tiré mon premier coup de revolver. Un des bandits est tombé, les deux autres ont pris la fuite. Mais je les ai poursuivis et abattus l'un après l'autre. Il ne fallait pas qu'ils allassent ameuter des populations féroces avant que nous eussions tout préparé pour les recevoir.

— Bon, mais on va trouver les cadavres.

— Je les ai sommairement recouverts de sable.

— Pas ceux qui m'ont servi de parachute, dit Palangrotte.

— Non, mais on peut descendre pour les enterrer aussi.

— C'est bien inutile, déclara Landrin, ils sont morts écrasés. Rien n'indiquera comment ce malheur est arrivé.

— Et celui-là ? dit le commandant en désignant le Somali garrotté.

— Celui-là s'est rendu... ou plutôt je lui suis tombé sur les épaules au moment où il se relevait. Je n'ai point cru devoir lui brûler la cervelle. Peut-être nous servira-t-il à

quelque chose ?

— Je vais l'interroger, dit très simplement Courville.

— Vous croyez donc qu'il parle anglais comme le chauffeur ?

— Non, mais il doit comprendre l'arabe.

— Et vous savez cette dernière langue ?

— Oui, suffisamment, répondit Courville.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas employée avec Nour ?

— Par prudence. Nour croit qu'aucun de nous n'entend l'arabe. Si nous l'employons comme interprète, il ne se gênera peut-être guère pour nous tromper et dire à ses compatriotes des choses que nous apprendrons sans qu'il s'en doute.

— Vous êtes la sagesse même, dit Landrin.

Tandis que Courville essayait de confesser le prisonnier, Tartyfume s'était rapproché de Palangrotte.

— Ah ! les sales crapauds ! avaient-ils les os durs ! geignait-il en passant sa main libre sur ses reins. Si je n'étais pas tombé de dos sur leur tête, c'est moi qui aurais été défoncé.

— Tu n'as rien de cassé dans les ressorts ? demanda Tartyfume sur le ton du plus sincère attachement.

— Non, je ne crois pas. La courbature va être carabinée, par exemple.

— Il te faudra au moins trois jours de lit, mon vieux camarade. Pour un saut périlleux, tu as fait un saut périlleux.

— Nom de nom, reprit Tartyfume, quand je t'ai entendu jurer, je me suis dit : Comment ! il n'est pas mort ? Ce n'est pas un aigle, je le sais, mais il faut que ce soit toujours un oiseau pour descendre comme ça de si haut sans se briser.

— Ne blague pas ton copain, mon vieux. Au contraire, admire les secrets desseins de la Providence.

— Comment ne pas les admirer quand...

— Écoute-moi donc. Je parie que tu ne t'es pas rendu compte de ses procédés... à la Providence.

— Va toujours.

— De quoi s'agissait-il ? d'écrabouiller deux moricauds, d'en canarder trois et de ficeler le sixième.

— Eh bien ?

— Suis-moi. C'est M. Courville qui allait faire le saut. Mais il était trop léger de poids pour écraser deux hommes. Alors qu'a inventé la nommée Providence ? Elle m'a placé à côté du bossu. J'ai eu la chance de le retenir, mais j'ai glissé et exécuté la cabriole à sa place, parce que j'étais le seul poids lourd capable d'estourbir deux vermineux en leur tombant sur la coloquinte. Comprends-tu ? Toi, tu te serais aplati sur eux sans les assommer.

— Tu devrais te faire professeur de philosophie, dit doucement Tartyfume.

— Conclusion, ajouta Palangrotte. Ne te moque plus de mon obésité à l'avenir. Elle était destinée à sa fonction qui consiste à peser très fort dans des circonstances déterminées.

— Oui, tu as raison, mais, vraiment, on dirait que tu as opéré sans douleur.

— Ah ! vieux, c'est égal, j'ai fait un fameux saut. Tu penses que je n'engendrerais pas des réflexions hilares pendant que je tournoyais dans l'atmosphère. Taxile, me disais-je, tu es un homme rousti, fais-en ton deuil.

Savinien écoutait, ému et charmé de voir renaître l'humour chez son ami.

— J'arrive au sol. Pan ! reprit celui-ci. Une secousse ! oh ! là là ! Pourtant, il me semble que ce n'était pas si dur qu'on pouvait le craindre. J'entends craquer sous moi comme du bois vert. Des hurlements m'étourdissent. Cela prouvait que je n'étais pas encore trépassé. Je m'aplatis sur quelque chose qui grouille un instant et qui ne bouge plus. Et puis, ma foi ! je me pâme comme une rascasse.

Pour le reste, s'adresser à la maison Georges Vaillant. Celui-là m'a sauvé la vie tout de même. Faudra pas l'oublier.

— Je n'oublierai pas non plus que, sans votre courageux dévouement, je serais sûrement mort, moi, prononça d'une voix grave Courville qui venait de rejoindre les deux Méridionaux.

— Ce que j'en suis heureux, vous n'en avez pas idée, fit gaîment Palangrotte.

— Vous ne souffrez pas ?

— Si, si, de temps en temps ; mais la place d'armes n'est pas attaquée, fit Taxile en se frappant la poitrine. Dos bleus, beaucoup de bleus.

— Brave garçon ! murmura le bossu en échangeant une chaude poignée de main avec Taxile.

— Tout de même, monsieur Vaillant peut voir que, sauf les cyclones, peu d'événements sont faits pour me démonter.

— Et le Somali ? demanda Savinien.

— Il s'appelle Jâ, et c'est un *abeuche*, répondit Courville.

— Un *abeuche*, répéta Tartyfume.

— Oui, c'est le nom qu'on donne chez les Somalis aux fils et aux petits-fils d'esclaves. Celui-ci est Abyssin d'origine et m'a paru disposé à nous servir, pourvu qu'on lui garantisse la vie sauve.

— Allons, j'ai encore eu le pied heureux, dit Palangrotte en faisant allusion au coup de botte qui avait renversé Jâ.

V

Tout le monde s'était rapproché du groupe formé par Courville et les deux amis et l'on s'émerveillait que la faconde du Provençal ne fût pas tarie, ce qui, d'ailleurs, l'excitait encore davantage. Car Palangrotte, on s'en est aperçu, était naturellement épateur et cabotin.

Mais Landrin coupa court à toutes les apostrophes, ainsi qu'aux questions variées, en disant :

— Il nous faut revenir à l'épave où nous délibérerons. Monsieur Palangrotte, on va vous porter, si vous voulez bien.

— Oh ! je pourrai peut-être vous suivre.

— Non. Pas de crânerie inutile. Nous aurons plus tard besoin de votre courage et de votre présence d'esprit.

— Soit ! qu'on me transporte ! dit Taxile sur un ton de roi

de féerie.

— Torix et moi, dit Tartyfume, nous allons te servir de palanquin.

Dix à douze minutes plus tard, Landrin et son monde remettaient le pied sur le pont du paquebot où les attendait une mauvaise nouvelle :

Nour, le chauffeur Somali, avait disparu. Par suite de la dislocation du navire, les barres de fer auxquelles on lui avait enchaîné les pieds ne tenaient plus que faiblement à leurs extrémités. Ç'avait été un jeu pour lui de les desceller tout à fait et il s'était échappé.

— Le drôle, dit-il, doit s'être caché dans quelque coin. Et comme ces rochers n'ont pas d'issue sur la campagne, il reparaitra, s'il ne veut pas mourir de faim.

— A moins, dit Courville, qu'après nous avoir laissé passer quand nous sommes redescendus tout à l'heure, il ne soit monté sur la plate-forme.

— Bon ! et une fois là ?

— Il peut faire des signaux.

Landrin fut obligé de convenir que, vue sous cet angle, la disparition de Nour constituait une complication redoutable. Il commençait même à discuter avec ses officiers et les passagers militants sur ce qu'il y avait à faire, quand parut Céleste Corniau qui, venant droit à lui, s'écria :

— On ne mange donc jamais, monsieur, à votre bord ?

Cette question ayant provoqué un éclat de rire général, M^{me} Chignon allait se mettre en colère. Le commandant, par bonheur, ordonna qu'on servît les vivres frais pour déjeuner et la femme teinte se calma.

Palangrotte, décidément très fourbu, fut mis au lit par Tartyfume. Et Torix courut prendre des nouvelles de Moumousse. Quand le géant pénétra dans la cabine de l'enfant, Blanchette, la tête appuyée sur l'épaule de M^{lle} Angerolles, dormait de tout son cœur dans les bras de la jeune fille qui, elle-même vaincue par la fatigue, s'était abandonnée au sommeil sans souci des dangers qui

environnaient les naufragés.

Ravissant tableau devant lequel le géant resta extasié. Avec des précautions de voleur, Torix se pencha vers l'enfant.

Et retenant sa respiration, tout rouge de tant d'audace, il mit un baiser fugitif, imperceptible, sur la blessure de Moumousse.

Ni l'enfant, ni l'artiste ne s'éveillèrent. Alors Torix, radieux, sortit de la cabine sur la pointe des pieds, en ferma la porte doucement, et se posa en faction à deux pas, sans même voir Céleste Corniau qui le regardait avec des yeux de chouette étonnée.

Il se tenait immobile, comme une sentinelle à son poste, écartant d'un geste les passagers dont les pas bruyants auraient pu troubler le sommeil de celles qu'il gardait, quand on vint le chercher de la part de Landrin.

Très discipliné et se considérant comme un subordonné du commandant, il ne consentit pourtant à quitter

momentanément son poste qu'à la condition d'y être remplacé par un matelot auquel il donna la consigne d'empêcher que l'on fit le moindre bruit autour de Jeanne et de Moumousse.

Quand il arriva près de Landrin, qui, en compagnie de Vaillant, de Courville et des autres officiers, venait de se mettre à table sur l'arrière, loin des oreilles indiscrètes, il fut invité à s'asseoir pour déjeuner avec l'état-major.

Mais lui, tout confus de tant d'honneur, se défendit gauchement d'être traité en personnage, disant qu'il était gabier et rien de plus.

— Vous êtes aussi un brave et, je le vois, un discret marin, lui dit le commandant. Mais ne faites pas de façons. Nous aurons peut-être besoin de votre avis.

Torix, à ces mots, regarda naïvement ses deux bras, comme s'ils eussent été les seuls avis dont il fût capable.

Ce mouvement n'échappa point aux officiers qui réprimèrent un sourire bienveillant.

— Prenez place, ajouta Landrin, nous n'avons pas de temps à perdre.

Très emprunté, l'hercule s'assit et brisa son pain. Le commandant reprit :

— L'évasion de Nour, si par hasard il a pu gagner le large, est l'événement qui doit le plus nous inquiéter. J'estime, cependant, qu'il ne saurait quitter ces rochers sans qu'on l'aperçoive. C'est pourquoi j'ai envoyé quatre hommes sur la plate-forme, là-haut, avec mission de surveiller les dunes.

— Il doit être loin, à cette heure, dit Torix.

— Ah ! vous croyez ?

— Ces mécréants ont un tas de rubriques dont nous ne nous doutons pas, reprit le géant.

— Vous savez quelque chose de particulier ?

— Non, mais je le crois, j'en suis presque sûr.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas. C'est mon idée. Il doit s'être ensauvé pour aller chercher toute la fripouillade du pays. Il leur dira que le bateau est plein d'argent et qu'il y a aussi des femmes, des femmes très jolies et alors... Vous comprenez, des Arabes qui peuvent avoir des vingt-cinq épouses...

Torix, en parlant ainsi, frémissait légèrement. La pensée que M^{lle} Augerolles et Moumousse pouvaient être enlevées par ces affreux Somalis l'ébranlait des pieds à la tête.

— En ce cas, dit Vaillant qui, lui-même, en entendant Torix, éprouva une angoisse étrange, il faut prendre des mesures immédiates.

— Oui, oui, ajouta vivement Courville, troublé aussi jusqu'aux entrailles.

— Êtes-vous d'avis que nous devons nous fortifier dans le paquebot ?

— Non. Du haut des murailles qui le dominant, les

Somalis peuvent nous anéantir sans risquer de perdre un homme.

— Nous encore !... reprit Torix sur un ton d'indifférence...

— Peste ! mon garçon, pas plus vous que les autres..., dit Landrin en souriant.

— Oh ! je ne parle pas des officiers... insinua respectueusement le gabier.

— Par conséquent, reprit Landrin, vous pensez comme moi qu'il est urgent de transporter notre quartier général vers la plate-forme ?

— Évidemment.

— Est-ce pratique ?

— A quel point de vue ? demanda Vaillant.

— Dame ! nous avons des blessés, des femmes, deux ou trois vieillards, une enfant vraiment adorable.

— Oh ! celle-là, capitaine, dit Torix, tant que je serai debout !...

Un geste effrayant acheva la pensée du colosse.

— Bon ! mais, en outre, il faudra subsister là-haut. La chaleur sera terrible. Nos vivres pourront s'y gâter. Enfin, combien de temps allons-nous dépenser pour déménager non seulement les provisions, mais les fusils de Cook, les cartouches ; cela peut durer huit jours et avant huit jours les Somalis...

— Qu'importe ! dit Courville, il n'y a pas à hésiter.

— Tout le monde est-il de cet avis, messieurs ?

— Oui, oui, dit-on à la ronde.

— Eh bien ! achevons de déjeuner en deux temps et à l'œuvre.

— Alors, commandant, vous renoncez d'ores et déjà, dit Courville, à gagner Meurka ou Zanzibar ?

— Ce serait le parti que j'aurais pris sans retard, si nous

n'avions pas onze malheureux que nous sèmerions mourants ou morts sur notre route. Voulez-vous les abandonner ici ?

— Non, certes ! répondit le bossu.

— À mon estime, il nous faudrait quatre jours pour nous rendre à Meurka où nous ne trouverions d'ailleurs qu'une sécurité relative.

— Et encore, ajouta Vaillant, à la condition de n'avoir pas à combattre les Somalis...

— Est-ce que ces sauvages, dit le troisième lieutenant, méritent qu'on les redoute autant que je l'entends dire depuis hier ?

— Oui et non, répliqua Courville.

— Voyons, reprit Georges Vaillant, comptons nos effectifs, nous pouvons mettre en ligne une soixantaine de fusils.

— Non, cher monsieur, non. Si nous partons tout de

suite, un tiers de notre troupe devra se consacrer à porter les blessés.

— Mon Dieu ! c'est vrai.

— Il restera quarante combattants.

— C'est respectable, cela.

— Assurément.

— Et nous pourrons aisément tenir les Africains à distance respectueuse... car nous en mettrons des quantités hors de combat avant qu'ils puissent s'approcher à portée de flèches.

— Très exact ! mais la nuit, monsieur Vaillant.

— La nuit, nous camperons en un solide carré. Vos marins sont habitués à faire leur quart, ça ne les changera pas de veiller par bordée de vingt ou vingt-cinq en nous comptant.

— Pour plus de sûreté, nous ne quitterons pas le bord de la mer afin de ne pas nous laisser envelopper, ajouta

Courville.

— Qu'en dites-vous, Torix ?

— Moi ! riposta le géant, j'aimerais mieux rester ici que dans la forteresse de là-haut.

— Avez-vous peur ? demanda un des jeunes officiers du bord.

— Monsieur, dit Torix en haussant les épaules, c'est avec des questions comme ça qu'on fait faire des sottises aux hommes les plus courageux.

— Il a raison, appuya Landrin. Quant à vous, Vernay, souvenez-vous que je ne tolérerai plus de pareilles paroles.

— Je vous demande pardon, mon commandant.

— En restant ici, nous avons l'espoir de voir apparaître un navire qui nous délivrera repris le docteur, tandis que nous irions peut-être au-devant d'un massacre...

— Sûr, interrompit l'hercule...

— Et nous perdrons un abri où la Providence elle-même semble nous avoir conduits.

— Si, de nuit, milliers de Somalis se jettent sur nous en quelques trombe, reprit Torix, il n'y aura rien à faire.

— Laissez donc !

— Vous en tuerez deux cents, trois cents, si vous voulez, mais le reste vous écrasera, dit encore le Parisien d'Auvergne.

— Je suis absolument de cet avis, messieurs, dit Landrin avec sa voix de commandement. En tout cas, nous attendrons ici que les blessés soient guéris. Jusque-là, les événements nous dicteront notre conduite.

— Et puis... Et puis... ajouta le colosse, ne vous faites pas de bile, monsieur Vaillant. Si vous aimez la bataille, vous en aurez à plus soif, c'est moi qui vous le promets. Pas besoin d'aller chercher les Somalis. Ils viendront tout seuls.

— Ce n'est pas douteux, déclara énergiquement Landrin.

Gobert, rassemblez l'équipage, et qu'on fasse aussi venir les passagers.

En quelques mots, le commandant expliqua aux naufragés réunis autour de lui qu'on allait se cantonner dans la forteresse découverte quelques heures auparavant et qu'il s'agissait, pour le moment, d'y transporter des vivres, des armes, des munitions et même de quoi édifier des tentes pour les blessés et pour les femmes...

— Par quoi va-t-on commencer ?

— Quinze hommes sous les ordres du lieutenant vont transporter les conserves et toutes les provisions qu'ils déposeront à l'ombre, autant que possible. Quinze autres dirigés par M. Barisson dresseront des abris et y évacueront les blessés. Nous, messieurs, nous nous chargerons, avec le reste des matelots, nous nous chargerons de l'arsenal.

— Combien prendrons-nous de fusils ?

— Cinq par homme, répondit Landrin.

— Et de cartouches ?

— Nous n'en laisserons pas une à bord, afin que les Somalis, si nous étions obligés de leur abandonner l'épave, ne puissent pas se servir des armes qu'ils y trouveraient. Et maintenant, messieurs, et vous aussi, matelots, à l'ouvrage. J'engage les passagers à déménager d'abord ce qu'ils ont de plus précieux ou tout au moins ce à quoi ils tiennent le plus.

Sur ces derniers mots, l'opération commença. Les dix marins, qui dans la matinée avaient fait partie de l'exploration, furent répartis dans les diverses escouades pour guider les autres à travers les couloirs conduisant à la plate-forme.

Et tout ce monde, tant la nature humaine est encline à l'espérance, tout ce monde se mit à la besogne avec bonne humeur.

L'attitude résolue du commandant inspirait déjà confiance aux plus désespérés.

À chaque voyage, on fouillait des yeux l'horizon. Aussi loin que les longues-vues pouvaient porter, nul ne découvrait âme qui vive.

VI

Vers la fin de l'après-midi, une heure avant le coucher du soleil, là plate-forme présentait un aspect des plus pittoresques.

À côté d'un amoncellement de fusils Gras, déposés dans une anfractuosité propice, on voyait, une quantité énorme de paquets absolument pareils les uns aux autres. C'étaient les cartouches.

Dans une autre partie du réduit, on avait empilé un respectable, monceau de biscuits, de haricots, de conserves, de bouteilles de vin, de bière ou d'eau-de-vie.

Mais on était loin d'avoir monté la majeure partie de ce qui était nécessaire à l'alimentation des soixante-dix personnes qu'il s'agissait de nourrir pendant un mois, deux mois peut-être.

Seulement, on était prêt à repousser une attaque des

Somalis, d'autant plus que les robustes épaules de Torix venaient, comme dernier exploit, de transporter en deux voyages deux canons qui, à la vérité, n'auraient pas paru bien redoutables pour un combat naval, mais qui pouvaient être d'un secours efficace contre des bandes effrénées de sauvages.

— Nous les attendrons sans inquiétude, à présent, dit Landrin.

— D'autre part, le paquebot n'est accessible que par la mer, car ces rochers n'ont pas d'autre issue, appuya Vaillant.

Rien n'ayant été organisé encore pour camper sur la plate-forme, équipage et passagers devaient coucher à bord, sauf cependant une escouade de douze marins qui fut chargée de surveiller le couloir et de garder les communications entre l'*Océan* et la forteresse.

Les optimistes prévisions de Courville ne furent pas déçues. Aux terreurs du naufrage, à l'agitation nerveuse de la journée succéda une nuit délicieusement tranquille.

Les matelots de quart auraient pu se croire à l'ancre dans les eaux unies d'un port, si de temps à autre un des blessés de l'entrepont n'eût poussé quelque gémissement arraché par la fièvre.

Torix, qui n'avait pas fermé l'œil depuis quarante-huit heures, s'était couché dans le salon en travers de la porte derrière laquelle souffrait Moumousse. Car la mignone n'allait guère mieux.

Barisson, tout le jour, s'était beaucoup occupé d'elle. En proie à la crainte qu'elle ne perdît la vue, il était venu plus de dix fois pour juger de l'effet des remèdes ; et avec l'aide de M^{lle} Augerolles et du gigantesque marin qui, à chaque voyage, voulait dire un mot à sa chérie, le dévoué docteur lui avait continuellement donné ses soins.

Mais il avait dû s'avouer que le mal faisait d'inquiétants progrès. Blanchette se plaignait d'un brouillard devant les yeux et il fallait toute la caressante autorité de Jeanne pour empêcher l'enfant de se frotter furieusement les paupières de ses petits poings énervés...

Trois ou quatre cabines plus loin, des grognements, suivis de jurons bizarres, troublaient le silence par intervalles.

C'était l'ami Palangrotte dont la courbature avait pris des proportions redoutables. Quand il éprouvait le besoin, après un assoupissement, de se retourner sur sa couchette, le malheureux se sentait le corps raide comme un bâton et ne parvenait à changer de place qu'aux prix des efforts les plus douloureux. Et alors c'étaient des : ma cagne ! des tonnerre des Martigue ! des noms d'un petit canard ! des troune de Diou ! qui auraient amené un sourire sur les lèvres de Tartyfume, si celui-ci, quoique très résolu à veiller son camarade toute la nuit, ne se fût endormi le plus profondément du monde, vaincu par la plus atroce fatigue.

Au jour, Landrin eut pour premier soin de monter sur la plate-forme pour savoir si les indigènes se montraient quelque part.

Rien encore. Les dunes, tout le long de la mer, s'étendaient nues et blanchâtres sans qu'on y découvrit un être vivant. Du côté de la campagne, aucun mouvement

non plus.

— C'est le désert dans son horreur, pensa le commandant, qu'un frisson secoua. Pas un oiseau, pas un animal, pas un homme ne se montrait.

Une telle solitude en face de la mer déserte aussi fit sur le jeune capitaine une impression sinistre. Devait-il croire que le pays était inhabité ?

Non certainement, puisque le Provençal, tombant du ciel, avait écrasé des hommes, que Vaillant en avait tué d'autres et qu'enfin il restait un prisonnier en chair et en os.

Alors que penser ? cette absence totale de Somalis était-elle voulue ? cachait-elle quelque piège affreux, perfidement élaboré par les naufrageurs ? Après avoir donné l'ordre de recommencer le transport de tout ce qui était nécessaire au campement sur la plate-forme, Landrin se fit amener Jà, l'*abeuche* si délicatement cueilli la veille par Georges, et pria Courville de lui faire subir un interrogatoire plus approfondi que le premier.

Jâ, depuis la minute où, après avoir reçu la vénérable tape décochée par la botte de Taxile, il s'était senti enlevé comme une plume en sens inverse de la direction prise par Palangrotte, Jâ n'avait pas cru devoir se faire illusion sur le sort qui l'attendait.

Avec ses idées de sauvage vivant au milieu de peuplades impitoyables, pouvait-il compter sur autre chose que sur une mort particulièrement épouvantable ?

Aussi fut-il Surpris qu'on ne l'égorgeât pas comme un mouton dès les premières heures de sa captivité.

Puis, la journée s'étant passée sans accident, une abondante nourriture lui ayant été apportée dans le réduit qui lui servait de prison, personne d'autre part ne venant ni l'insulter, ni le frapper, comme ses compatriotes n'auraient pas manqué de le faire s'ils eussent capturé un Européen, il conçut le très vague espoir d'un répit quelconque.

Mais quand on vint le chercher pour le faire comparaître devant Landrin, le pauvre diable crut bien que, cette fois,

sa dernière heure allait sonner.

Courville, cependant, lui adressant la parole en arabe, prit la précaution de le rassurer.

— Ne tremble pas ainsi, Jâ, lui dit-il, tu ne cours aucun danger. Les gens de notre pays ne commettent jamais un meurtre inutile. Ils punissent les traîtres et savent faire expier le mensonge. Mais si tu réponds franchement aux questions que je vais te poser, il ne te sera fait aucun mal.

Jâ, quelque peu ahuri, garda un silence farouche.

— Es-tu disposé à me répondre sans mentir ?

— Oui, dit l'*abeuche*, à ses précieux qui paraissait tenir beaucoup jours.

— Nous sommes ici, n'est-ce pas, sur les terres des Somalis ?

— Oui.

— Ce pays est-il bien loin d'une ville ?

— Non. Le sultan demeure à une demi-journée de caravane.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Abou-Bakar.

— Est-il puissant ?

— Oh ! oui.

— Combien peut-il mettre de guerriers en ligne de bataille ?

— Plus de deux mille.

— Avec qui étais-tu, hier matin, au pied des rochers où nous t'avons trouvé et pris.

Ici Jâ hésita.

— Parle ! il s'agit pour nous de savoir comment nous devons te traiter.

— Nous étions trois abeuches et trois guerriers Gobrons venus de très loin...

— Que faisiez-vous ? Après un instant de mutisme, Jâ, baissant les yeux, répondit :

— Rien.

— Tu mens.

L'abeuche courba la tête.

— Comment se fait-il que nous ne voyions personne sur la plage ni sur les coteaux, là-bas ?

— Je ne sais pas.

En prononçant ces derniers mots, Jâ levait sur Courville des yeux où se lisait la franchise.

— Ordinairement, il y a du monde ?

— Pas beaucoup, mais il y en a.

— Alors on peut supposer que le sultan a ordonné à sa tribu de ne pas se montrer.

— Peut-être.

— Mais on sait donc que nous sommes descendus sur le rivage ?

Jâ fit un geste indiquant qu'il l'ignorait entièrement.

Courville alors échangea quelques mots avec Landrin et quand il parut être d'accord avec le commandant, il reprit :

— Aimes-tu les thalaris ?

À ces mots, l'œil de Jâ s'éclaira d'une telle lueur que jamais Courville ni Landrin n'avaient vu pareille explosion de cupidité.

L'intelligent bossu était fixé.

Le thalari, on le sait, n'est autre chose que le thaler autrichien à l'effigie de l'impératrice-roi Marie-Thérèse. Seul il a cours non seulement on ces régions, mais encore dans l'Abyssinic et pays circonvoisins.

— Eh bien ! dit Courville, on te donnera beaucoup, beaucoup de thalaris si tu veux nous servir fidèlement.

— Combien ? demanda Jâ qui décidément était un garçon pratique.

— Deux cents... répondit le bossu.

Les yeux de l'abeuche brillèrent de nouveau, mais moins que la première fois. Le drôle, cela sautait aux yeux, n'était pas ébloui.

Cependant sept cent cinquante francs, en ces parages, constituent une petite fortune pour un pauvre diable. On achète plus d'un chameau et aussi plus d'un homme, en pays somali, avec le quart de cette somme.

— Si cela ne te suffit pas, ajouta péremptoirement Stéphane Courville, mettons que je n'ai rien dit ; on va te reconduire dans la prison.

L'effet de ces paroles l'ut immédiat, Jâ se récria :

— Mais qu'est-ce que tu exigeras en échange ?

— Je te l'ai déjà dit : de nous servir avec fidélité.

— En quoi consisteront mes services ?

— Voici : je te ferai mettre en liberté à l'instant même. Tu iras t'informer de ce que le sultan prépare contre nous. Je veux savoir pourquoi on a fait le vide autour de ces rochers et quels sont les projets d'Abou-Bakar. Si tu ne nous trompes pas, tu auras deux cents thalaris. Si tes renseignements nous sont exceptionnellement utiles, tu en auras trois cents.

— Tu peux compter sur moi, dit l'abeuche.

Au moment où ces derniers mots venaient d'être prononcés, M^{lle} Augerolles, guidée par Torix qui portait Moumousse dans ses bras, M^{lle} Augerolles, avec sa démarche de déesse, arriva sur la plate-forme où une tente venait d'être dressée pour elle. Deux matelots avec ses bagages la suivaient.

S'étant arrêtée devant l'ouverture de la tente, elle adressa un salut à Landrin et à Courville. Ceux-ci s'inclinèrent respectueusement.

Jâ, qui ne perdait pas de vue son interlocuteur, se tourna

vers la jeune fille presque machinalement et ne put réprimer un cri d'admiration immense et complète.

La divine artiste, merveilleusement éclairée par la grande lumière du soleil, représentait en effet la beauté, la grâce, la royale majesté à un point qui ne pouvait être dépassé. Abrisée sous une ombrelle dont la doublure rose donnait, par reflets, une étonnante expression de vie à son visage, elle charmait, surtout par l'auréole de ses admirables cheveux blonds aux nuances d'or neuf qui, dans une constante et ravissante rébellion, se répandaient autour de sa tête, touffus, bouclés, audacieux et splendides.

L'abeuche évidemment n'avait jamais soupçonné qu'une si superbe créature pût fouler de ses pieds le sol d'aucun pays.

La pupille dilatée, la bouche ouverte, un bras à moitié tendu vers cette apparition, il resta écrasé, pour ainsi dire, à tel point que Courville fut inconsciemment froissé de l'hommage muet rendu par ce noir à la beauté de Jeanne.

— À quelle religion appartiens-tu ? lui demanda-t-il.

— Mon père était un chrétien du Harrar.

— Et toi ?

— Ils m'ont fait mahométan.

— Soit. Jure alors sur le Coran que tu reviendras nous révéler ce que nous avons à craindre...

— Oh ! je le jure ! Je le jure ! par Allah, par Mahomet ! je le jure.

— Parfait ! on va te descendre dans le puits. Le reste te regarde...

— Il ne faut pas que je parte maintenant, on me verrait traverser les sables et je ne pourrais rien savoir, si même on ne s'avisait pas de me tuer. Ce soir, dès le coucher du soleil, je m'éloignerai. Demain, avant le jour, je serai de retour dans le puits.

En prononçant ces paroles, Jâ parut à Courville extraordinairement sincère et singulièrement résolu. On aurait parié que ce n'était plus l'homme du

commencement de l'entretien.

— Mais pendant que j'irai là-bas... pour savoir... qu'est-ce que vous ferez, vous autres ?

— Eh ! que veux-tu que nous fassions ?

— Il faudrait veiller...

— Tu crois que le Sultan profitera de la nuit pour nous attaquer.

— Oui, peut-être ! il n'y aurait rien d'étonnant.

L'abeuche paraissait fort agité. De temps à autre, il jetait un regard fugitif sur M^{lle} Augerolles.

— Il ne faudrait pas, dit-il, le laisser approcher du Rocher des Génies...

— Ah ! c'est sans doute le nom qu'on donne à l'endroit où nous sommes.

— Oui.

— Pourquoi ne pas le laisser approcher ?

À la minute où Courville formulait cette interrogation il y eut un grand bruit du côté du couloir par où l'on accédait à la plate-forme.

— Aïe ! oh ! là ! là, mes enfants, je vous prie, en douceur. Est-il possible ! Bien ! bon ! Aïe ! aïe ! j'aime mieux marcher, plantez-moi en équilibre. Tartyfume... hoï ! hoï ! hoï ! mes reins ! mon dos !

— Voyons, Taxile, un peu de courage, disait de son côté le Gascon sur un ton de vif reproche, es-tu un homme ?

— Parbleu ! un homme en capilotade, ma cagne ! Aïe ! Et le docteur ! Bon ! me Voilà debout. Ça va bien, oh ! ça va bien mieux. Ah ! miséricorde ! qu'est-ce que j'ai dans le dos !

— Tu déshonores le Midi en geignant comme ça pour un bobo.

A ce mot de Savinien, Palangrotte — est-il nécessaire d'ajouter que c'était lui dont on venait d'opérer la translation ? — Palangrotte s'affermit sur ses jambes,

repoussa Tartyfume et, rouge d'indignation, s'écria :

— Un bobo ! quand je suis tout écrabouillé...

— Tu vois bien. Il n'y a qu'à te mettre en colère pour que tu ne sentes plus rien, dit Tartyfume avec un malicieux sourire. D'ailleurs, le docteur...

— Ah ! parlons-en du docteur, s'écria le Provençal avec une fureur plus aiguë. Quel bourreau chinois !

— Quoi ! parce qu'il t'a fait masser à l'eau de mer par deux matelots avec des brosses à briquer le pont...

— Une torture, je te dis. Et puis en voilà une manière de vous ramener le sang à la peau !

— Enfin, tu vas mieux ; tu te tiens debout. Tu cries, tu jures, qu'est-ce que tu veux de plus ? Encore un ou deux massages comme celui de tout à l'heure...

— Jamais !... Pourtant, c'est vrai que ma souplesse est un peu revenue, dit Palangrotte qui à son tour eut un sourire d'espoir, mais qui presque aussitôt poussa de nouveaux

gémissements.

— Aïe ! mon Dieu ! Troun de troun ! misère de moi ! Là là, on dirait qu'une paire de homards pince mes muscles postérieurs.

— Moko, reprit sévèrement Savinien, il y a là un moricaud qui te regarde.

— Eh bien, il ne doit pas s'embêter, répliqua Taxile qui retrouvait sa fantaisie.

— Veux-tu qu'il te prenne pour un douillet ? Quand il ira dire à ses vilains oiseaux de compatriotes et à toute l'Abyssinie peut-être, qu'un Français du dessous de la Loire se tordait comme un ver sous ses yeux et lui emplissait les oreilles de ses cris pour une méchante courbature de deux liards, qu'est-ce que nous répondrons ?

Cette singulière question parut faire une impression profonde sur Palangrotte. Il jeta les yeux sur Jâ, lequel d'ailleurs ne semblait aucunement occupé de ses

lamentations...

Courville et Landrin, justement intrigués par l'attitude nouvelle du Somali, par Ses réticences, par le combat intérieur auquel celui-ci paraissait en proie, le pressaient de s'expliquer, devinant qu'il avait quelque secret extraordinaire.

Mais Jâ ne se décidait pas.

Les yeux toujours fixés sur M^{lle} Augerolles, il réprimait mal des frémissements étranges. Dans son regard brillait une expression dévote d'adoration mêlée de terreur.

Que se passait-il donc dans cette conscience primitive et quelque peu rudimentaire ?

Il se produisait un phénomène assez banal dans son essence, mais particulièrement intéressant dans sa forme.

La beauté de M^{lle} Augerolles avait fait sur ce sauvage l'effet attractif qu'elle exerçait sur tout le monde ; seulement, dans sa modestie d'abeuche, Jâ ne songeait même pas qu'elle pût le distinguer, encore moins avoir

pour lui le plus mince sentiment d'affection.

Pour lui, le coup de foudre, réel, se traduisait en une religieuse contemplation, en un culte qui pouvait devenir du fanatisme.

Respect, abnégation mystérieuse, élans de foi, naissaient confusément dans cette âme obscure.

Qu'on n'imagine pas ce pauvre noir prétentieusement idolâtre. Non, ce qui grandissait en lui, c'était une adoration farouche avec un impérieux besoin de sacrifice.

Tout cela d'abord très vague, désordonné, puis se cristallisant peu à peu en un désir formel de dévouement.

Dès cette minute, il devenait le serviteur, l'esclave non seulement de M^{lle} Augerolles, mais de ceux qui pouvaient la défendre et avec l'absolue résolution de ne jamais laisser voir ce qui se passait au fond de son âme.

C'est qu'il venait d'être profondément remué par la vision de ce qui pouvait attendre Jeanne, si les naufragés étaient massacrés, comme devait le penser un homme aux yeux

de qui l'autorité du sultan des Somalis de cette région représentait la plus formidable des puissances...

Abou-Bakar, nul ne l'ignorait, ne reculait devant rien pour satisfaire ses volontés. On citait de lui des actes de prodigieuse férocité, des ruses patientes qui stupéfiaient.

Et lui, Jâ, savait bien que si le sultan se trouvait une seule fois en présence de la jeune fille, il n'aurait d'autre volonté que de s'en emparer.

Alors, malheur aux Européens échoués sur cette côte. Rien n'arrêterait le sinistre potentat, dût-il faire exterminer les trois quarts de son peuple pour la conquête de cette Européenne incomparable.

Peut-être, cependant, l'abeuche, dans la première ardeur de ses craintes, jugeait-il Àbou-Bakar d'après lui-même.

Quoi qu'il en soit, il finit par prendre son parti avec une très grande décision, sans même se préoccuper des conséquences de ce que le sultan appellerait à coup sûr sa trahison, et il passa pour tout de bon à l'ennemi.

— Non. Ce sera long, parce qu'il faudrait fouiller partout.

Landrin, à qui Courville traduisait au fur et à mesure la conversation, ouvrait de grands yeux, se demandant quel sentiment animait l'abeuche en faisant cette déclaration inattendue.

À quoi pouvait bien rimer cette histoire de trésor ? Jâ pensait-il exciter la cupidité des naufragés ? Dans quel but ? Il espérait peut-être avoir sa part du magot, mais en quoi cela pouvait-il hâter la délivrance des passagers de l'*Océan* ?

Ni Courville, ni Landrin, ni Vaillant qui venait d'être mis au fait, ne comprenaient pourquoi le prisonnier leur faisait cette révélation.

Bien plus, ils soupçonnèrent bientôt l'abeuche de vouloir les entraîner dans quelque piège redoutable, comme sait en dresser l'imagination fertile de ces peuplades, d'ailleurs très intelligentes.

— Tu te moques de nous, dit Courville. Si c'est ainsi que

tu crois capter notre confiance. Jâ protesta aussitôt avec la plus grande énergie.

— Vous ne me croyez pas ! s'écria-t-il sur le ton d'une parfaite bonne foi.

— En lui enlevant son argent, dit-il, vous empêcherez Abou-Bakar de payer ses guerriers, et ses guerriers, alors, ne marcheront plus.

— Ça, dit Landrin, c'est une raison.

— Le sultan, reprit Jâ, doit savoir que vous avez fait naufrage. Sans doute, il attendra la nuit pour vous attaquer ou pour venir reprendre ses thalaris. Il faut l'empêcher surtout de mettre ce dernier projet à exécution.

— Pourquoi ?

À cette question l'abeuche resta un instant muet. Puis se décidant à parler :

— Je voudrais qu'il devînt pauvre comme le plus

misérable de sa tribu.

Ces paroles sonnèrent aux oreilles de Courville comme une nouvelle énigme.

— Croyez-moi, ce sera votre salut, reprit Jâ ; sans argent, il ne pourra rien ; sans argent, il sera détrôné avant deux mois par son cousin Omar qui saisira la première occasion...

— C'est une brute dont nous ne pourrons rien faire, dit Landrin. Il n'a en tête que des idées de vol, d'usurpation. Sans doute c'est un partisan d'Omar et son unique préoccupation est de nous faire prendre parti pour ce dernier.

— Peut-être, dit Courville, n'aurions-nous pas tout à fait tort ?

— Allons donc ! n'avons-nous pas d'autres chats à fouetter ? interrompit Vaillant.

— Eh ! mon cher, si les Somalis se massacraient les riposta Courville, uns les autres pour décider ensuite à

quelle sauce ils nous mangeraient, ce serait un atout dans notre jeu.

— Richelieu, va ! dit Georges en souriant.

— En tout cas, ayons l'air d'abonder dans le sens des propositions cet animal et attendons les événements. Nous lui donnerons nos instructions ce soir à l'heure de son départ.

— Soit, opina Landrin sans enthousiasme. Mais on va le garrotter de nouveau, en attendant.

Et pendant que Courville informait Jâ qu'on prenait ses avis en considération, le commandant ordonnait qu'on liât les pieds et les mains du pauvre diable.

Mais alors M^{lle} Augerolles, poussée par un sentiment d'humanité, se départit pour la première fois de la réserve excessive qu'elle s'était imposée jusque-là.

— Monsieur, dit-elle, cet homme est-il à ce point dangereux que vous soyez forcé de le traiter avec une telle rigueur ?

— Dangereux ? je n'en sais rien, répliqua le commandant. Mais notre sécurité, la vôtre exigent que nous prenions des précautions.

— Je n'ai plus rien à dire, ajouta la jeune artiste. Cependant, voyez avec quelle sorte de fureur vos hommes serrent les cordes autour de ses chevilles...

Jâ ne comprenait certainement pas un mot de ce que disait Jeanne. Néanmoins il sentit qu'elle intercédait pour lui. Bientôt même il n'en douta plus quand, sur l'ordre de Landrin, on relâcha ses liens dételle sorte que s'il ne pouvait courir, il lui était cependant assez facile de marcher à petits pas.

Impossible de dire la joie immense dont il fut empli à la pensée qu'elle l'avait voulu protéger. Le dévouement fanatique dont il était déjà animé prit des proportions inimaginables. Mourir pour cette femme dont les regards venaient de se croiser avec les siens lui sembla le seul prix dont il pût payer sa charité.

À peine dégagé, il tomba sur ses genoux et, se courbant,

il frappa la roche de son front en signe d'esclavage.

M^{lle} Augerolles n'eût pas été femme si elle n'eût vaguement compris que son intervention lui assurait une espèce d'empire sur le pauvre garçon.

Pendant toute cette scène, les matelots avaient achevé, les uns, de dresser une vingtaine de tentes dans la partie de la plate-forme qui se prolongeait du côté de la mer ; les autres, d'établir avec des bouts-dehors et quelques planches un garde-fou solide autour du puits ; d'autres encore, de transporter sur des civières les blessés qui, dans leurs cadres du paquebot, souffraient du manque d'air et de la chaleur.

VII

Puis on attaqua le déjeuner à la grande joie de M^{me} Chignon.

Il y avait encore de la viande fraîche, des légumes verts, en sorte que le repas ne fut pas moins succulent que pendant la traversée.

Céleste Corniau mastiquait vigoureusement et buvait sec, la provision de vin permettant de faire circuler les flacons sans en être avare. Mais comme les autres passagers, ainsi que les officiers, mouillaient leur vin et que les carafes avaient été promptement taries, Palangrotte, encore fiévreux, commanda

— Maître d'hôtel, de l'eau, mon canard.

— Monsieur, répondit le personnage ainsi interpellé, il n'y en a pas.

Cette déclaration à haute voix fit bondir Landrin qui entrevit, en une seconde, l'effroyable danger que pouvait faire courir à tout son monde le manque d'eau, par ces chaleurs atroces.

— Plus d'eau ! dit-il, c'est impossible.

Une sueur froide lui baignait les tempes quand il ajouta :

— Pourquoi n'en a-t-on pas fait ?

— La machine est détraquée, dit le maître d'hôtel.

Tous les naufragés écoutèrent ce rapide échange de paroles.

Le commandant, pâle, s'était levé.

— Plus d'eau ! s'écria l'Anglais Cook dont on avait levé les arrêts pour le faire monter dans la forteresse avec les autres, plus d'eau ! nous sommes perdus !

— Taisez-vous, oiseau de malheur, lui dit Tartyfume, nous boirons du vin.

— Nous, oui, ajouta Palangrotte en entremêlant ses paroles toujours de plaintes et de contorsions sans pour cela perdre un coup de dent ; l'Englissh boira de la bière, lui. D'ailleurs il n'a pas avalé une goutte d'eau depuis notre départ de Marseille.

Les deux Méridionaux, quoique très désarçonnés par cette fatale nouvelle, s'efforçaient d'imiter les acteurs qui, au moment d'un incendie, redoublent d'entrain pour conjurer la panique.

Seulement, la conviction n'y était pas.

Un silence profond suivit la réflexion finale de Taxile... Landrin pria le mécanicien chef, le docteur, Courville et Vaillant de l'accompagner tout de suite sur l'épave, et quitta la plate-forme avec eux.

Personne n'avait plus faim, excepté M^{me} Chignon qui, sans savoir le latin, semblait avoir pour devise le fameux *Carpe diem* du poète. Le verbe prévoir n'existait pas pour elle. Jouir de l'heure présente, tel était le résumé de sa philosophie. La table était garnie, le vin pur ne lui faisait

pas peur.

— Eh ben ! quoi ? fit-elle, la bouche pleine, on ne se débarbouillera plus jusqu'à nouvel ordre. Passez-moi du pâté, s'il vous plaît, monsieur l'English...

Au bout d'une demi-heure, Landrin reparut ; sa physionomie rassérénée ramena la confiance dans les esprits.

Au premier moment, il n'avait pu dissimuler l'impression produite par la réponse du maître d'hôtel. Mais, en descendant vers le navire défoncé, il s'était ressaisi, et quoique la réparation de la machine à faire de l'eau douce avec l'eau de mer eût paru bien difficile tant au mécanicien qu'à Courville qui décidément savait tout, il n'hésita pas à rassurer ses compagnons.

— Messieurs, dit-il, le malheur n'est pas si grand que je le craignais. C'est une affaire de deux ou trois jours. D'ici là, nous devons nous rationner. Seules, les dames auront, tant pour leur boisson que pour leur toilette, ce qui leur sera nécessaire.

— Au surplus, ajouta Courville, nous avons des quantités de bière et de sodawater.

— Capitaine, dit Cook sur le ton d'insolence qui lui était familier, je demandais à m'en aller tout de souite.

— Vous en aller ? répéta Landrin prêt à rabrouer l'insulaire.

— *Yes, sir.* Diou moment que les *frenchmen* ne avaient pas... le... (il marmotta deux ou trois mots entre ses dents comme s'il opérât un travail de traduction) le... *yes*, la *valourouse* courage de... *is it*... partir pour Aden, je irai toute seule...

— Farceur ! dit Tartyfume. C'est moi qui le laisserais émigrer !...

— Mais, reprit le fidèle sujet de la reine, je volais dire à vos que je protestais... *very-well*... beaucoup parce que vos avez pris mes fiousils Gras et mes mounitiones...

— Protestez, monsieur, répondit Landrin. Le navire a fait naufrage, votre pacotille est assurée. Vous ne perdrez pas

un sou...

— Aoh ! pas one penny ! Vous disez pas one penny. Et la bénéfice, sir, la bénéfice ?

— Assez ! votre Assurance vous en donnera un très suffisant. J'en ai la preuve dans les papiers du bord. Quant à votre désir de vous en aller seul à Aden ou ailleurs...

Landrin s'arrêta net. Il venait de sentir quelqu'un lui saisir doucement le bras. S'étant brusquement retourné, il se trouva face à face avec Jâ qui, se baissant comme s'il eût craint d'être vu du dehors, l'entraîna vers le parapet et lui montrant au loin, sur la pente des coteaux, un point noir, lui dit : « Abou-Bakar ! »

Le jeune commandant appela Courville pour traduire les renseignements qu'allait donner le Somali.

Ce dernier devait être doué d'une vue étonnamment perçante ; car le commandant et le bossu ne distinguèrent, à l'œil nu, qu'une vague tache sombre sur

la croupe grisâtre de la colline.

Mais à l'aide d'une lorgnette marine, ils purent bientôt voir qu'en effet il y avait là une troupe en marche et que cette troupe était fort nombreuse.

Tout à fait en avant, un gaillard de haute taille, coiffé d'une sorte de turban vert et vêtu d'une tunique écarlate, marchait d'un pas délibéré. Sur la même ligne que ce personnage s'avancait un nègre d'apparence médiocre, portant un costume blanc qui semblait sali par le contact du charbon. Derrière eux, à une vingtaine de mètres, venait la foule des guerriers grossissant de minute en minute, mais n'ayant aucune allure menaçante, ce qui étonna beaucoup Jâ.

— Ils ne viennent pas pour attaquer, dit le Somali.

— Comment vois-tu cela ? demanda Courville.

— Les Somalis, répondit l'abeuche, les Somalis, quand ils se préparent à un combat, poussent des cris de guerre et font des gestes désordonnés pour s'exciter à la fureur.

Voyez, ils descendent dans la plaine sans agiter leurs armes et Abou-Bakar lui-même n'est pas en tenue de bataille.

— Tu crois cependant qu'ils viennent vers nous ?

— J'en suis sûr.

— Quel est l'homme avec lequel il parle ?

— Je ne peux pas distinguer sa figure.

— Regarde avec la jumelle, dit Courville.

Jâ n'avait jamais mis les yeux devant les verres d'une lunette. Dès qu'il y eut regardé, il poussa un cri :
« Allah ! »

L'instrument ayant rapproché la bande des Somalis au point qu'il pût la croire à cent mètres, tandis qu'elle se trouvait à plus de deux milles marins, il l'ôta vivement pour voir avec ses yeux et resta stupéfait de retrouver à une si énorme distance ceux qui, deux secondes auparavant, lui apparaissaient distincts, si près de lui.

Réellement épouvanté, croyant à un sortilège, il regardait alternativement la jumelle et Courville.

« Par quel miracle, semblait-il dire, des hommes si éloignés peuvent-ils se dresser tout à coup à quelques pas ? »

Un tremblement s'emparait de lui. Même il murmura : « Ce sont les génies de la roche qui se jouent de moi sans doute. »

Se rappelant de quelle façon il avait été enlevé dans les airs la veille au matin, encore troublé par l'apparition de M^{lle} Augerolles, ce sauvage naturellement superstitieux ne doutait pas qu'il fût la proie de quelque redoutable malice des puissances supérieures.

Courville, suivant attentivement les impressions engendrées par le simple phénomène d'optique, se garda bien de le rassurer trop promptement.

Les terreurs que lui inspiraient ses superstitions pouvaient trop servir les naufragés pour qu'il le

désabusât.

— Ne t'inquiète pas, lui dit-il seulement, et regarde encore.

Jâ obéit en hésitant.

— C'est bien Abou-Bakar qui précède les guerriers ?

— Oui.

— Et l'autre ?

— Je ne l'ai jamais vu.

Landrin prit la lorgnette pour regarder à son tour.

— Sapristi, dit-il, ce sultan a une mine superbe, quel dommage !

— Pourquoi quel dommage ? demanda Stéphane.

— Ah ! mais, continua le commandant sans répondre à la question, je connais l'autre, parbleu.

— Vraiment ?

— Mais oui. C'est notre chauffeur. C'est Nour.

— Pas possible !

— Si, si. Je ne m'étonne plus qu'on ait fouillé en vain tous les recoins sans le découvrir.

— Par où diable a-t-il pu sortir des rochers ?

— C'est ce que je me demande, répliqua le capitaine.

— Savez-vous que s'il a trouvé une issue pour s'évader, les Somalis peuvent en connaître d'autres pour arriver jusqu'à nous, et dès lors...

— Vous avez raison, dit précipitamment Landrin. Puis, se tournant vers la table où la plupart des naufragés causaient encore de la question de l'eau :

— Gobert, dit-il au premier lieutenant, prenez vingt hommes bien armés et descendez sur l'épave où j'irai vous rejoindre tout à l'heure.

À ces mots, comme un bon vieux cheval de trompette, Tartyfume releva la tête et se leva, reniflant d'avance

l'odeur de la poudre.

— On mobilise, commandant ? demanda-t-il en prenant la position du soldat sans armes.

— Oui, monsieur, riposta Landrin.

— Présent, alors.

— Moi aussi, aïe ! déclara Taxile qui fit mine de se mettre au port d'arme.

— Vous, monsieur vous n'êtes pas en état de vous battre Palangrotte, Entrez dans une tente.

— C'est ça, avec les femmes ! gronda le Provençal ; mon commandant, je suis encore capable de tirer un coup de fusil.

— Où sont ces malandrins ? dit le Gascon en s'approchât du parapet ; oh ! oh ! ils ont mobilisé aussi. *Diou bibant !* quand on va tirer dans ce tas...

— Monsieur Cook, reprit Landrin, rentrez dans l'abri qui vous a été assigné ; vous aussi, mesdames, ainsi que

toutes les personnes qui ne peuvent pas prendre part au combat !

— Alors, on va se battre encore ? s'écria Céleste Corniau en mettant précipitamment un morceau de langue fourrée dans sa poche.

— M'avez-Vous entendu ? insista presque brutalement Landrin.

— Est-ce que pour nous protéger il n'y a que ces toiles ? Un bel abri, ma foi, contre les boulets de canon !

— Obéissez, s'il vous plaît, gronda Landrin en faisant deux pas en avant, obéissez et taisez-vous, sinon...

Le Commandant avait un air si terrible que M^{me} Chignon fut prise d'une peur verte et disparut sous la tente.

— Oh ! mais ils sont encore très loin, disait cependant Tartyfume. Je ne sais pas si ma carabine porterait jusque-là ; nous allons voir ça.

— On verra ça, mon cher monsieur, quand vous en

recevrez l'ordre, pas avant : vous avez promis d'observer une sévère discipline.

— C'est vrai, mande pardon, je reste passif et muet.

— Monsieur, demanda Jeanne Augerolles au capitaine, est-ce que le paquebot court le danger d'être pillé ?

— Pourquoi cette question, mademoiselle ?

— C'est que j'ai remis à cette après-midi de déménager une petite valise contenant des choses sans valeur, mais auxquelles je tiens beaucoup.

— Vous voyez où sont les naufrageurs.

— Ils ne paraissent pas devoir se trouver près d'ici avant vingt minutes ; j'ai le temps ; m'autorisez-vous à descendre chercher mon colis ?

— Il vaudrait peut-être mieux l'envoyer prendre par un matelot.

— Non, moi je préfère, s'il n'y a pas d'inconvénient, y aller même.

— Comme il vous plaira, mais ne vous attardez point.

M^{lle} Augerolles ayant aussitôt quitté la plate-forme, Landrin prit ses dispositions définitives. Le second lieutenant fut chargé de l'artillerie, avec Torix comme chef de pièce.

— Vous, mon cher monsieur Vaillant, je vous confie le commandement de la forteresse en mon absence.

— Très bien, commandant.

— Vous ferez garder le couloir par une dizaine d'hommes et, si les Somalis engagent le combat, vous les servirez à coups de fusil et à coups de canon.

— C'est entendu, mon commandant.

— Vos deux petites pièces devront être braquées de façon à balayer les deux ailes de la troupe ennemie. L'une lâchera sa mitraille à gauche et l'autre adroite, en sorte que les Somalis restent maintenus en une colonne compacte dans laquelle vos carabines feront de faciles ravages. Vous avez compris...

— Parfaitement.

Landrin, jusqu'au moment du naufrage, avait passé aux yeux des passagers pour un brave jeune homme, gracieux pour tout le monde, mais au fond très insignifiant.

En revanche, son activité, sa décision, vive et prompte, depuis le désastre, lui avaient brusquement donné un relief extraordinaire.

Ne réprimant les familiarités de Tartyfume ou les fantaisies du Provençal que si c'était nécessaire, usant toujours de courtoisie envers ceux qui le méritaient, il s'était haussé, sans transition, à la hauteur de sa responsabilité.

Les matelots ont un sens très aigu pour juger leurs chefs. Généralement, ils n'ont qu'un malveillant dédain pour ceux qui apportent dans leur trop paternelle autorité les idées de fraternité sociale assez communes de notre temps.

Par contre, la sévérité, la dureté même leur inspirent

sympathie et respect.

C'est étrange et illogique en apparence, mais en apparence seulement ; un salubre instinct leur dit qu'un capitaine exigeant, parfois brutal même, sera plus vite obéi, et que leur vie dépend, presque toujours, de cette promptitude à obéir.

Dès que Landrin, après le naufrage, eût montré de quelle résolution il était doué, plus d'un dit à son camarade :

— Matelot, mon bon, il est à poigne, qu'est-ce qui aurait cru ça ?

— Oui, ça m'a l'air d'un rude ; tant mieux, fiston.

Aussi, quand on l'entendit donner des ordres formels et précis pour la défense, chacun comprit que les événements allaient être sérieux, et la calme vigueur du commandant donna du cœur à tout le monde.

Les Somalis descendaient vers la plage à une allure très rapide. Leur cohue grossissait, s'étendait de plus en plus, faisant la tache d'huile derrière Abou-Bakar et Nour.

Bien plus, de tous les côtés, on en voyait d'autres accourir, soit par groupes, soit isolément, pour se joindre au gros de l'armée.

Tout d'abord et à vue de nez, on aurait évalué leur nombre à quelques centaines. Mais à mesure qu'ils s'avançaient, il était facile de voir qu'ils allaient être plus de mille.

Landrin fronçait les sourcils, songeant qu'ils pouvaient envahir la Roche des Génies comme des fourmis.

— Mais, saprechien ! dit Tartyfume, il y a des gosses dans cette tourbe.

— Pardine ! répliqua toute la fripouillerie du pays veut Palangrotte, nous voir massacrer.

— Ah ! les truands ! Et des femmes, même.

— En effet, dit Vaillant.

— Celles-là se de nous piétiner sûr le ventre quand nous proposent serons tombés.

— Tu es engageant, ma parole.

— Espère, espère, garçon, reprit Taxile, que la perspective de la bataille semblait guérir à vue d'œil ; elles piétinèrent sur d'autres cadavres avant d'arriver jusqu'ici. D'ailleurs, on ne meurt qu'une fois.

— Qui sait ? gronda Tartyfume, qui avait des idées sur la réincarnation des âmes.

Jâ, très bien dissimulé derrière le parapet, suivait d'un regard ardent la marche des Somalis. Tout à coup, se tournant vers Courville :

— Il a amené son Aïat, dit-il.

— Qu'est-ce que l'Aïat ?

— C'est son corps de musique, répondit l'abeuche. Le bossu crut que, selon l'usage de quelques peuples, les Somalis avaient un corps de musiciens pour exciter et entraîner les combattants.

Mais Jâ le détrompa aussitôt.

— Oh ! non. Jamais l'Aïat ne prend part aux batailles. Abou-Bakar doit avoir d'autres intentions. Ses guerriers ont plutôt l'air d'aller à une fête.

On les voyait, en effet, gambader comme des gamins menés à quelque grande réjouissance.

— Le sultan, ajouta bientôt Jâ, vient pour palabrer.

— Ah ! ah ! fit Landrin. Tu en es sûr ?

— Vous allez en être convaincus tout de suite.

— Commandant, demanda Tartyfume qui ne savait pas ce que l'abeuche venait de dire, est-ce que je peux envoyer une prune à ce grand escogriffe attifé de pourpre comme un empereur romain. Il est à bonne portée.

— Non, monsieur, attendez.

Landrin avait à peine achevé ces mots, que le sultan, arrivé à trois cents mètres de la forteresse, s'arrêta.

Et tandis que ses sujets s'immobilisaient à leur tour, en conservant leur distance derrière lui, Nour leva en l'air un

bâton au bout duquel était attaché un chiffon blanc.

— *Qu'es aco*, s'écria Tartyfume, ils demandent à se rendre ?

— Tu m'étonnes, petit, soupira Palangrotte ironique.

— Peut-on se montrer ? interrogea Landrin de son côté.

— Oui, les flèches, s'ils attaquaient, n'arriveraient pas à moitié chemin.

— Ont-ils des fusils ?

— Cinq ou six, à pierre.

— Messieurs, reprit le capitaine, veuillez monter avec moi sur le parapet.

— Allez-y, allez-y, dit Palangrotte. Je m'abstiens, moi, ça glisse, j'en sais quelque chose. Et puis mes reins n'auraient qu'à me jouer un tour.

Landrin, Vaillant, Courville et Savinien se dressèrent sur le rempart. L'un d'eux agita un mouchoir blanc pour

montrer qu'on acceptait de parlementer ; un spectacle curieux et inattendu se produisit alors.

Abou-Bakar, Nour et tous les guerriers jetèrent leurs armes sur le sable à vingt pas, pour donner la preuve de leurs intentions pacifiques.

Puis le sultan fit très crânement une centaine de pas, escorté seulement de Nour et de deux autres Somalis. S'étant alors arrêté comme un homme qui attend, il regarda dans la direction du Rocher des Génies.

— Sa mimique est fort claire, dit Vaillant ; vous voilà invité, commandant, à vous rendre auprès de lui pour palabrer.

— Est-ce bien prudent ? demanda Courville à Jâ.

— Tant et des enfants dans la foule, Abou qu'il y aura des femmes Bakar n'attaquera pas. Une trahison n'est pas probable pour le moment, répondit l'abeuche.

— Que diable nous peut-il vouloir ? dit Tartyfume encore tout chaud d'ardeur belliqueuse.

— Je ne pense pas, aïe ! oh ! les reins ! qu'il soit venu pour nous demander l'heure qu'il est ?

— Il faut descendre à sa rencontre, dit Landrin.

— Pas vous, commandant.

— Au contraire, monsieur, moi d'abord.

— Nous vous accompagnons, alors, ajouta Vaillant.

— Ce que vous allez faire là, dit Courville, est fort téméraire.

— Je le sais...

— Nous ne pouvons descendre que par le puits, et s'ils nous attaquent, nous serons facilement assommés avant d'avoir pu remonter un à un.

— C'est clair, mais consentiriez-vous à ce que nous eussions l'air d'avoir peur ? Leur donner une telle opinion serait autrement dangereux.

— Assurément.

— Nous n'avons donc que ce parti à prendre. Qui de vous veut m'accompagner ?

— Moi, moi, moi ! dirent à la fois Vaillant, et Courville, Savinien, même Palangrotte. Mais Taxile, malgré sa bonne volonté, fut prié de rester sur la plate-forme avec le second lieutenant et une dizaine de matelots, lesquels reçurent pour instruction de faire un feu d'enfer sur les Somalis dès qu'ils verraient ceux-ci engager l'action ou même devenir par trop menaçants.

Courville interrogea de nouveau l'abeuche, qui lui dit :

— Si Nour sait le nombre de fusils que vous pouvez mettre en ligne et s'il n'ignore pas que vous avez des canons, il a sans doute convaincu Abou-Bakar de la nécessité de négocier. Mais prenez garde. Ne vous engagez à rien. Surtout, ajouta-t-il après un instant d'hésitation, comme s'il n'eût parlé que pour prononcer les paroles suivantes : Surtout que la Péri aux cheveux d'or ne se montre pas.

— Pourquoi donc ? demanda le bossu irrité que Jâ laissât

voir encore l'intérêt qu'il portait à M^{lle} Augerolles.

— Crois-moi, répondit simplement l'abeuche,

— Descends-tu avec nous ?

— Non. Il ne faut pas que le sultan me sache ici.

Landrin envoya Tartyfume prier Gobert de remonter avec tout son monde, car il avait l'intention de cacher dans le fond du puits les quarante matelots disponibles, lesquels seraient prêts à se porter en avant dès la première alerte.

Mais le Gascon revint seul au bout de sept à huit minutes, joignit les talons, porta militairement la main à son casque colonial, et dit :

— Le lieutenant informe le commandant qu'il a découvert le passage par où Nour a dû s'échapper et qu'il est très facile de descendre par là sur la plage, ainsi que d'en revenir.

— Ah ! très bien, nous passerons donc par ce chemin. Mais que les hommes de Gobert se glissent dans le puits

tout de même par le même passage s'ils peuvent le faire sans être vus, sinon qu'ils soient descendus d'ici à l'aide des cordes ; au reste, je vais m'assurer de ça moi-même ; venez, messieurs.

Comme Landrin et son état-major improvisé quittaient la plate-forme, Moumousse sortit de la tente de M^{lle} Augerolles. La mignonne, qu'on avait laissée endormie, venait de s'éveiller. Son premier mot avait été : « Maman ! Maman ! »

Cet appel restant sans réponse, Blanchette, prise de peur, s'était levée et avait gagné presque à tâtons l'ouverture de la tente.

À tâtons, disons-nous, car la pauvre ne distinguait plus autour d'elle, malgré le grand soleil, qu'une infime lueur qui la guida vers le dehors.

Torix la vit s'avancer, chancelante, les deux bras en avant dans une attitude d'aveugle. Tête nue, sous un soleil de feu, elle répétait : « Maman ! Maman ! »

Le colosse bondit de son côté, la poitrine broyée par la douleur. Avait-elle donc définitivement perdu la vue ? Cette idée lui ôtait toute énergie.

— Chérie ! chérie ! lui dit-il en adoucissant tout de même sa voix, il ne faut pas rester là. Et il l'enleva lestement, pendant que la fillette, avec un triste sourire et le cœur à demi soulagé, murmurait :

— Tori ! Tori ! quel bonheur !

Ah ! les bons baisers qu'ils échangèrent ! Avec quelle passion cet être formidable serra sur sa puissante poitrine la pauvre enfant désemparée !

Précipitamment il la porta sous l'abri qu'elle venait de quitter et, l'asseyant sur ses genoux :

— Tu dois avoir faim et soif, ma mignonnette...

— Oui, soif.

— Bon ! attends une seconde.

Et tout en se répétant, la gorge brisée : « Aveugle ! mon

Dieu ! aveugle ! » il tira d'une cachette des flacons de lait concentré qu'il avait mis en réserve pour son idole, ainsi que des gâteaux secs d'un bon faiseur de Marseille, et il lui donna à boire, à manger avec des tendresses de mère.

Il la regardait tout ému, les yeux pleins de larmes, pendant qu'elle apaisait sa faim, et il songeait aux dangers qu'elle allait courir.

Puis, par une facile association d'idées, il frémit à la pensée qu'on se battrait peut-être avec les Somalis et que Moumousse, n'y voyant plus, serait saisie d'une peur atroce quand elle entendrait le bruit de la fusillade et du canon.

Alors l'héroïque brave homme, après avoir délicatement caressé la chevelure délicieuse de Blanchette, tâcha de donner à sa voix le ton le plus persuasif et le plus doux :

— Écoute, Moumousse, lui dit-il, sais-tu ce que c'est que d'être brave ?

— Oh ! oui, répliqua la ravissante enfant, maman m'a

appris ; où est-elle donc, maman ?

— Elle a bobo, ma chérie, comme toi.

— Elle n'y voit plus ? s'écria Moumousse avec sur son joli visage une expression consternée.

— Non, elle n'y voit plus ! répéta le géant dans un effort énorme pour étouffer les sanglots qui lui brisaient le cœur.

— Tu me mèneras près d'elle ?

— Oui, ma chérie, quand elle aura fini de dormir.

Mais c'en était trop. Cette fois, Torix fondit en larmes et, tout haletant, sa poitrine se soulevant en aspirations énormes, il se trouva bien mal heureux.

Moumousse semblait réfléchir... Bien vite, le bon matelot reprit la parole :

— Écoute, dit-il, tout à l'heure peut-être ou ce soir, ou encore demain, il faudra être brave.

— Toi, Tori, tu es t'y brave ?

— Oui, répondit le géant étonné de la question.

— C'est pas vrai. Maman a dit : « Quand on est brave, on ne pleure pas », et toi tu as pleuré tout à l'heure. Pourquoi, dis ?

L'herculéen matelot ne savait que répondre...

— Je te le dirai, mais pas maintenant, fit-il à moitié suffoqué ; avant, je veux t'avertir qu'on tirera des coups de fusil.

— Oui, des coups de fusil, je sais.

— Tu n'auras pas peur ?

— Non, si je suis avec petite mère ou avec la dame, ajouta-t-elle avec un soupir.

— C'est qu'aussi on sera forcé de faire partir des coups de canon...

— C'est, des gros, gros fusils, s'pas ?

— Oui, mais ils font beaucoup, beaucoup de bruit, reprit Torix dont la sollicitude aurait attendri des fauves. Tu seras peut-être réveillée tout d'un coup... vois-tu, boum ! boum ! Tu sauras ce que c'est, n'est-ce pas ?

— C'est toi qui feras boum ! boum !

— Oui, mais bien fort, bien fort, dix fois, cent fois plus fort qu'un gros coup de fusil, et alors, ça te surprendra, ça te fera sauter dans ton lit, mais ce ne sera rien.

— Et pourquoi qu'on va faire si fort boum ! boum ! avec des canons ?...

— C'est un secret, mignonne, répondit Torix, essayant de mettre en pratique les défaites imaginées par les nourrices pour satisfaire les enfants sans leur dire la vérité.

— Torix ! Appela-t-on tout à coup du dehors.

— Quoi donc ?

— Venez !

— Tu n'auras pas peur, Moumousse ?

— Non, non.

— Ne sors pas au soleil, hein : tu me le promets ?

Moumousse, pour toute réponse, tendit Ses petits bras au colosse, le prit par le cou et mit sur ses joues hâlées deux gros baisers en lui disant :

— Va faire boum ! tu verras comme je serai brave.

Torix s'élança Sur la plate-forme, mais il ne s'agissait pas de faire parler la poudre et les provisions de courage qu'il avait voulu donner à sa chérie étaient inutiles pour le moment. Les dix matelots commandés par le second lieutenant, leurs fusils à la main, regardaient par-dessus le parapet et semblaient fort étonnés du spectacle qui se déroulait sous leurs yeux.

Le sultan Abou-Bakar était assis sur un vague tapis, les jambes croisées à la turque et entouré de trois acolytes, parmi lesquels Nour, paraissait le plus important. Il faisait face à Landrin, qui avait à ses côtés Courville,

Vaillant et Tartyfume.

Les carabines de ces derniers reposaient sur le sable à leur portée.

Lorsqu'ils s'étaient avancés vers le chef des Somalis, celui-ci leur avait fait signe de déposer leurs armes à distance, comme il l'avait fait lui-même...

Mais Courville s'était hâté de dire à Nour... en anglais, qu'ils venaient en amis, mais que l'usage de leur pays était qu'ils ne se séparassent jamais de leurs fusils, et qu'on devait se fier à leur parole qui était celle de gens loyaux.

Sans doute l'ex-chauffeur persuada le sultan qu'il pouvait se fier à l'honneur des Français, car Abou-Bakar s'inclina, non sans majesté, puis s'accroupit de façon à se trouver bien en face de Landrin.

Ce dernier et ses compagnons s'assirent à leur tour, sans cesser de se tenir inostensiblement sur leurs gardes.

Puis, sur un signe qui n'aurait pas été déplacé dans un

opéra et qui signifiait : Que la fête commence ! une vingtaine de noirs s'avancèrent dans l'espace laissé vide entre les personnages de marque et la foule du peuple somali.

Ces individus, à l'air d'ailleurs inoffensif, portaient dans chaque main un morceau de bois creux d'environ trente centimètres de long et semblable à une grosse navette sans sa bobine.

Rangés en demi-cercle, sous le commandement d'un chef qui paraissait très fier de sa fonction, ils attendirent un instant tandis silence qu'un profond s'établissait.

Landrin ne se doutait pas encore de ce qui allait se passer, quoique Courville lui eût soufflé à l'oreille :

— Ce doit être l'Aïat.

Et en effet, le chef d'orchestre, ayant levé les deux mains en même temps, les rabattit devant lui d'un mouvement rapide, et ses artistes se mirent à frapper leurs morceaux de bois creux les uns contre les autres, chacun produisant

un bruit plus ou moins intense, selon la partie de l'instrument appelée à résonner.

D'harmonie, peu ou point ; mais une grande entente de la mesure, un ensemble surprenant et en somme quelque chose d'assez agréable à entendre.

Tout d'un coup, tandis que les exécutants frappaient leurs cylindres avec une régularité de métronome en portant chaque fois leur corps en avant, une troupe de femmes sorties des rangs se mit à accompagner l'orphéon en question d'une voix plaintive, sur un rythme traînant et langoureux.

Vaillant, sans pouvoir dissimuler tout à fait un sourire, se pencha vers son voisin Tartyfume et murmura :

— Hein, mon cher ami, un art de nègre, avais-je raison ?

Savinien se fût rebiffé avec la plus grande énergie, s'il n'avait eu conscience que devant ce sultan, en présence de ce peuple et assis sur une dune africaine, il remplissait peut-être un rôle historique.

Il sut donc garder une attitude digne. Mais il regrettait presque de n'avoir pas apporté son piston pour montrer à ces peuplades la supériorité musicale de l'Europe, supériorité que n'aurait sans doute pas admise le musicien en chef.

Celui-ci, en effet, semblait exercer un véritable sacerdoce, tout comme ses congénères des concerts parisiens et viennois.

Il se démenait en vrai diable aspergé d'eau bénite, se tordant à droite, à gauche, se dressant sur ses pointes pour obtenir un crescendo et se baissant par degrés jusqu'à terre quand un piano charmeur devait contraster avec le vacarme précédent.

Enfin, au moment d'un allegro final, il s'agita d'une façon désordonnée, prêta se désarticuler, essoufflé, raidi par le dieu qui l'animait... en vrai maestro qu'il était.

À ce point que Tartyfume en fut presque humilié pour les chefs d'orchestre de son pays, qui, à son avis, ne se contorsionnent pas avec plus de conviction et de

désinvolture.

Après le concert, le ballet.

Abou-Bakar était décidément à cheval sur le protocole. Il savait admirablement sans doute que chez les peuples civilisés on donne des festins ou des spectacles avant d'entamer des négociations difficiles.

Toujours courtois et souriant, s'inclinant de temps à autre du côté de Landrin, il ordonna que l'on exécutât devant le commandant la danse des *Chéléou-Chéléou*...

Mais là-haut, sur la plate-forme, un incident, fort simple en apparence, venait de troubler Jâ au dernier point.

Très bien placé pour ne rien perdre de ce qui se passait sans être vu lui-même, l'abeuche, au moment où l'Aïat obtenait le plus de succès, avait brusquement tressailli. M^{lle} Augerolles, de son pas de déesse, s'approchait du groupe formé par Landrin et par les trois passagers qui l'avaient accompagné.

Au moment où elle allait remonter dans le haut de la

forteresse et comme elle passait devant l'espèce de tunnel récemment découvert et par lequel le commandant venait de se porter au-devant d'Abou-Bakar, elle entendit quelque chose qui ressemblait à de la musique.

Que tous les artistes se mettent à sa place. Est-ce qu'une curiosité bien naturelle ne les aurait pas poussés à vouloir connaître le degré de perfection auquel étaient arrivés les Somalis dans un art qu'elle pratiquait elle-même avec une rare maîtrise ?

D'un pas hésitant d'abord, elle se rendit à l'ouverture extérieure du passage. Là, les détails du chant et de l'instrumentation ne lui parvenaient que confus.

Son pied se posa sur le sable. Une avancée de la roche la cachait encore à tous les yeux. Mais elle n'y put tenir et, doublant cet obstacle, elle vit ce qui se passait.

Nul ne s'apercevait de sa présence.

Constatant qu'une entente parfaite semblait établie entre le chef des Somalis et le petit état-major des naufragés,

M^{lle} Augerolles, sous son ombrelle aux roses reflets, continua d'avancer jusqu'à ce qu'elle se trouvât assez près pour entendre.

C'est alors qu'elle s'arrêta. Jamais on n'aurait pu lui persuader qu'elle courait le moindre danger.

D'ailleurs, elle se tenait à quatre ou cinq mètres à peine derrière ses compagnons, sur le courage desquels elle se reposait avec la plus absolue des confiances.

Jâ tout désarçonné, furieux, plein d'angoisse, avait couru à Torix qui, par sa carrure, lui représentait un chef, bien plus que le second lieutenant, petit homme assez débile.

Par gestes, avec des mots arabes que le matelot ne comprenait pas, il essaya de lui expliquer la folie que venait de commettre M^{lle} Augerolles.

Mais Torix, tout en devinant qu'il s'agissait de l'artiste et loin d'imaginer les causes du trouble auquel le noir était en proie, trouvait au contraire que la jeune fille avait bien fait de prendre aussi sa part des distractions offertes par

le sultan.

C'est à ce moment-là qu'Abou-Bakar, ayant donné l'ordre que l'on commençât les Chéléou-Chéléou, se tourna vers les spectateurs de cette scène pour les inviter à regarder les danseurs.

À l'aspect de Jeanne Augerolles, debout en arrière du commandant, son regard, son geste, son sourire apprêtés s'immobilisèrent. Sur son visage jusqu'alors impénétrable on put lire l'éblouissement dont il était saisi à la vue de cette jeune fille.

Bouche béante, pétrifié par la surprise et l'admiration, Abou-Bakar avait une attitude tellement imprévue que Landrin, Courville, Vaillant et Tartyfume se retournèrent et ne furent pas peu stupéfaits eux-mêmes de voir la jeune artiste, presque souriante et supportant avec son accoutumée dignité des hommages muets dont l'expression ne l'étonnait plus depuis longtemps.

— Oh ! mademoiselle, lui dit Landrin assez sévèrement, pourquoi avez-vous enfreint mes ordres ?

— Comment ! Répondit-elle.

Courville, très rouge, visiblement emporté par une irritation qu'il ne savait pas cacher, s'était levé.

Sa tournure déjeté, sa bosse, ses longs bras avaient déjà excité la curiosité des Somalis. Cette fois, il fut l'objet des railleries de sauvages pour qui toute infirmité est une tare.

Au reste, il faisait un si ridicule contraste avec l'élégance naturelle de M^{lle} Augerolles, que le sultan lui-même, distrait de son extase par cette intervention, laissa flotter sur ses lèvres un sourire moqueur.

— Vous êtes donc folle ! dit Courville sans mesurer ses paroles.

Une lueur de colère brilla dans les yeux de Jeanne.

Mais le bossu continuait :

— Ne courions-nous pas assez de dangers ? Vous avez voulu en décupler le nombre ?

— Pourquoi ?

Abou-Bakar gardait son air insolent.

Georges l'observait avec un commencement de haine dans le cœur. Lui aussi trouvait qu'en s'exposant à l'admiration de ce musulman autoritaire, Jeanne était plus qu'imprudente.

Était-il donc, lui aussi, sous sa domination ?

Très inconsidérément, il se leva à son tour, promenant son regard sur la foule ; mais sa haute taille, ses épaules puissantes, sa mâle beauté produisirent une impression d'apaisement et de respect craintif.

La scène qu'on vient de lire n'avait duré qu'une minute. Le sultan et ses sujets, sans montrer leur émotion, et, sans bouger encore, paraissaient en proie à des sentiments nouveaux.

Landrin vit le danger : se tournant vers Courville, il lui fit un geste d'apaisement. Puis, avec la plus grande aisance, il invita la pianiste à s'asseoir à son côté.

Tartyfume, empressé, amoncela de ses mains agiles un tas de sable en forme de siège, et, comme une reine, Jeanne y prit place tandis que le commandant disait, en souriant pour qu'on ne devinât pas le sens de ses paroles :

— Monsieur Courville, et vous aussi, monsieur Vaillant, je vous prie de songer que nous jouons ici des personnages très difficiles. Mademoiselle a eu tort, c'est entendu, mais le mal est fait. Nous n'avons plus qu'à ne pas avoir l'air d'attacher la moindre importance à l'incident.

Georges et le bossu, réprimant les mouvements tumultueux qui les agitaient, parvinrent à sourire et reprirent leurs places.

Abou-Bakar, dans l'intervalle, s'était entièrement ressaisi.

Il n'est peut-être pas dans toute la vieille Europe trois diplomates parmi les plus familiarisés avec les négociations les plus ardues qui soient capables d'une dissimulation aussi parfaite que le moindre chef de ces peuplades est-africaines.

Si le sultan s'était oublié un instant, on ne s'en aperçut guère quand, redevenu impénétrable, il donna pour tout de bon le signal des Chéléou-Chéléou, non sans s'incliner un peu plus courtoisement devant le groupe européen.

Peut-être même dépassait-il le but imperceptiblement en ternissant un peu trop l'expression de son regard quand il regarda de nouveau M^{lle} Augerolles.

Cependant des hommes et des femmes s'étaient rangés en demi-cercle, se faisant vis-à-vis. Deux grands gaillards se mirent à frapper de leurs poings sur d'énormes tambours de sons différents.

Il en résulta une cadence que tous les danseurs suivaient en se balançant sur leurs jambes.

Les attitudes des femmes, qui tenaient leurs pagnes à deux mains, les faisaient ressembler à de grandes singesses apprivoisées. Déjà Tartyfume se sentait envahi par un fou rire, tant les contorsions de ces gens-là étaient extravagantes et gauches.

Au milieu du cercle se tenaient rangés, en rond, des enfants de huit à dix ans, portant aux chevilles des Chéléou-Chéléou. Ce sont des bracelets de petites calebasses remplies de graviers ou des fruits desséchés du *Datura stramonium*, qui font l'office de grelots.

Cela commença par un rythme lent, qui s'accéléra peu à peu à mesure que ces dames, déployant leurs grâces, levaient la jambe, se déhanchaient, esquissaient des entrechats désordonnés, folâtres, tordants.

Au signal donné par une corne, les enfants se mirent à tourner, faisant résonner leurs Chéléon-Chéléou en cadence. Puis, prenant leur fantas (espèce de tablier qui constitue tout leur vêtement), les négrillons se mirent à trépigner en s'avançant vers les femmes dans des attitudes qui voulaient être gracieuses et qui, ne réussissant qu'à être burlesques, déchaînèrent un rire violent même chez Abou-Bakar.

M^{lle} Augerolles, elle, après s'être égayée un instant de cette séance chorégraphique, se leva, fit une révérence à l'adresse du sultan et se retira pendant que celui-ci portait

sa main du cœur au front, en manière de respectueux hommage.

Un second appel de corne fit cesser les danses. L'heure de prendre contact et de palabrer avec Abou-Bakar était venue.

Landrin, sur le conseil de Courville, était décidé à converser avec lui sur le pied d'une égalité parfaite. Le sultan se donnait de l'importance. Il fallait lui faire comprendre qu'on en avait autant que lui.

Le gros des Somalis se tenant à distance respectueuse, Courville, en sa qualité d'interprète, prit la parole avant même d'y avoir été invité et, après quelques politesses diplomatiques, engagea vivement les choses en disant à Nour, en anglais :

— Demande au sultan dans quelle intention il nous a offert cette fête et sollicité une entrevue.

L'attaque était habile. Si Abou-Bakar s'était imaginé que le commandant implorerait des secours ou demanderait

son appui pour se tirer du mauvais pas où il courait des périls évidents, il dut reconnaître qu'il se trompait.

Cependant sa réponse laissa percer la hautaine assurance que le maître de la situation, c'était lui.

— Êtes-vous venus, demanda-t-il, comme jadis des Italiens, pour vous emparer du pays ?

— Non, répliqua Courville quand l'ex-chauffeur eut traduit la phrase restrictive. Jusqu'à présent, nous n'avons que faire sur cette côte ; ceci établi, nous devons croire que si vous nous avez invités à cette conférence, c'est que vous aviez des propositions à nous adresser.

Nour, ayant traduit lentement la phrase précédente, le sultan allait répondre et une contraction de ses maxillaires indiquait chez lui une naïve colère, quand Courville ajouta :

— Nous n'avons fait aucune avance. Bien plus, nous ignorions à quel souverain ce pays appartenait. Enfin nous ne demandons rien.

Cette catégorique déclaration désarçonna quelque peu le sultan.

— Si je vous comprends, dit-il, vous songez cependant à quitter mon sultanat dès que vous le pourrez.

— Assurément.

— De quelle façon ?

— A l'heure et par les moyens qui nous conviendront.

— Prenez garde, dit alors Abou-Bakar, en s'animant, si, moi, je suis disposé à traiter pacifiquement avec vous, il peut se faire que mes guerriers me forcent la main... Et alors... !

— Nous avons des vivres pour longtemps, dit Courville, des armes et des munitions en plus grande quantité.

— Parle-lui de l'eau, Nour, interrompit Abou-Bakar en arabe.

Mais l'ex-chauffeur, croyant ne pas être compris du bossu :

— Pourquoi ? Ne vaut-il pas mieux les laisser ignorer que tu sais à quoi t'en tenir sur ce point ?

— Peut-être ; cependant j'ai hâte de les voir partir.

— Enfin, tout en retenant le propos de Nour, nous ajouta Courville, sommes décidés à tenir dans notre forteresse et à nous y défendre jusqu'à ce qu'un navire que nous avons envoyé chercher à Zanzibar vienne nous recueillir.

— Combien de temps faudra-t-il pour cela ?

— Un mois, répondit Courville, à tout hasard et avec aplomb.

— J'ai mieux à vous proposer, dit Abou-Bakar...

— Je t'écoute, parle.

— Votre chef me donnera une lettre que je ferai parvenir à Aden...

— Il faudra bien plus de temps.

— Non. Car mon messenger sera monté sur un de mes

chameaux, et, en huit jours, il peut arriver à destination.

— À moins, objecta Courville, qu'il ne soit massacré en route, comme cela est probable.

— J'en enverrai deux, riposta le sultan, et par des routes différentes.

— Diable ! dit Tartyfume, quand le bossu eut traduit ces derniers mots, voilà un moricaud qui tient joliment à se débarrasser de nous.

La réflexion était juste. Il sautait aux yeux qu'Abou-Bakar, en venant offrir de négocier, avait obéi à quelque crainte secrète ou tout au moins à l'impérieux désir de voir partir les naufragés.

À cela, il devait y avoir une raison. Laquelle ?

Le sultan avait-il été informé par Nour qu'une attaque de vive force serait probablement repoussée ; que la tenter serait s'exposer à un désastre ? Savait-il que la leçon donnée aux naufrageurs du *Pétrel* lors du massacre de l'avant-dernière nuit, trois carabines seulement l'avaient

infligée ? Existait-il une autre cause plus ou moins mystérieuse à l'inattendue bonne volonté de ce minuscule despote ? C'étaient là des problèmes que Landrin et les siens n'avaient guère le temps de creuser.

Ce qu'ils savaient parfaitement, en revanche, grâce aux paroles ayant trait au manque d'eau, c'est que, sous la courtoisie apparente du sultan, se cachait toujours la haine barbare d'un chef pillard.

On devinait, aussi facilement, que si Abou-Bakar s'était fait escorter de cette foule tumultueuse, c'est qu'il prétendait imposer aux naufragés une redoutable idée de sa puissance et du danger qu'il y aurait à lui déplaire.

Tandis que Courville, Landrin et les deux autres Français se perdaient en conjectures, Abou-Bakar ne cessait d'examiner l'avancée du roc, derrière laquelle M^{lle} Augerolles avait disparu.

S'il ne s'attendait pas à la voir reparaître, au moins le désirait-il ardemment. Ses regards le disaient mieux que les plus précises paroles...

La beauté de Jeanne se gravait pour ainsi dire de plus en plus en son âme, au point qu'il en était surpris lui-même.

Ses propositions préparées d'avance, il hésitait maintenant à en développer les avantages aux yeux de Landrin. D'autres idées lui Venaient à l'esprit, plus perfides. Sous la couche bien légère de noblesse hautaine et d'humaine condescendance qu'il affectait, transparaissait déjà la farouche et impétueuse ardeur du sauvage, un moment contenue.

— Je n'ai, dit-il, aucune animosité contre vous, mais j'ai hâte de vous voir loin d'ici ; à plusieurs reprises des Européens sont venus, le miel de trompeuses paroles à la bouche et ils ont essayé de me dépouiller de mon royaume. Je ne veux pas me laisser surprendre. Si vous craignez que mes messagers ne parviennent pas à Aden, je vous offre autre chose...

Les yeux d'Abou-Bakar brillaient extraordinairement.

— Parle ! reprit d'un ton calme presque Courville dédaigneux, qui fit une mauvaise impression sur Abou-

Bakar, peu habitué à se contenir comme il le faisait depuis quelques instants.

— Si vous préférez vous en aller soit à l'Orient vers Obock, soit à l'Ouest vers Zanzibar, je m'engage à vous fournir une escorte de cent, de deux cents hommes, d'autant de guerriers que vous voudrez.

— Tu es bien aimable, dit sérieusement Courville. Nous y avons pensé.

— Alors, ton chef accepte ? demanda Abou-Bakar.

— Il ne refuse pas pour le moment, mais il demande à réfléchir.

— C'est trop juste.

— Tu réclamerais, naturellement, une somme pour payer l'escorte ?

— J'allais t'en informer.

— Combien ?

— Mille thalaris.

— C'est cher. Cependant, nous te ferons avant peu savoir si nous acceptons. Mille thalaris, c'est une fortune...

— Votre sécurité, votre retour en France Avalent bien cela. D'ailleurs, ce sont mes guerriers qui toucheront cet argent... moi, je n'en aurai pas une bribe.

— Bien, dit Courville ; nous te ferons savoir demain à pareille heure quelle est celle de tes propositions qui nous agréé. Tu nous enverras un homme de confiance ou tu viendras toi-même.

Cette réponse n'eut pas l'air de satisfaire Abou-Bakar.

Sur un signe de lui qui témoignait de son impatience, les femmes et les enfants se séparèrent brusquement du gros des guerriers et il y eut dans la foule un mouvement de houle inquiétant.

Pour répondre à cette menace et sans bouger d'une semelle, Landrin porta à ses lèvres un sifflet d'argent et en tira une modulation particulière.

Tout aussitôt par la voûte allant du puits à la plage, sortirent les quarante matelots commandés par Gobert.

L'arme au bras, la hache à la ceinture, ils apparurent en ordre dispersé, à quatre mètres les uns des autres, comme dans une manœuvre.

La manifestation produisit aussitôt son effet. Les Somalis s'apaisèrent. Décidément, ces gens-là savaient que trois hommes avaient suffi lors du pillage du *Pétrel* pour abattre une trentaine de naufrageurs et en blesser quantité d'autres.

Il y eut chez le sultan et ses guerriers une minute d'hésitation. Puis un sourire parut sur les lèvres d'Abou-Bakar, un sourire faux à la vérité, celui d'un homme désarçonné ; mais ce sourire indiquait l'intention de ne pas pousser les choses à l'extrême.

— *Diou bibant !* s'écria Tartyfume, ce gaillard-là n'aime pas les prunes. Il a vite compris qu'on allait lui en envoyer dans l'estomac. Et alors : « Non, messieurs, je n'en prendrai pas, vous êtes trop bons. »

— Ainsi, reprit Abou-Bakar, vous me ferez connaître demain votre décision ?

— Tu peux y compter, dit Courville.

De part et d'autre on se salua gravement. Il y avait, c'était clair, de la poudre dans l'atmosphère.

Landrin ne s'y trompait pas. Aussi voulut-il montrer au sultan qu'à défaut de nombreux guerriers, il possédait des moyens de défense on ne peut plus respectables. Sur son désir, le bossu termina l'entretien par cette politesse menaçante :

— Dans notre pays, après avoir été honoré d'une visite royale, on a la coutume en se séparant du souverain qui l'a faite et pour lui montrer en quel honneur on le tient, de célébrer sa grandeur et sa gloire par des salves de canon. Tu ne seras donc pas surpris, Abou-Bakar, si, du haut de notre forteresse, nous te saluons dans quelques instants de joyeuses volées d'artillerie.

Le sultan resta quelque peu interdit et Nour devint

anxieux.

— Tiens ! fit le Gascon, ça leur coupe la musette.

Landrin et ses compagnons saluèrent de nouveau, et du pas le plus tranquille regagnèrent les rochers. Les matelots se rangèrent en deux haies sur leur passage et, sans avoir l'air de s'occuper des Somalis, présentèrent les armes avec un ensemble et une correction admirables.

Abou-Bakar n'était pas un sot, au fond. Il se sentit troublé tant par l'attitude des marins que par l'indéniable sérénité de leur chef. Dès qu'ils furent revenus dans les souterrains et couloirs des rochers, Landrin, Vaillant, Courville et Savinien s'égayèrent en songeant que le salut d'artillerie annoncé allait produire chez les Somalis une émotion amusante.

— Moi, j'ai idée que Son Altesse elle-même va prendre ses jambes à son cou, dit Tartyfume.

— Non, non, pas lui, n'espérez pas ça. Il en aura peut-être envie, mais la honte de montrer ses talons le retiendra.

— Qui sait ?

— Quant à ses guerriers, qu'ils il est probable vont se sauver comme des rats.

Arrivé sur la plate-forme, Landrin ordonna qu'on chargeât les canons à poudre. Dans la matinée, on avait dressé un mât du haut duquel se devaient faire des signaux de détresse, dès qu'un bâtiment naviguerait en vue.

— Avant de tirer, dit Landrin, qu'on hisse là-haut le pavillon tricolore.

— Attendez ! fit Tartyfume.

Le brave Gascon courut à sa tente et en ressortit presque aussitôt avec son piston, en disant :

— Pour que la cérémonie soit complète, je vais sonner au drapeau.

À cette perspective, il y eut dans tous les cœurs un chatouillement patriotique.

— Troun de trou, mon vieux copain, ce que tu viens de me taquiner la fibre avec ton idée ! J'en ai une larme aux cils.

— Des larmes comme ça, monsieur dit presque Palangrotte, solennellement Torix, ça fait du bien.

Et le brave marin se passa la main sur la joue, pour l'essuyer discrètement.

— J'te crois, hercule, riposta le Marseillais. Landrin, ravi, comme Vaillant, comme Courville, comme tout le monde, que les choses prissent cette tournure, imagina aussitôt de leur donner une allure tout à fait solennelle. Le drapeau était prêt. Un matelot, très ému, n'attendait que le signal pour faire flotter au vent les trois couleurs. Au pied du mât, les marins, armés encore, attendaient.

Landrin commanda :

— Portez armes ! Présentez armes !

Puis, au bout d'un silence, il ajouta :

— Hisse !

Le pavillon français monta vers le ciel et Tartyfume, éperdu, fou d'une ardeur sans pareille, fit entendre sur cette côte inhospitalière une puissante et claire sonnerie au drapeau.

De toutes les poitrines jaillit alors un cri retentissant :

— Vive la France !

Et tandis que Savinien s'écriait, en brandissant son piston :

— Qu'ils y viennent maintenant !

Un premier coup de canon fit mugir les échos de la plage.

Quand Abou-Bakar, qui, par amour-propre, s'en allait lentement au milieu de ses guerriers, avait entendu la fanfare de Tartyfume, il s'était arrêté pour regarder le sommet de la forteresse.

Tous les naufragés, avaient les yeux braqués, sur lui. La décharge d'artillerie ébranla les airs et on le vit tressaillir.

— Il a sauté malgré lui, le sultan ! dit Savinien enchanté.

Presque aussitôt tout le monde, derrière les parapets, éclata de rire. L'armée d'Abou-Bakar venait de se débander et jouait des jambes en se dirigeant follement vers les coteaux.

— Des lièvres ! des lièvres ! ma cagne ! Ah ! qu'ils courent bien. Ils vont décrocher le record !

Au second coup de canon, les Somalis filèrent plus vite encore. Seul, Abou-Bakar, entouré de Nour et de quelques fidèles qui, malgré leur venette n'osaient pas l'abandonner, Abou-Bakar, dis-je, resta sur place, rassuré d'ailleurs, car la gueule du canon n'était pas tournée de son côté.

Au septième et dernier coup, il n'y avait plus un chat sur les dunes, en dehors du sultan et de son petit cortège.

Palangrotte se tordait en se tenant les reins qui lui faisaient mal. Un nouveau cri de : « Vive la France ! » s'éleva dans l'atmosphère où les traînées de fumée

montaient lentement, et Abou-Bakar se remit en marche sans qu'il y eût eu d'important accroc à sa dignité sultanesque.

À l'entrée d'une tente, une petite voix douce appelait :

— Tori ! Tori !

Le géant courut à Moumousse, craignant que, malgré ses avertissements, elle n'eût été épouvantée. Mais elle :

— J'ai été brave, pas, Tori ?

— Comme un gabier, ma mignonne, comme gabier !
répondit le colosse en la couvrant de baisers fous.

VIII

Un homme avait été profondément secoué par la cérémonie du drapeau et par les décharges d'artillerie, Jâ.

Dix minutes durant, il demeura immobile, regardant les canons, scrutant les visages hardis des matelots et s'absorbant dans des pensées toutes nouvelles.

Avec sa discipline, ses armes, sa bravoure, la petite troupe lui paraissait un instrument de défense ou de conquête autrement redoutable, armée comme elle l'était, que les guerriers d'Abou-Bakar avec leurs lances, leurs couteaux à deux tranchants et leurs flèches, même empoisonnées.

Comme Courville venait à lui, sans doute pour l'informer de ce qui s'était dit pendant le palabre, l'abeuche, avec Un vif sentiment de conviction, lui dit :

— Si tu voulais être roi de ce pays, tu le pourrais peut-

être.

Chose singulière, ce propos ne parut pas étonner Stéphane. Mais l'œil du noir se portant plus avide sur Vaillant, en qui éclatait la jeunesse et la force et qui lui paraissait évidemment mieux fait pour régner, le bossu fit un retour sur lui-même et laissa flotter autour de ses lèvres un triste sourire.

— Es-tu fou ? Dit-il.

Puis, sans transition, avec une certaine raideur, il fit connaître à Jâ les propositions du sultan.

— N'acceptez jamais de partir d'ici avec une escorte fournie par Abou-Bakar : aucun de vous n'arriverait.

— Tu crois ?

— J'en suis sûr. Ce ne sont pas les cent hommes chargés de vous protéger qui vous feraient peur, je le sais, je le vois. Ceux-là feindraient d'accomplir leur devoir, mais on sèmerait des embuscades tout le long de la route. Chaque nuit, vous auriez à vous défendre, à livrer combat, et...

— Oui, oui, dit Courville, je l'avais bien pensé. Qu'à chaque rencontre nous perdions seulement trois ou quatre hommes, il suffirait de dix jours polir que nous fussions réduits à rien.

— C'est ça, c'est ça. Si vous tenez à vous en aller, c'est par mer qu'il faut partir.

— Pour cela, un navire est nécessaire. Lé sultan offre bien d'envoyer des messagers à Aden.

Jâ eut un haussement d'épaules.

— Il vous demandera pour ça quatre ou cinq cents thalaris.

— Mille ! fit Stéphane.

— Il les mettra dans sa poche et n'enverra personne.

— Supposes-tu donc qu'il ne tienne pas à nous voir disparaître ?

— Je ne sais pas au juste. Mais sa visite aujourd'hui ne devait avoir qu'un but : s'assurer que vous pouvez lui

résister et lui tuer beaucoup de monde au cas où il vous livrerait assaut.

— Il sait à quoi s'en tenir...

— Oui. Peut-être aussi s'est-il décidé à venir vers vous dans des intentions honnêtes à la fois et intéressées.

— Que veux-tu dire ?

— Je pense à son trésor. Si vraiment il est caché là, autour de la Roche, il doit être pressé de vous éloigner... mais maintenant qu'il a vu la Péri...

— La Péri ?

— Oui, la Péri aux cheveux d'or.

— Eh bien ?

— Pourquoi l'avez-vous laissée venir devant lui ? Toutes ses intentions doivent être changées à présent.

— De quoi te mêles-tu ? interrompit Courville d'un ton brutal.

— Tu verras, tu verras, reprit l'abeuche comme s'il n'eût pas compris. C'est un malheur pour vous, pour elle.

— Elle est maîtresse de ses actes ; nul ne pouvait l'empêcher de venir entendre les musiciens et voir les danseurs.

— Oui, oui, mais ne savais-tu pas qu'à sa vue personne ne résiste à l'admiration.

— Eh ! si je le...

Courville s'arrêta court, qu'allait-il dire ?

Lui, le contrefait, aimer cette merveille ? Quelle folie ! Rien qu'à la pensée des éclats de rire méchants qu'une si ridicule prétention exciterait, il frémissait de colère et de honte.

Mais, presque aussitôt, secouant ces idées comme un fardeau dont on veut se débarrasser à tout prix :

— Laisse-moi donc tranquille avec ta Péri, dit-il. Il s'agit bien de ça. Es-tu toujours disposé à nous servir ?

— Certes ! fit l'abeuche avec une violence qui faisait éclater son indubitable sincérité.

— Tu consens toujours à t'absenter cette nuit et à revenir ?

— Oui.

— Que feras-tu ?

— Je veux savoir ce que prépare le sultan, ce qu'il dit, s'il est inquiet de son trésor...

— Encore ce trésor.

— Eh ! oui. Qui sait si la peur de le perdre ne vous sauvera pas d'Abou-Bakar. Et puis, j'apprendrai probablement par quels moyens il espère vous éloigner ou vous détruire.

— Soit, On te laissera partir... je vais informer le commandant... mais si tu nous trahis !...

— Moi ! s'écria le Somali, indigné...

— Tu sais que nos fusils portent à des distances énormes.

— Si vous me tuez, vous feriez une sottise.

— M. Vaillant, quand il tient un homme en joue, est le maître de sa vie.

— Bon ! bon ! Soyez loyaux comme moi, seulement...

— Oh ! ça, tu n'en doutes pas, j'espère.

Jâ n'osa pas dire non, mais il n'eût pas été de sa race, c'est-à-dire soupçonneux et naturellement ennemi des Européens, s'il eût dépouillé toute inquiétude sur le sort qui l'attendait.

— Pendant la nuit, veillez bien, dit-il. Si vous faisiez de grands feux pour éclairer les alentours, les guerriers du sultan n'oseraient pas s'approcher.

— Oui, toi, trouve un moyen de nous faire atteindre Aden, Obock ou Zanzibar sans dommage, et ta fortune est faite.

L'œil de Jâ s'éclaira, puis s'éteignit et brilla de nouveau. Il

ouvrit la bouche comme pour dire quelque chose de décisif.

— Préparez le message, dit-il tout à coup.

Tout en se transportant auprès de Landrin pour lui rendre compte de sa conversation, Stéphane se sentait porté à donner toute sa confiance à l'abeuche, quoique l'intelligence manifeste et les réticences de cet homme le troublaient.

Il trouva le commandant en conversation avec Jeanne Augerolles et Vaillant.

La jeune artiste portait dans ses bras Moumousse qui, calmement, appuyait sa joue rosée sur la joue « de la dame » et se pelotonnait tristement sur le sein de cette nouvelle petite mère.

La mousse de ses cheveux cendrés se mêlait aux mèches dorées de Jeanne et les rendait plus vibrantes par le contraste. Combien le tableau eût été plus complètement délicieux si la mignonne enfant n'avait eu sur les lèvres la

tristesse de sa prochaine cécité.

Mais, en dehors de cela, c'était merveille de voir la calme bravoure de ces deux êtres faibles, car la maîtresse de piano n'avait, jusqu'à ce moment, pas témoigné une terreur, pas exhalé une plainte, et l'on sait que Moumousse, à la vérité inconsciente du danger, voulait être brave.

— Pas, Tori ?

Vaillant et Landrin venaient de gronder M^{lle} Augerolles, pour son escapade et de lui en faire comprendre le danger. Dès les premiers mots Jeanne avait souri, car elle n'imaginait pas que sa faute fût bien grande.

Mais Vaillant :

— Ces gens-là, mademoiselle, sont des pirates. Or, vous ne pouvez ignorer que les captives dont les écumeurs de côtes, dans le passé comme dans le présent, se montrent le plus avides sont les femmes blanches. Plus elles sont belles, insista Georges avec un léger tremblement dans la

voix, plus le péril est grand.

Jeanne rougit un peu, confessa sa faute, mais laissa jaillir de ses yeux une flamme singulière en ajoutant :

— Pardonnez-moi, si ma modeste personne est la cause de quelque pénible complication. En ce qui me concerne, personnellement, je ne crains ni sultan, ni Somali d'aucune sorte, soyez-en bien persuadés.

C'est à ce moment que Courville arriva près de Landrin et lui rapporta ce qui était convenu avec Jâ.

Jeanne, discrètement, se retira.

— Il faut, dit le bossu à Landrin, donner à Jâ une lettre pour les autorités maritimes d'Obock; et marquer avec soin la longitude et la latitude de ces rochers.

La nuit venue, Jâ, muni de cent thalaris pour payer le voyage du messenger et le coût du câblogramme, quitta la forteresse.

Suivant le conseil de l'abeuche, non seulement on alluma

un feu sur la pointe orientale des rochers, mais encore Tartyfume, qui avait emporté de France une cargaison de feux de Bengale pour se livrer, les jours de fête à Madagascar, aux réjouissances les plus publiques, offrit d'en brûler un de temps en temps pour produire une clarté plus menaçante.

Enfin des coups de fusils tirés à intervalles irréguliers devaient prouver aux Somalis qu'on veillait pour tout de bon Sur le rocher des Génies.

La nuit entière s'écoula sans alerte. Assurément le souvenir des coups de canon, souvenir encore tout frais, inspirait aux aimables sujets d'Abou-Bakar d'autres sentiments que la témérité. Ils restèrent donc dans leurs paillotes.

Vers six heures du matin seulement, le petit poste de matelots, qu'on avait installé sous les ordres du deuxième lieutenant dans le souterrain par lequel Nour s'était probablement échappé, perçut un léger bruit à quelques mètres en avant de l'ouverture.

— Qui vive ?

Un signal répondit. C'était Jâ qui revenait, selon sa promesse. Deux hommes l'escortèrent jusqu'à la plateforme. On alla réveiller Landrin qui lui-même fit prévenir le bossu.

Le premier mot de Jâ fut celui-ci :

— Vous n'avez donc plus d'eau ?

L'abeuche ne songeait pas à dissimuler la très vive émotion qu'il éprouvait.

— Qui t'a dit ça ? lui demanda Stéphane.

— Tout le monde là-bas.

Courville et Landrin n'ignoraient pas qu'Abou-Bakar connaissait cette détresse puisque le sultan, sans se douter que le bossu comprenait l'arabe, en avait parlé au chauffeur pendant le palabre.

Jâ reprit :

— C'est Nour qui a répandu cette nouvelle.

— Et alors ?

— Le sultan est disposé à vous laisser mourir de soif, avant de vous attaquer. Quand il jugera que vous aurez été cruellement tourmentés, que les maladies se seront mises parmi vous, il vous livrera l'assaut.

— Bien ! il attendra longtemps ! dit tranquillement Courville.

Malgré sa confiance désormais plus grande en l'abeuche, Stéphane jugea prudent de ne pas lui laisser croire que Nour avait dit vrai.

— La lettre ? demanda Courville.

— C'est mon cousin Kourd, abeuche comme moi et chrétien comme vous, qui s'en est chargé. Il passera par l'Harrar ; il sait le chemin d'Obock.

— C'est bien. Quand doit-il se mettre en route ?

— Il est parti à minuit. Étant propriétaire d'un chameau,

il court les marchés toute l'année. On ne s'inquiétera pas de son absence.

— Tu es donc un fidèle serviteur ?

— Crois-le, répondit Jâ simplement.

— Tu auras la récompense promise.

— Il y a autre chose, reprit Jâ sans manifester sa satisfaction ordinaire à la perspective des thalaris.

— Quoi donc ?

— Abou-Bakar ne cache pas son intention d'enlever la Péri.

Courville eut un sursaut nerveux. De ses yeux jaillit un éclair de colère, mais il sut aussitôt se contenir et s'imposant un sourire de mépris :

— Qu'il y vienne ! dit-il.

— Si tu m'avais écouté ! insista l'abeuche... Mais non, tu n'as même pas pris la précaution de la prévenir. Je savais

bien qu'à sa vue le sultan perdrait la raison.

— Eh ! Qu'importe ! répliqua violemment Stéphane.

— C'est un homme obstiné jusqu'à la rusé, perfide, implacable, fureur. Je te l'ai dit, il lancera ses guerriers contre vous. Dussent-ils tous périr, il s'en souciera pas pourvu qu'il arrive à ses fins. S'il ne l'avait pas aperçue, il n'aurait d'autre projet que de devenir le maître du navire et de sa cargaison. Et pour cela, il lui aurait suffi de vous éloigner sans même exposer un seul de ses hommes. Mais cette femme ! cette femme !...

— Tais-toi, tout le monde ici se fera tuer pour la défendre.

— Eh ! la belle affaire quand vous serez tous morts. En restera-t-elle moins en son pouvoir ?

— La Péri, ne tombera reprit-il farouche, pas vivante aux mains d'Abou-Bakar.

—Tu la tuerais donc avant ! s'écria l'abeuche effaré.

— Moi ! clama le bossu qu'enserrait l'épouvante.

— Qui donc alors ?

— Elle-même, répondit Stéphane.

— Ah ! fit Jâ stupéfait.

Landrin, pas plus que Courville, ne s'effraya du danger qui, d'après le Sômalî, menaçait Jeanne et, avec elle, tous les naufragés.

D'ailleurs, il était entendu avec Abou-Bakar qu'on lui donnerait dans la journée une réponse ferme aux propositions de la veille, et il convenait d'attendre.

Il n'en était pas moins très sage de redoubler de vigilance. Les issues furent soigneusement gardées. Le capitaine investit Georges Vaillant de l'autorité qui incombe dans les villes fortes au commandant de place, avec l'ordre de surveiller sans cesse les petits postes échelonnés dans les couloirs. Toute surprise était donc impossible. Mais, malgré ces précautions, chacun des principaux personnages du drame commençait à sentir naître en soi

le trouble que suscite un avenir redouté.

Au déjeuner, afin que Jâ, s'il se mêlait d'observer avec trop d'attention, ne pût concevoir un doute sur l'abondance des liquides destinés à calmer la soif, on servit beaucoup de bière et de soda-water, dont l'épave, on le sait, contenait des quantités considérables.

On n'alla point pourtant jusqu'au gaspillage.

Ce qu'on avait recueilli d'eau dans le fond de la machine et partout où il en restait fut étalé sur la table. Aucun incident ne se produisit à cet égard. Tout, d'autre part, allait bien ; les blessés se tiraient d'affaire. Et si la chaleur, dans l'après-midi, n'avait pris des proportions fatigantes, les naufragés eussent pu s'imaginer qu'ils traversaient la phase d'un voyage tourmenté, mais dont le souvenir, plus tard, ne manquerait pas d'un charme très assaisonné, quand ils pourraient le raconter à leurs amis.

Pourtant une ombre embruma ce tableau. Tartyfume s'était mis à table, le matin, sans son fidèle Palangrotte. De ce fait, il résulta une forte diminution de bonne

humeur.

Les contorsions et les gémissements de Taxile constituaient un vif élément de gaîté. Car il ne savait pas se plaindre sans rester folâtre et sans rire lui-même avec les autres.

Quand, dans la matinée, il avait voulu se lever, le pauvre diable avait dû s'avouer que tout son corps était raide comme un bâton.

— Macache ! dit-il à Savinien, c'est comme si j'étais confit dans la gelée.

— Allons donc ! fais un effort. Hier, tu étais déjà vif comme un petit poisson.

— Oui, mais aujourd'hui, tu vois comme je frétille : une anguille dans du raisiné, quoi ! Ni pied ni patte que je puisse remuer.

— Et l'appétit ? Tout est là, tu sais. Quand l'estomac va, tout va.

— Mon Dieu ! susurra le Provençal, je casserais bien la figure à un pâté de foie gras, seulement faudra que tu me donnes la becquée.

— Oh ! ça ! fit Tartyfume avec bonté.

— Te voilà un bébé sur les un bébé pas joli, joli, bras, Savinien, mais d'envergure à décrocher le prix dans une exposition. Je m'emb...nuie tout de même, troun de troun.

— Je te dis que le docteur va te recalcr en deux temps.

— Si on se fichait des coups de fusil, je crèverais de honte à me voir dans mon lit comme un sardanapale en catalepsie.... va toujours me chercher à déjeuner.

Comme il formulait cette rassurante invitation, le docteur Barrisson pénétra dans la tente, suivi de deux matelots ; ceux-ci avaient au bout de chaque bras un seau d'eau de mer. Dans deux de ces seaux nageait une de ces brosses à briquer le pont, dont Taxile avait parlé la veille.

Ah ! il ne mit pas grand temps à deviner de quoi il

s'agissait, le redondant Palangrotte.

— Ma cagne ! s'écria-t-il. Est-ce que vous avez l'insoutenable prétention de réitérer, docteur ?

— Parbleu ! fit tranquillement le médecin.

— Ah ! par exemple ! Votre expérience d'hier ne vous suffit pas. Me voilà perclus. Impossible de bouger.

— Je m'y attendais, c'est le processus normal.

— Je ne veux pas ! hurlait Taxile.

— Ça m'est bien égal, dit Barrisson. D'ailleurs, dans trois jours vous me bénirez.

— Tu métonnes !

— Empoignez-moi cet homme-là, mettez-le en uniforme de bain, et en avant comme hier.

— Oh ! là ! misère ! bourreau ! si j'en seigneur ! reviens, il me le paiera, troun de troun. Il va me tuer. Matelots, lâchez-moi, sinon...

Mais on ne l'écoutait pas. Chacun des marins, avec sa brosse à parquet le frottait furieusement, non sans l'inonder à chaque seconde. Et Palangrotte rugissait, jurait, se laissait choir dans leurs bras. Ses cris étaient si perçants que tout le monde accourait hors des tentes, se demandant si on écorchait quelqu'un.

Et en effet on lui enlevait bien, de-ci de-là, quelque chose, aux endroits où il avait la peau trop mince.

— Aïe, brigand ! je brûle ! le sang va sortir.

— Encore deux minutes, dit Barrisson en consultant sa montre.

— Je serai mort à midi, pour sûr, sans avoir déjeuné. Commandant ! à l'aide ! on m'assassine...

— En voilà assez, interrompit le docteur, marchez maintenant.

— Marcher ? J't'en fiche, voilà comme je marche.

Et Palangrotte, encore tout nu, s'affaissa... mais les

aspérités du roc qui servait de plancher, lui étant entrées dans les chairs endolories, il poussa un nouveau cri et, d'un seul effort, se redressa sur ses jambes, ce qui fit dire au docteur, qui souriait :

— Vous voyez bien.

— Monstre dénaturé !

— Maintenant, déjeunez. Puis vous prendrez quatre heures de repos. Avant le coucher du soleil, vous pourrez mener une, farandole, si le cœur vous en dit, conclut Barrisson.

Taxile se remit au lit et Savinien s'occupa de le sustenter. Un demi-pâté, deux cents grammes de corned-beef et une bouteille de Bordeaux y passèrent. Après quoi, Taxile eut un sourire d'enfant repu et s'endormit du sommeil du juste.

Il était encore plongé dans ce bienfaisant repos quand on signala au commandant la venue de quatre Somalis, dont Nour semblait être le chef.

Le second lieutenant, escorté lui aussi de trois hommes, reçut l'ordre de se rendre au-devant d'eux.

Nour, sans mot dire, remit un message à l'officier, et fit signe qu'il allait attendre la réponse. Et tandis que le lieutenant regagnait la forteresse, les quatre noirs s'étendirent au soleil, en affectant la plus parfaite confiance.

Dès qu'il fut en possession de la lettre d'Abou-Bakar, Landrin s'isola dans un coin abrité du soleil en compagnie de Stéphane, de Vaillant, de Tartyfume, du docteur et du premier lieutenant Gobert, estimant que Chacun d'eux pouvait émettre dans cette espèce de conseil de guerre un avis utile.

— Traduisez, mon cher ami, nous vous écoutons.

Après avoir décacheté le pli, l'interprète bienveillant lut ce qui suit :

« Au cheick des Français, Youssouf Landrin.

« Cette lettre est scellée de mon sceau, afin que tu sois

bien persuadé qu'elle vient de moi... »

— En effet, ajouta Courville en s'interrompant, voilà le sceau qui porte pour devise deux mots arabes.

— Bon ! continuez.

— « Que Dieu, reprit Stéphane, te donne la vie heureuse et bénie ! Que le salut soit sur toi, prunelle de mes yeux... »

— Peste ! marmotta Savinien, voilà un mécréant bien sucré.

— Je vous prie d'écouter en silence, dit le commandant.

— Bon ! bon ! une carpe.

Courville recommença de traduire :

« Nous sommes joyeux de vous renouveler les offres sincères et fraternelles que Nous t'avons déjà faites hier, en présence de nos guerriers et des tiens. Dieu est grand ! Avec son appui, Nous saurons te conduire dans un port d'où tu pourras revenir dans ton pays avec tes

compagnons. Il ne t'en coûtera que quelques thalaris destinés à payer ton escorte.

« Si tu préfères que j'envoie des messagers annoncer ton malheur vers Aden ou Zanzibar, Nous y consentons de même, car Nous t'aimons et ne voulons que ton salut. Nour saura le dire quelle somme il te faudra dépenser dans ce cas.

« En échange de notre protection paternelle, nous ne te demandons pour Nous qu'une chose. Frappé de la beauté... »

Ici Courville s'arrêta comme si la voix lui manquait. Une rougeur lui envahit la figure. Dans ses yeux s'alluma la plus sombre colère. Il fit le geste de déchirer la missive.

— Qu'avez-vous ? lui demanda Landrin.

— L'insolent ! gronda Stéphane, incapable de se contenir.

— Encore une fois, que signifie... ?

— Vous allez le savoir, répondit le bossu en se levant,

tant il était agile par l'indignation.

Et il se mit à lire :

« Frappé de la beauté céleste de la personne qui honora notre entrevue de sa présence et convaincu que ses vertus sont encore plus admirables que son divin visage encadré d'or, j'ai résolu delà prendre pour femme. »

À ce dernier mot, Landrin, Vaillant, Tartyfume, le docteur et Gobert se levèrent brusquement aussi.

— Voilà un drôle, s'écria Vaillant sur un ton d'indicible fureur, à qui je couperai sûrement les oreilles. C'est la seule réponse que son messenger Nour doit emporter. Je demande qu'on me charge de la commission. Au besoin, je l'appuierai d'arguments persuasifs autant que touchants.

Landrin, frémissant, n'osait pas parler de peur que le tremblement de ses lèvres ne trahît un secret très dignement enseveli jusque-là dans les profondeurs de son âme.

Barrisson, muet aussi, était devenu livide ; Gobert baissait les yeux, et Tartyfume, tout à fait démonté, regardait tour à tour les acteurs de cette scène étonnante. Plongé dans une consternation sans nom, il se disait :

— Dieu vivant ! tous ! ils l'aiment tous, comme moi, Taxile aussi peut-être. Oh ! non, pas Taxile ; en dehors comme il est, il l'aurait dit.

Ce que venait de penser Savinien, les cinq autres le pensaient également.

Avec la conscience qu'ils s'étaient trahis, ils restèrent sombres et silencieux en face les uns des autres, sans haine encore, mais non sans jalousie.

Et ce sultan qui, brochant sur le tout, osait, dans son impertinence...

— Un nègre ! Ah ! par exemple ! fit Savinien dont la langue s'escrimait à son insu.

Dans des conjonctures différentes, la situation eût été comique autant que douloureuse.

Pour en mesurer exactement la gravité, pendant cette minute troublée, il n'y eut que Landrin. Mais sa clairvoyance devait être un exemple salutaire. On tue souvent le ridicule qui vous tuerait en suivant sans résistance le premier mouvement dicté par le devoir.

Résolu à être un chef sans faiblesse, le jeune capitaine, redevenu complètement maître de lui, dit à Courville :

— Achevez la lecture de cette inqualifiable lettre.

Ces quelques mots prononcés d'une voix ferme firent disparaître du cœur des autres tout ferment de rivalité immédiate.

Le bossu continua :

« ...Nous vous prions de l'en avertir. Elle tient votre sort dans ses belles mains. L'honneur que je lui ferai, Nous espérons qu'elle saura l'apprécier, car elle aura deux joies : celle d'être heureuse avec un époux qui deviendra son esclave, et celle de sauver, en se décidant à un acte qui ne saurait être un sacrifice, des amis dont la destinée

dépend uniquement de sa volonté. »

« De la part de Abou-Bakar Mahmoud, sultan. »

— C'est complet, dit Tartyfume.

— Oui, ajouta Vaillant, l'effronterie et la menace se marient audacieusement dans ce factum. Il ne pouvait évidemment venir à l'esprit de personne qu'il fût nécessaire de discuter une si impertinente déclaration.

Après quelques fugitifs instants de pénible silence, Vaillant reprit :

— Répondez de la bonne encre, commandant.

— Ne craignez rien, allait dire le brave marin quand une voix se fit entendre :

— Moâ, disait-elle dans un fort accent britannique auquel il était facile de reconnaître Cook, moâ, à votre... yes, à votre plèce... je marierais la miss Aougereulles avec le Tiurc.

— Misérable ! s'écria Courville en bondissant vers

l'insulaire.

— Oh ! calmez-vous ! ce était de la politique, cela.

— Taisez-vous, ordonna Landrin, vous me forcerez à prendre des mesures radicales contre vous.

— Réдикаiles ! *i dot no*, no comprends pas. Les Français ne seront jamais de famousous diplomates...

— J'ai idée, déclara Savinien, que je verrai cet homme pendu.

— Aoh ! no, dit tranquillement Cook.

— Aoh ! si, si, insista le Gascon.

— Alors, reprit l'Anglais avec un sourire ironique, ce sera la jour où miss Aougereulles donnera son main à mister Courville...

— Insolent ! s'écria le capitaine tandis que Stéphane, l'œil en feu, faisait deux pas en avant, prêt à souffleter le drôle...

Cook leva ses poings fermés dans l'attitude du boxeur en garde. Vaillant perdit patience ; d'un bond, il fut sur l'Anglo-Saxon, qui reçut un formidable revers de main sur l'oreille.

Et pendant qu'il restait étourdit, Georges héla Torix :

— Tenez, lui dit Vaillant, emportez ça.

Puis saisissant le drôle par les flancs, il le jeta dans les mains du géant. Celui-ci le mit sous son bras.

— Garottez-le, ajouta Landrin, en attendant mes ordres.

— Suffit, commandant.

Et Torix s'en alla tranquillement, serrant un peu les côtes à Cook, lequel, cette fois, paraissait vaincu par les seuls arguments que comprenne bien un Anglais.

— Il nous espionnait, dit Tartyfume.

— Mais qu'espère-t-il ?

— C'est ce que je saurai, je vous en réponds, déclara

Courville qui se contenait mal.

L'outrage dont l'Anglais venait de le cingler lui était entré dans le cœur comme une lame. Il en frissonnait de douleur et de rage.

Lui qui croyait si bien avoir dissimulé ce secret aux yeux les plus clairvoyants ! Comment ce brutal et vilain personnage avait-il pu le deviner ?

Il fallait donc croire que tout le monde s'était aperçu de son amour... de son amour de bossu !

Et quand ses compagnons de voyage, ses amis, comme Vaillant, le traitaient avec une condescendance délicate, était-ce parce qu'ils le plaignaient d'entretenir une passion ridicule ?

Pendant quelques minutes, il s'absorba, les mains tremblantes, la tête vide. Puis, brusquement, il secoua violemment la tête, comme un fauve blessé et levant les yeux, regardant bien en face :

— Eh bien ! messieurs, dit-il, nous n'avons qu'à la

protéger, qu'à la défendre tous les six avec un dévouement inébranlable. Heureux celui qui accomplira le plus d'exploits pour la sauver !

Ces singulières paroles furent accueillies comme une solution, par un soupir de soulagement.

Vaillant, Landrin, Gobert, Barrisson et aussi Tartyfume tendirent la main à Courville, dans un élan de sincère gratitude, pour avoir trouvé la formule que par abnégation ils entrevoyaient confusément au fond de leur âme.

Ce fut Georges qui traduisit la pensée commune en disant :

— Merci, mon cher Courville, de nous avoir considérés comme d'honnêtes gens ! M^{lle} Augerolles ne sait rien, à ce que je crois, de cet étrange concours d'affection. Pour ma part, je compte garder à son égard plus de réserve encore si c'est possible.

— Moi, d'abord, ajouta Savinien avec une naïve sincérité,

je n'oserais jamais lui parler de ça...

Mais Stéphane, qui souffrait beaucoup, brusqua la transition vers d'autres pensées, en s'adressant au capitaine :

— Le sultan ne doit pas attendre une minute de plus la réponse que vous devez faire à la lettre.

— Mon cher monsieur de Courville, puisqu'elle doit être écrite en arabe, cette réponse, rédigez-la vous-même. Nos sentiments vous sont connus. L'unanimité n'est pas douteuse : vous nous lirez ce que vous jugerez, convenable de dire.

Courville, en quelques instants, eut bâclé la lettre suivante :

« Au sultan Abou-Bakar Mahmoud.

« Que le salut soit avec toi. Nous avons reçu ton message ; s'il te convient[^]envoyer quelqu'un à Zanzibar ou vers Ad en pour avertir le consul français de notre présence sur cette côte, nous t'en serons reconnaissants.

Dès qu'un navire sera venu à notre secours, nous paierons la somme qu'on te devra pour ce service.

« Quant à l'autre objet de ta lettre, nous n'avons aucune réponse à te faire. Dieu est grand. »

— Signez, Landrin, et apposez votre sceau, vous aussi, dit Stéphane.

Quelques instants après, Nour était en possession de la missive et retournait, aussi solennel que possible, auprès d'Abou-Bakar.

— M^{lle} Augerolles, demanda Vaillant à ses amis, doit-elle être avertie de l'outrecuidante prétention du sultan ?

Cette question embarrassante fut suivie d'un silence assez long. Chacun hésitait à se prononcer pour la négative. D'autre part, l'affirmative ne plaisait guère à personne.

— Messieurs, dit enfin Landrin, en informant Abou-Bakar et dans la forme dont on vous a donné lecture, de la vanité de ses prétentions, nous pouvons nous considérer comme lui ayant déclaré la guerre.

— Assurément, dit Gobert.

— Il ne se passera sans doute pas quarante-huit heures sans que nous soyons attaqués.

— Eh bien ? fit Courville.

— Nous aurons à lutter contre des masses nombreuses de Somalis. Nos hommes seront probablement blessés, nous allons manquer d'eau.

— Oui, nous voyons, nous savons tout cela. Où voulez-vous en venir ? interrompit de nouveau Stéphane.

— À mon estime, continua Landrin, si M^{lle} Augerolles est avertie, ne peut-on craindre qu'en se sachant la cause d'événements dont elle s'exagérera les périls, elle ne se considère comme responsable des conséquences mortelles, pour quelques-uns des naufragés, qu'amènera le conflit ?

— C'est probable ; mais consentirait-elle, pour faire disparaître ces périls, à épouser le sultan ?

— Je ne puis le penser.

— Eh bien ?

— Peut-être, ajouta Landrin d'une voix profonde, lui témoignerions-nous plus de sympathie... d'affection, en lui épargnant le chagrin de se savoir la cause et l'objet des rencontres meurtrières que nous prévoyons.

Il ne se pouvait qu'un sentiment aussi délicat fût exprimé avec plus de mesure. Chacun en fut frappé. Et l'on décida que la charmante artiste ne serait pas informée.

— Et si l'Anglais le lui dit ? s'écria Tartyfume qui n'oubliait pas l'insulaire.

— Nous y mettrons bon ordre, répliqua Vaillant, et à la rigueur, je m'en charge, en ma qualité décommandant de place.

IX

Au moment où la conférence venait de prendre fin, on vit Palangrotte, assez fermement établi sur ses jambes, s'avancer au milieu de la plate-forme sans la moindre grimace.

Matelots et passagers le suivaient de l'œil, très égayés et aussi très contents qu'il fût en état de se locomouvoir.

Tous lui souriaient de l'air qu'on prend en face des acteurs comiques dont on attend quelque excentricité.

Taxile comprit bien ce que son public espérait, mais il n'avait pas encore assez de solidité dans les jarrets pour compromettre son équilibre.

— Ah ! ah ! lui dit Barrisson, vous ne vouliez pas me croire...

— C'est vrai, perpendiculaire, me voilà sur la docteur.

— Que vous disais-je ?

— Ne triomphez pas trop tôt, reprit Taxile, je me méfie de mon centre de gravité, nous n'en sommes pas encore à la farandole.

— Ce sera pour demain ; souffrez-vous ?

— Non, pas en ce moment.

— Alors, je vous délivre l'*exeat*, vous savez le remède ? Si ça vous reprend, les deux matelots sont là.

— Merci ! merci !

— Je vais pouvoir, reprit Barrisson, me consacrer entièrement à M^{lle} Moumousse.

— Est-ce que vraiment elle restera aveugle ? Demanda Taxile dont la voix laissa percer une émotion sincère.

— Hélas ! j'en ai une peur terrible.

— Ah ! sacrebleu ! vous me recoupez bras et jambes.

— Vous vous intéressez donc à elle ?

— C'est-à-dire que je suis comme Torix : je l'adore. Pendant que j'étais ankylosé, j'ai pu la contempler, cette gamine. Si elle n'était que jolie... et elle l'est bien pourtant...

— Extraordinairement.

— Mais elle est futée et crâne et doucement résignée avec ça. Jamais, avant elle, je ne me serais cru capable d'un penchant pour pareille miochette, mais il n'y a pas à dire, je l'ai, le penchant, je l'ai...

Et comme, dans le feu de son discours, il se laissait aller à gesticuler provençalement, Taxile chancela et faillit tomber.

Tartyfume, qui s'approchait, arriva juste à temps pour le remettre d'aplomb.

— Là ! qu'est-ce que je vous disais, y est-il assez, le penchant ?

— Tu as un penchant, toi, Moko ? demanda Savinien inquiet.

Taxile ajouta :

— Ça m'en fait deux : Tartyfume et la mignonne. Me voilà bien. Seulement, docteur, il faut la guérir, il le faut, trou de trou ! Je paierai la note, mais encore une fois, guérissez-la ou je déclare que vous...

— Monsieur Palangrotte, j'essaierai. Tenez, la voilà. Je lui avais pour tant défendu d'aller au soleil.

— Elle a un bandeau.

— Oui, pour le jour, dit Barrisson. La nuit, je lui applique des herbes hachées que recommande Avicenne et dont un de mes confrères m'a dit des merveilles.

— Avicenne ! mais c'est une vieille culotte de peau de la médecine des anciens temps.

— Oui, seulement, dans le fatras des remèdes insensés que préconisaient ces ancêtres de l'art médical, on trouve parfois des mélanges fort hétérogènes en apparence dont on n'ose plus se moquer. En un mot, comme dans le fumier d'Ennius, on rencontre dans celui-là plus d'une

perle.

— Dieu fasse de quoi rendre la vue à notre que vous y ayez découvert pauvre Moumousse, dit, tout ému, Taxile Palangrotte.

Jeanne Augerolles venait d'apparaître, à son tour, sous l'encadrement de la tente. Après avoir ouvert un vaste parasol pour abriter l'enfant, l'astre du jour étant d'ailleurs sur son déclin, elle prit Blanchette par la main pour la promener un instant autour du puits.

Quand elles arrivèrent à portée du Marseillais, celui-ci, s'étant calé du mieux qu'il put, se courba vers la fillette et lui dit :

— Voulez-vous me donner la main, mademoiselle Moumousse ?

— Tiens, pardi ! monsieur Palangrotte.

— Vous me connaissez donc ?

— Oh ! pas de vue, répondit la petite avec un accent de

tristesse tempéré par ce je ne sais quoi qui fait accepter la souffrance aux enfants comme un élément fatal de l'existence dont ils subissent l'apprentissage.

Le mot de Moumousse était si navrant qu'il glaça tout le monde.

— Je te connais d'oreille.... reprit naïvement Blanchette dont la main tendue au hasard cherchait celle de Taxile.

— Oh ! l'amour ! gronda l'ami de Tartyfume, tandis que Moumousse, ayant saisi sa main, s'était avancée et, se haussant sur ses pointes, tendait gentiment son front au baiser du gros Provençal.

— Avec ses câlineries de petite chatte, elle donnerait envie de se marier, dit Taxile en poussant un éclat de rire gras.

— Faudra finir par là, ne craignit pas de dire Savinien qu'embarrassait le regard de M^{lle} Augerolles.

— Ma foi non, riposta Palangrotte, non, décidément.

— Pourquoi ?

— Est-ce que jamais il pourra naître de moi une merveille semblable à ça ? Mes enfants, si j'en avais, je les vois d'ici : courts, noirs, avec un gros ventre, dès jambes et des bras limités. Merci.

— Est-ce qu'on sait ?

— C'est comme les tiens. Ils seront longs, maigres, un grand nez coupant et des membres... illimités.

— Tais-toi donc, animal ! dit Tartyfume en rougissant, quoique déjà Moumousse et Jeanne eussent repris leur promenade.

Elles passèrent devant Jâ qui s'inclinait pieusement, baigné dans une admiration partagée, très inégalement du reste, entre la petite fille et la Péri aux cheveux d'or...

La chaleur, très dure dans la journée, était devenue supportable. On commençait à respirer un air qui, par bouffées, caressait plus fraîchement les fronts.

Sur l'Océan régnait une paix profonde, infinie, jusqu'à l'horizon de pourpre où le disque, aux ardeurs atténuées, du soleil s'enveloppait de gloire. Les flots déserts, actifs cependant, semblaient se courir après pour se confondre en un embrassement d'écume dorée. S'il n'y avait aucun secours que l'on espérât voir surgir de ces profondeurs mouvantes, du côté de la terre par contre on ne pouvait craindre aucune surprise, tant la paix sereine s'étendait à perte de vue sur les coteaux et sur les plages.

Il est ainsi, au milieu des angoisses, certaines heures qu'on vivrait délicieuses si l'inconnu des nuits prochaines et des lendemains obscurs ne mettait son poids sur les âmes.

C'est pourquoi ni Landrin, ni Vaillant, ni Courville ne se laissaient bercer par les caresses dont l'atmosphère et l'astre couchant se faisaient si prodigues.

Pas un d'eux ne doutait qu'Abou-Bakar ne préparât ses embûches.

La nuit s'écoula pourtant sans alarmes. On continuait à

brûler les feux de Bengale de Tartyfume, qui disait tranquillement :

— Prenez-les tous pour le salut commun. Il me restera toujours cinquante pièces d'artifice et trois bouquets avec lesquels, Palangrotte et moi, nous épaterons les Malgaches, quand nous serons installés dans nos fermes au pied de la montagne d'Ambre, près de Diégo-Suarez.

Et l'on prenait.

Jâ, dont les Somalis ignoraient la présence au rocher des Génies, s'était rendu comme la veille dans le village, pour y recueillir les bruits qui couraient.

Mais il rentra sans avoir appris rien de bien important.

— Le calme règne partout, dit-il. Abou-Bakar se tait maintenant. Chacun vaque à ses affaires.

— Est-ce que le sultan aurait eu la loyauté...

— La loyauté d'Abou-Bakar ! interrompit Jâ indigné. Ne comptez pas là-dessus. Il ne sait pas ce que c'est.

— Alors, que crois-tu ? L'abeuche fit un geste vague, puis ajouta :

— Il attend sans doute. Les Somalis ont la patience des chameaux.

La journée n'apporta aucun changement, sauf en ceci, que l'on vit, à bonne distance, circuler des indigènes. Les uns portaient des fardeaux. Les autres semblaient occupés aux travaux de la terre.

Une nuit encore et une autre journée se passèrent. Nul incident. Jâ allait, venait et ne découvrait aucun préparatif inquiétant.

Cet état de choses produisit des résultats différents, selon les diverses catégories de naufragés.

Sur les chefs, sur quelques mécaniciens ou matelots d'intellect aiguisé, les soucis de l'anxiété pesaient comme un manteau de plomb.

Cette apparition d'Abou-Bakar, sa lettre, puis son éclipse totale ne leur disaient rien de bon.

Quant aux autres marins et passagers, ce répit leur semblait de bon augure.

Palangrotte, qui était optimiste ainsi que tout bon Méridional, disait à Savinien :

— Ils n'osent pas, ma cagne !

— Et ils font bien, grondait le Gascon. Ma carabine me démange.

Cette figure audacieuse voulait dire que Tartyfume était ivre d'ardeur guerrière.

— Moi aussi, mon chat. Tu penses ! mais on s'embête à les espérer.

— C'est vrai. Je vais me remettre à la musique. Un peu de piston me soulagera.

Et Tartyfume le fit comme il le disait.

Moumousse, en l'entendant jouer un air d'opéra-comique, fut prise d'une joie folle. Elle voulut qu'il pistonât tout près d'elle. M^{lle} Augerolles pria Savinien de venir sous la

tente qu'elle partageait avec Blanchette. Et la petite fille battait des mains aux doubles croches de l'ex-professeur.

Que l'enfance est heureuse ! Moumousse, sur les yeux de qui Barrisson renouvelait indéfiniment ses cataplasmes d'herbes ramassées dans les débris de sa pharmacie, n'y voyait ni plus ni moins.

Mais elle s'habitua à vivre dans les ténèbres et sa gaîté naturelle reprenait le dessus.

Reconnaissant tout le monde à la voix, elle appelait chacun par son nom et disait continuellement les plus délicieuses, les plus imprévues gentilleses.

Pas une âme qui ne l'adorât. Les matelots se seraient fait écharper pour elle. Torix passait tout son temps à l'admirer. Jamais petite reine n'avait été entourée de plus de dévouement et d'amour.

Jusqu'à M^{me} Chignon qui, à l'écouter, perdait parfois une bouchée.

Il arriva pourtant à Céleste Corniau, sans qu'elle s'en

doutât, une mésaventure bien lamentable :

On sait qu'elle couronnait son chef d'un magnifique chignon blond vénitien lequel lui appartenait en propre, car elle l'avait honnêtement payé.

Mais ses cheveux à elle lui appartenait encore plus.

Or, ces derniers lui jouaient un tour inconvenant ni plus ni moins.

Depuis longtemps, elle s'appliquait à leur donner la même couleur triomphante qu'à son chignon, et jusqu'à la semaine qui avait précédé le naufrage du *Pétrel* cette chimique opération s'était régulièrement accomplie avec un succès complet. Même, elle cultivait, non sans gloire, l'art de peindre et d'orner son visage.

Mais depuis les cruautés du cyclone, le chignon de cheveux morts, teint *ne varietur*, gardait sa superbe rutilance, tandis que ses cheveux à elle, encore vivants, poussaient d'une ardeur contenue quoique suffisante et, comble de misère, se décoloraient pour revenir à leur

nuance naturelle qui était le châtain sale, strié de gris.

Nul n'ignore que, sur des cheveux vivants, le roux vénitien, quand on ne le surveille pas, se transmue en vert moiré de teintes hypocrites ; de telle sorte que chaque mèche, dans son indépendance, prend une couleur personnelle depuis le verdâtre odieux jusqu'au bleu irritant. C'est ce qui arrivait à la Corniau.

Si j'ajoute que sa face, où les cosmétiques s'étaient relâchés de leur devoir, se ravinaient par place, on juge de l'effet qu'elle produisait sur l'œil ahuri de ses compagnons d'infortune. C'était d'autant plus grotesque qu'elle avait repris sa bonne humeur et qu'elle se donnait, à présent, des airs de petite folle.

Comment ne s'en était-elle pas aperçue ? Ah ! voilà. C'est qu'ayant tout perdu dans le désastre du *Pétrel*, il lui manquait non seulement les ingrédients nécessaires à son récrépissage, mais encore le miroir à l'aide duquel elle eût pu constater les lézardes.

On ne la regardait plus qu'en souriant. Les matelots

faisaient des mots maritimes qu'elle ne comprenait pas.

— Elle ne peut plus se calfater faute de galipot, disait l'un.

— Son brai s'écaille, disait l'autre.

Et tous de se tordre sans qu'elle perdît une parcelle de sa sérénité.

Celui qu'elle étonnait le plus, c'était Jâ. Des cheveux verts ? Vous comprenez ! Quand il l'apercevait, une stupeur immense le saisissait. Naïf enfant de l'Afrique, il ignorait la cause du phénomène et nul ne pouvait le lui expliquer, sauf Courville qui avait d'autres préoccupations.

L'abeuche se demandait même si la Péri aux cheveux d'or n'éprouverait pas un sort pareil, ainsi que Moumousse, et ça refroidissait sa foi.

Pourtant, lui aussi s'était pris d'un enthousiasme sans limite pour la petite blondinette et il souffrait de la voir aveugle.

Un matin, comme il revenait de son excursion nocturne, il remit à Courville un morceau de bambou creux rempli d'une pommade grise.

— Nous nous servons de ça, dit-il à Stéphane, pour les blessures du front et des yeux. Il faudrait en mettre à l'enfant.

— Et ça réussit-il ?

— Presque toujours.

— Avec quoi est-ce fait ?

— Je ne sais pas.

Le docteur fut consulté.

Tout d'abord, il haussa les épaules.

Puis, à la réflexion, comme l'éclectisme était dans sa nature et que, d'ailleurs, il n'obtenait rien avec ses remèdes antiques, Barrisson s'assura que l'onguent de Jâ ne contenait rien de toxique et, finalement, il en appliqua des couches sur la blessure encore un peu ouverte de

Moumousse, en se faisant indiquer par l'abeuche de quelle façon l'on procédait chez les Somalis.

La mignonne se laissait faire. Au reste, jamais elle ne se révoltait contre les prescriptions du médecin, parce qu'il aurait fallu se débattre ou pleurer. Et comme elle avait promis à Torix d'être brave, elle mettait tout son amour-propre à ne verser aucune larme.

On l'embrassait à pleins bras quand elle disait cela bien crânement.

Dans les moments perdus, et ils étaient nombreux hélas ! chacun regardait au loin la mer, vers l'Est, car on savait que le bâtiment sauveur viendrait de ce côté, Landrin n'ayant laissé ignorer personne qu'un envoyé sûr avait été expédié à Obock.

Plus d'un, et M^{lle} Augerolles en particulier, avait prié Stéphane de demander à Jâ combien de temps son cousin comptait mettre pour se rendre à la station française de Djibouti.

— Dix à douze jours, avait toujours répondu l'abeuche, à moins de rencontres dangereuses.

Une semaine seulement s'était écoulée depuis la solennelle et bruyante visite que le sultan avait faite aux naufragés. On ne pouvait donc se flatter de voir apparaître le secours espéré. Mais on regardait l'horizon tout de même.

Et puis, on reprenait son petit train sans se trouver malheureux.

Palangrotte et Tartyfume, futurs colons de Madagascar, finissaient même par traiter de villégiature leur séjour forcé sur la roche des Génies.

Cependant l'absence d'eau commençait à se faire sentir assez cruellement. On buvait bien de la bière et des rafraîchissants tant anglais que français, mais il était des minutes où l'on aurait donné gros pour un verre d'eau bien claire.

La perspective d'en être privé huit grands jours encore

s'ouvrait pénible à la pensée de chacun. Des gens qui, pendant la traversée, n'en avaient pas absorbé une goutte s'en sentaient altérés à un point extrême. La nature humaine est ainsi faite. Il suffit qu'une satisfaction soit impossible pour qu'on s'acharne à la désirer.

Or, un matin, Vaillant, qui exerçait son commandement de place avec une grande vigilance, prit Landrin à part et lui dit :

— Je viens de faire une découverte qui m'inquiète.

— Vraiment ! De quoi s'agit-il ?

— Nous avons eu tort de laisser dans les flancs du paquebot les provisions de bière, de soda, de vin, de rhum...

— Pourquoi donc ?

— Parce qu'elles diminuent effroyablement.

— Que me dites-vous là, n'exagérez-vous point ?

— Oh ! non.

— Il se peut que, pendant la nuit, les marins de garde sur l'épave s'offrent de temps à autre un boujaron de rhum ou quelques bouteilles de bière.

— Oh ! cela ne compterait guère, dit Vaillant.

— D'autant moins qu'aucun de nos hommes ne s'est grisé à ma connaissance, depuis le naufrage.

— C'est pour cela que je suis étonné.

— Il en manque donc beaucoup ?

— Énormément.

— Allons voir, gronda Landrin dont le front s'inonda de sueur.

Georges et le commandant descendirent sur le paquebot où, pour leur conserver une fraîcheur relative, on avait laissé la plupart des provisions de bouche et la presque totalité des boissons.

Dès que le capitaine eut pénétré dans la cambuse réservée aux liquides, il poussa un cri de stupeur.

— Il en manque plus de la moitié, dit-il. Qu'est-ce que cela signifie ?

— Il faut faire une enquête.

— Certes ! appuya Landrin qui s'étant courbé machinalement pour prendre une fiole de soda, constata qu'elle était vide ; une seconde, vide également.

Les deux hommes, tout frémissants, continuèrent leur examen. Le résultat en fut accablant ; sur quatre cents de ces petites bouteilles à fond pointu qui contiennent le soda-water, il en restait cinquante de pleines...

— Tonnerre ! on a vidé ces flacons exprès, dit Landrin. Une main criminelle...

— Voyons la bière.

La réserve de bière était infiniment plus considérable, mais le commandant constata qu'on en avait emporté une grande quantité et qu'on en avait également vidé plusieurs centaines de bouteilles. Le Champagne n'avait pas été épargné. C'est à peine s'il en restait un panier

complet.

Quant aux vins rouges et aux vins blancs, ils avaient été un peu plus négligés. Mais la brèche, là aussi, était sensible. Le rhum et l'eau-de-vie, en revanche, étaient presque intacts.

Landrin, muet et consterné, regardait Vaillant et semblait lui demander une explication.

— Serait-ce l'Anglais ? dit Georges se parlant à lui-même.

— Impossible, répliqua Landrin, sa tente est surveillée, on ne le perd pas de vue. D'ailleurs, à lui seul, il n'aurait pu déménager tout cela.

— Il y a évidemment intention de nous réduire par la soif...

— Et dans ce cas ? interrompit Landrin sur un ton interrogateur.

— Dame ! commandant, je n'ose pas vous dire que, dans

ce cas, un tel pillage est le fait d'Abou-Bakar.

— C'est lui, n'en doutez pas, dit le commandant avec violence.

— Mais comment s'y est-il pris ? tous les passages sont gardés. Le côté de la mer est inaccessible, même à marée haute, et en plus nous y plaçons chaque soir cinq sentinelles qui sont relevées d'heure en heure.

— Enfin...

— Ne nous dispersons pas en paroles inutiles. Jusqu'à demain, soyons les seuls à connaître ce malheur effrayant, dit Landrin. Il est clair que l'enlèvement et la destruction des liquides s'opèrent la nuit.

— Sans nul doute.

— Eh bien ! nous veillerons nous-mêmes, du coucher au lever du soleil. Tous les hommes disponibles descendront ici après souper.

— En attendant, il serait sage d'emporter là-haut ce qui

reste.

— Bien entendu.

Vers six heures et demie, six hommes solides furent préposés à la garde de l'entrée, sous le commandement de Torix.

Jâ, partit à l'heure ordinaire. Palangrotte fut chargé, avec quatre matelots, de défendre le corridor qu'il avait failli ne pas pouvoir franchir, et qui conduisait de l'épave à la plate-forme.

Le reste des hommes avec Landrin, Vaillant, Courville, Tartyfume et les officiers du bord reçurent l'ordre de se cacher dans les coins les plus obscurs et d'y rester, sans bouger, jusqu'à ce qu'un bruit ou quelque apparition les frappât.

Dans ce dernier cas, ils devaient appeler.

Tartyfume et Vaillant s'installèrent dans la cambuse même, collés à la cloison étanche.

Sur le pont, une douzaine d'hommes devaient figurer la garde de nuit ordinaire et monter leur faction comme s'ils eussent été aussi tranquilles que précédemment.

Jusqu'à minuit, rien ne troubla cette longue attente.

Dans le silence et l'immobilité de l'affût, la plupart des veilleurs commencèrent à sentir sur leurs paupières le poids du sommeil qui les envahissait.

— Cap de Diou ! grommela Tartyfume, est-ce que je vas dormir debout comme si Taxile me contait une histoire !

À ces mots, Vaillant secoua un assoupissement presque vainqueur, disant :

— Parbleu ! ce doit être précisément vers cette heure-ci que le coup se fait. Les voleurs attendent probablement que les marins de garde soient entre la veille et le sommeil.

— Faudrait pas que Morphée m'ensevelît sous les pavots et que je me fiche à roupiller comme un serin.

— Redressez-vous, sapristi, le moment est venu.

— On va en découdre ? demanda Savinien qui ne savait pas pourquoi on avait mobilisé.

— Probablement.

— Mâtin ! ça suffit, me voilà tout escarabillat¹.

Sur le pont, la même langueur s'était emparée de tout le monde, sauf de Landrin et de Courville qui, couchés côte à côte, entre deux embarcations détraquées, regardaient l'un à bâbord, l'autre à tribord.

Rien ne bougeait. Cependant Courville crut voir, à une distance de huit mètres en arrière du grand mât, une sorte de paquet qu'il ne se souvenait pas d'avoir remarqué sur le pont.

Il allait avertir Landrin quand celui-ci lui prit la main en lui soufflant à l'oreille :

— Chut ! Préparez-vous.

1 Expression gasconne intraduisible. Elle signifie à la fois ardent, folâtre et éveillé.

Une tête venait d'apparaître au-dessus de la lisse. Il faisait une nuit très noire, épaissie encore par les rochers qui entouraient le bâtiment à une hauteur considérable. En sorte que la tête en question se confondait avec la paroi de basalte et qu'il fallait des yeux joliment exercés pour là distinguer.

La profonde obscurité qui enveloppait la scène, l'instinct qu'une guerre de sauvages allait être entamée, puisque Abou-Bakar semblait ne pas oser une attaque ouverte, quelques pensées sinistres, nées de sa responsabilité, tout faisait battre le cœur du capitaine.

Le Courage de nuit est, on le sait, très rare, même chez les âmes bien trempées. Landrin n'en manquait pas, quand il s'agissait d'accomplir les actes courants de sa profession, fussent-ils héroïques.

Mais le mystère d'un attentat, la bataille dans les ténèbres, la perspective troublante d'incidents atroces l'énervaient parce que tout cela n'était pas dans les habitudes de sa vaillance.

Cependant le capitaine regardait la tête de tous ses yeux, et s'étonnait qu'elle ne se haussât pas plus vite, quand il la vit diminuer de volume, s'abaisser derrière la muraille de fer du bâtiment et disparaître tout à fait.

Du côté de Stéphane, le paquet se mouvait. Il n'y avait pas de doute. Ce déplacement s'opérait pourtant avec une lenteur de rêve, qui obscurcissait la certitude.

— Il y a là un homme, soupira-t-il, si bas que Landrin devina plus qu'il n'entendit.

Une conversation était nécessaire pour que le commandant se rendît compte et il l'entamait quand un grand cri retentit :

— Alerte ! Alerte !

Au même instant, Tartyfume apparaissait sur le pont, poursuivant une sorte de fantôme qui glissait, pour ainsi dire, avec rapidité.

Le paquet de Courville se dressa aussitôt et s'élança par-dessus le bord ; un coup de feu retentit :

— Ah ! le chacal ! reprit la voix de Savinien.

Puis tous les matelots cachés surgirent. Des torches avaient été pré parées qui furent allumées en un clin d'œil.

Cinq ou six Somalis, à moitié nus, furent aperçus à l'avant. Mais ils eurent bientôt disparu, sans qu'on pût savoir comment. On chercha partout sur les rochers, dans les fissures. Rien. Ils s'étaient littéralement évanouis. À l'entrée de Nour, nul ne s'était montré.

Les matelots couraient au hasard. On apprenait que deux Somalis, se glissant dans la cambuse, avaient eu affaire à Vaillant et à Savinien. Et puis, voilà. Ils n'avaient pas eu le temps d'emporter ni de vider des bouteilles, mais ils en avaient cassé quelques-unes en fuyant.

Mais une question redoutable se posait : Par où les Somalis entraient-ils dans l'intérieur des rochers ? Évidemment, ils se servaient d'un chemin inconnu des naufragés.

Et alors, ces derniers seraient à leur merci le jour où les circonstances, la maladie et, qui sait ? la discorde rendrait l'occasion favorable.

Cette réflexion venait de se présenter à l'esprit du commandant et de ses amis, quand on entendit des cris tout à fait en bas, sur le fond où reposait l'*Océan*.

— Les revoilà ! Tombez dessus ! tirez ! mais tirez donc. Les matelots couraient de côté et d'autre. Le désordre s'ensuivait. Un bruit nouveau frappa les oreilles. « Plouff !! Plouff !! Plouff !! » Les Somalis venaient de sauter à la mer ; on put compter sept plongeurs, et ce fut fini.

Trop épaisses étaient les ténèbres pour qu'on les vît nager et qu'on les canardât quand ils émergeaient pour reprendre haleine.

Les alertes, cependant, ne devaient pas cesser comme ça. Un nouveau brouhaha vint attirer l'attention.

— En voici un autre, sacrebleu ! criait Gobert.

— Nous le tenons ! ah ! le brigand ! il va payer pour tous !

Et patati et patata ! enfin, cent clameurs au milieu desquelles on distinguait un mot fréquemment répété par une voix que la peur strangulait :

— Jâ ! Jâ ! Jâ !

C'était l'abeuche, en effet, qui venait de se montrer, tout fier de son exploit.

Car si les pillards assermentés d'Abou-Bakar avaient été forcés de le prendre le chemin de la mer pour se sauver, c'est qu'il avait surpris mystérieux conduit par lequel ils allaient et venaient.

Bien mieux, c'est encore lui qui leur avait tenu tête et les avait fait reculer.

Et l'on allait massacrer ce pauvre diable.

Rien n'est plus dangereux qu'une foule déçue et apeurée.

— À mort ! criaient les matelots furibonds.

— Attends ! attends ! hurlait en lui mettant son revolver Tartyfume sous le nez.

— Jâ ! Jâ ! répétait l'infortuné, sachant bien qu'on ne comprendrait que ça, si on consentait à écouter ce qu'il disait.

Courville et Vaillant devinèrent la vérité.

— Que personne ne lui fasse de mal, ordonna le commandant d'un ton qui n'admettait pas de réplique.

Le bruit diminua autour de l'abeuche. Seul, Savinien ne s'apaisait pas.

— Une torche ! ajouta Landrin.

Et tout le monde reconnut Jâ. Plus mort que vif le malheureux noir tremblait de tous ses membres.

Courville alors l'interrogea. Et voici ce que raconta l'abeuche encore tout haletant :

Au moment où il allait entrer dans le village qui servait de capitale au sultan, il avait vu sept guerriers sortir d'une

case dont Abou-Bakar était propriétaire et se diriger vers la plage.

Intrigué, Jâ s'était mis à les suivre, à les filer, dirions-nous. La nuit, on le sait, ne pouvait être plus favorable pour espionner.

— Ils venaient à la Roche-des-Génies, ajouta l'abeuche. Après l'avoir contournée, ils s'arrêtèrent sur un point situé à quelques pas de la mer. Je ne savais pas ce qu'ils allaient faire là.

— C'était donc près de l'entrée de Nour ?

— Non, de l'autre côté, tout à fait au couchant ; l'entrée de Nour est au levant.

— Continue.

— Caché derrière un bloc isolé, je les vis qui grattaient le sable au pied de la haute muraille. Ils firent un grand trou, très facilement et ils disparurent.

On écoutait le Somali ou plutôt Courville qui traduisait à

mesure. Jâ reprit en baissant instinctivement de ton :

— Ne répète pas ceci : je crus qu'ils étaient venus pour enlever le trésor d'Abou-Bakar.

Stéphane haussa les épaules et dit :

— Va toujours.

— Alors je rampai vers le trou. Les guerriers n'y étaient plus.

On écoutait le récit de l'abeuche avec attention et dans le silence le plus profond.

— L'idée me vint d'y descendre à mon tour. Mais d'abord j'eus peur d'être tué si j'étais surpris. Cependant je me risquai. Et je vis qu'à cet endroit la roche, voûtée comme une porte de mosquée, s'ouvrait sur un souterrain qu'on ne pouvait soupçonner tant l'entrée en était obstruée par les amas de sable, mais qui devenait facilement praticable dès qu'on déblayait les abords comme venaient de faire les guerriers.

Courville hésita une minute à traduire cette révélation devant tout le monde, mais il songea que tout mystère était superflu et il ne cacha rien.

— Tout de suite, continua Jâ, qui se rassurait peu à peu, je compris que ces gens pouvaient se rendre par là dans l'intérieur du rocher, sur le navire ou là-haut et j'eus peur qu'ils ne fussent venus pour assassiner le chef ou pour enlever la Péri aux cheveux d'or...

Courville se sentit tressaillir à ces derniers mots.

— Commandant, dit-il, ordonnez que dix hommes montent sur la plate-forme et veillent sur ces dames, d'une façon particulière.

On pense si Landrin se hâta de satisfaire Courville.

— J'allais me glisser à leur suite dans le souterrain pour donner l'alarme, reprit Jâ, quand j'entendis les guerriers qui revenaient en courant, comme s'ils fuyaient. Et alors je sortis du trou. De toutes mes forces je poussai le sable amoncelé sur ses bords. Et comme il était juste assez

grand pour qu'un seul homme y pût passer à la fois, j'avais eu le temps de le combler à moitié quand le premier fuyard s'y présenta.

— Il dut ne pas s'y reconnaître.

— Juste !

— Et tu jetais toujours du sable ?

— Toujours.

— Le reste s'explique. Croyant être pris à revers, les guerriers d'Abou-Bakar sont revenus sur l'épave et, profitant d'un moment favorable, ils ont passé comme des flèches au milieu de nous pour sauter dans la mer.

— Moi ! je voulais vous avertir, dit l'abeuche, et j'ai osé entrer dans le souterrain... qui est assez long. Et puis quand je suis arrivé dans le grand creux où nous sommes, on a failli me tuer...

— Conduis-nous dans le passage que tu viens de traverser, dit Landrin.

Jâ obéit.

Le souterrain était un de ceux qu'on avait explorés, mais auquel on n'avait pas trouvé d'issue.

Tout au bout d'une pente assez raide se dressait, selon la description du noir, une sorte d'arcade par laquelle Vaillant put gagner le trou à moitié comblé par Jâ.

La découverte de ce nouveau couloir fit naître, dans l'esprit des officiers et des plus hardis naufragés, des inquiétudes nouvelles.

C'était la seconde fois que se révélaient, dans le massif des rochers, des fissures dont l'existence était restée inconnue, lors de la première et minutieuse visite, au lendemain du naufrage.

Naturellement, chacun pensa qu'il pouvait s'en trouver d'autres et que, par conséquent, la sécurité devait être considérée comme douteuse.

On transporta, dans l'enceinte déjà encombrée des remparts, toutes les provisions de bouche restées à bord.

Mais il n'en fallait pas moins redouter l'invasion des Somalis.

Savait-on si les misérables naufrageurs ne mettraient pas le feu à l'épave ? Celle-ci contenait des matières inflammables en quantité, voire quatre ou cinq barils de nitro-glycérine ; les rochers ne seraient-ils pas ébranlés, détruits ?

Et alors c'était le massacre des Survivants en perspective.

Bien entendu, ces sinistres prévisions ne pourraient hanter que le commandant et peut-être Courville auquel Landrin, après l'échouement, en avait touché deux mots.

Devant cette situation effrayante, il n'y avait que deux choses à faire : décharger le bâtiment, jeter à la mer tout ce qu'il contenait et se cantonner ensuite sur la plate-forme en attendant le steamer de secours ; ou bien se résigner à garder le paquebot disloqué et à le défendre comme une autre forteresse.

Mais en supposant que l'équipage déjà anémié par la

chaleur, éreinté d'autre part, tant la vigilance qu'on lui imposait était devenue incessante, eût été capable de tirer là cargaison des cales profondes, les moyens manquaient.

Tordues, faussées par le choc de l'échouage, les grues n'auraient pu fonctionner. Comment donc enlever les poids énormes de cinq cents, huit cents, mille kilogrammes et plus, que pesaient certains colis ? Inutile d'y songer.

Donc, il fallait monter la garde autour du navire et attendre les assaillants s'ils se présentaient.

Mais on venait de voir, surcroît d'inquiétude, qu'une attaque de nuit leur donnerait un avantage certain, puisque sur sept hommes tout à l'heure, on n'avait pu ni en prendre, ni en tuer un seul.

— N'importe ! conclut à part lui Landrin. Je n'ai pas le choix.

Au jour, on remonta sur la plate-forme. Les dunes et les premiers coteaux restaient déserts.

— Que tout le monde aille dormir, dit le commandant. En cas d'alerte, un coup de canon donnera l'alarme.

— Ce n'est pas de refus, dit Tartyfume à Taxile, si tu veux contempler un homme vanné, regarde-moi.

— Vanné ! s'écria mais mon pauvre vieux copain, c'est Palangrotte, blessé que tu veux dire.

— Blessé ? où ? demanda Savinien.

— Eh ! pardieu à la figure. Tu as une balafre de choix.

— C'est donc ça que je sentais des chatouillis.

— Et ton nez ! ton pauvre nez, si bien fait pour couper, c'est lui qui est fendu !

Tout le monde entourait le Gascon qui maintenant se tâtait la face et se mouillait les doigts de son sang.

— Ah ! la vermine ! gronda Tartyfume. Savez-vous à qui je dois ça, monsieur Vaillant ?

— Probablement au malandrin que vous vous acharniez à

étrangler dans la cambuse.

— Tout juste. Il m'a caressé avec quelque chose de froid.
C'était Son couteau à deux tranchants.

— Il t'a bien arrangé le portrait, dit Palangrotte.

— Heureusement qu'il n'y voyait pas beaucoup mieux
que moi. Sans ça, il me jugulait pour tout de bon.

— Monsieur Tartyfume, dit le commandant, vous avez eu
l'honneur de verser votre sang le premier pour la cause
commune, tout le monde ici s'en souviendra.

— Oh ! commandant, fit Savinien qui se tortillait
drôlement dans sa modestie, c'est une égratignure ! vous
voulez goguenarder !

— Demandez à ces messieurs si je plaisante...

— Allons ! allons ! mon cher Tartyfume, dit Vaillant,
vous êtes admirable. Un autre Gascon que vous ferait
joliment de la musique à votre place.

— Je ne saurais plus, moi, vous m'avez trop bien prouvé

que c'est un art de nègre.

— Il y a musique et musique.

— Ah ! vous en convenez, dit M^{lle} Augerolles qui venait de se mêler aux groupes.

— Depuis que j'ai eu le délicieux plaisir de vous entendre, oui, mademoiselle, répondit Vaillant qui s'inclina en rougissant.

— Ne fais pas le rétréci, Savinien, reprit sérieusement et Palangrotte, donne-moi une bonne poignée de main.

— Tu m'étonnes ! fit Tartyfume en imitant Taxile.

Landrin voulut également serrer chaudement la main du Gascon. Puis ce fut le tour de Vaillant, de Courville, de Gobert... Et enfin Jeanne Augerolles s'avança vers Savinien dont les yeux se fermèrent, éblouis, et lui dit :

— Voulez-vous me permettre à moi aussi de vous témoigner mon admiration ?

Tartyfume, à demi désarçonné, s'écria, tout en saisissant

la charmante menotte qu'on lui tendait, s'écria, dis-je, dans une naïveté comique et touchante :

— Mais je ne l'ai pas fait exprès !

— Ah ! le joli mot, copain, dit Palangrotte. Vois-tu, ma vieille, tu ne dois pas être plus Gascon que Torix n'est Parisien.

— Écoutez, reprit Tartyfume, vous m'embarrassez.

— Eh bien ! venez que je vous panse, dit Barrisson...

Savinien suivit le docteur sans trop savoir ce qu'il faisait. La bonne grâce de M^{lle} Augerolles l'avait si fortement ému que maintenant son trouble paraissait inexplicable.

Elle l'avait remarqué, lui, Tartyfume ! Plus encore ! Elle avait dit : « mon admiration ! » Ah ! pour le coup, il y avait de quoi lui faire perdre la tête. Son admiration pour une bagatelle, pour un misérable coup de couteau qui traversait la figure en biais de la tempe droite à l'os maxillaire gauche.

— Si encore j'avais attrapé un bon coup de lance en pleine poitrine ! ou une flèche empoisonnée dans l'œil, comme Philippe de Macédoine, disait-il pendant que le docteur, après avoir lavé sa plaie, lui appliquait des petites bandes de sparadrap sur toute la figure, en croix, en losange, en triangle.

Il en mettait même avec tant de profusion, le docteur, qu'on pouvait se demander s'il ne s'appliquait pas à défigurer Savinien pour lui apprendre à accaparer les bonnes grâces de celle dont, comme les autres, il était épris.

Et Savinien était si drôle quand le pansement fut achevé, que le Provençal, l'ayant dévisagé d'un œil blagueur, lui dit en riant :

— Il t'a joliment arrangé, Barrisson. Tu as l'air d'une vitre.

— Comment ?

— Tu sais, celles qu'on raccommode avec du papier

blanc ?

Savinien se mit à rire aussi.

— Il t'a fait sur le nez une étoile ! mazette ! Ce que ça va te gêner quand tu voudras éternuer. Heureusement que les coryzas sont rares dans ces régions.

Le Gascon souriait toujours bénévolement, mais bien plus au souvenir de M^{lle} Augerolles qu'aux folies de son copain.

— Non ! non ! pensait-il, ce n'est pas possible qu'elle m'... à moins que la musique ne soit le trait d'union...
Diou bibant ! Si c'était vrai, j'éclaterais de joie...

X

Tandis que Savinien, oubliant les Somalis et le reste, se plongeait dans les plus douces réflexions, les soucis qui jusqu'à cet instant avaient hanté Landrin se changeaient en angoisses.

On avait paré au manque d'eau tant bien que mal, grâce aux boissons que les hommes d'État baptisent hygiéniques et auxquelles les marchands ajoutent volontiers un second, baptême moins platonique dans les pays où les sources ne font pas défaut. Mais on allait être obligé de rationner les naufragés et il eût été insensé de ne point prévoir que cette mesure aurait des conséquences incalculables.

Tout compte fait, il restait à peine soixante flacons de soda, deux cents et quelques bouteilles de stout et de pale aie, plus, quatre ou cinq cents litres de vin.

En laissant chacun boire à sa soif, et Dieu sait si, sous la chaleur torride qu'il faisait, on était altéré, huit ou dix jours suffiraient pour épuiser ces provisions.

Huit ou dix jours ! assurément, si le courrier de Jâ parvenait à Djibouti dans les délais, on pouvait être secouru, délivré en temps utile.

Mais si, d'aventure, le messager rencontrait sur sa route des obstacles, s'il tombait dans les mains des nombreux bandits de la contrée, si enfin il subissait un retard de cinq, de huit jours, qu'arriverait-il ?

D'autre part, une invasion désastreuse était à craindre.

Si Horace ne songeait naturellement pas (et déjà) à Landrin quand il parlait du triple airain dont est cuirassé le cœur des gens de mer, son mot devenu proverbial ne pouvait s'appliquer, fort heureusement, à une âme plus virile.

Ne jugeant pas nécessaire d'inquiéter ses subordonnés en leur laissant entrevoir les dangers d'une attaque nocturne,

il crut, en revanche, devoir aller au-devant des surprises troublantes en informant tout son monde qu'il faudrait désormais se priver, ou tout au moins être très ménager des boissons.

— Si je vous invite à vous rationner vous-même, dit-il, ce n'est point que nous manquions absolument de l'indispensable. Il est probable que le navire auquel nous devons notre salut sera en vue avant que nous ayons épuisé nos ressources ; mais il est sage de prévoir un retard. Par conséquent, une rigoureuse économie s'impose. Nous en donnerons l'exemple les premiers...

Les matelots ne furent guère impressionnés. On sait que ce sont de grands enfants. Le rhum étant encore abondant, ils accueillirent avec joie la perspective d'en faire leur ordinaire.

Quelques passagers, et entre autres Palangrotte et Tartyfume, envisagèrent sans répugnance l'obligation de ne boire que du vin. M^{me} Chignon, plus ravagée que jamais, se rangea de leur bord, très délibérément.

Il restait donc pour les dames et quelques ennemis irréductibles du jus de la treille, un peu de soda et de la bière.

Malheureusement, les hommes... et les femmes ont un invincible penchant à ne désirer que ce qu'ils n'ont pas. Trois jours ne s'étaient pas écoulés que Céleste Corniau commençait à gémir sur son sort.

— Une goutte d'eau ! une simple goutte d'eau ! clamait-elle, me ferait plus de bien qu'un verre de Château-Laffitte.

Les marins, d'autre part, les marins qui avaient gâché pas mal de rhum, aspiraient à rafraîchir leur gorge brûlée.

Et si Landrin avait compté sur une attaque des Somalis pour faire une diversion, il lui fallait, semblait-il, y renoncer. Abou-Bakar ne donnait plus signe de vie. Évidemment, le drôle attendait, sans impatience, l'heure où la soif amènerait le désordre et l'indiscipline dans la petite troupe.

Enfin, on vivait dans une inactivité périlleuse. Les précautions pour se garder de jour, les veilles de nuit, encore sévèrement observées, devenaient, aux yeux d'un grand nombre, des fatigues inutiles.

Une monotonie tuante flottait comme un brouillard sur ce microcosme perdu entre l'Océan désert et des régions inconnues d'où la bataille et la mort pouvaient surgir d'un moment à l'autre.

Cependant, un matin, les naufragés furent délicieusement charmés par une diversion inattendue.

On venait de se lever. Huit heures n'avaient pas encore sonné quand on entendit des cris de joie dans la tente de M^{lle} Augerolles. La voix de Moumousse retentissait, exprimant un bonheur suprême.

La plupart des marins et les passagers, au grand complet, se dirigèrent, intrigués, vers ce coin de la terrasse.

Et, tout à coup, Blanchette apparut radieuse sur le seuil, le front et les yeux dégagés de ses bandeaux.

— Tori ! Tori ! criait-elle éperdument, j'y vois, j'y vois !
où es-tu ?

Le géant n'était jamais bien loin de Moumousse, surtout le matin où il guettait sa première apparition pour recevoir d'elle les baisers qui lui étaient, semblait-il, plus nécessaires que le pain et l'eau.

Il bondit vers l'enfant qui courait au-devant de lui et lui sautait dans les bras en répétant :

— J'y vois, Tori.

Ah ! les bonnes caresses qu'échangèrent ces deux êtres si dissemblables.

Torix, suffoqué par la joie, ne trouvait rien à dire. De grosses et exquisés larmes sillonnaient ses joues hâlées sur lesquelles, comme une échappée d'aurore, les joues roses et les ruisselants cheveux de la blondi nette mettaient un contraste surprenant.

Et Moumousse, ses deux bras autour du cou musculeux de l'hercule, poussait de petits cris, redoublait ses baisers,

serrait de toutes ses forces.

Lui, comme s'il avait eu peur de casser Blanchette, contenait ses effusions et la pelotonnait sur sa poitrine en murmurant des mots sans suite.

Tout le monde était là, heureux de ce dénouement. M^{lle} Augerolles avait eu les prémices du bonheur de la fillette, les autres voulurent l'embrasser aussi tour à tour. C'est ainsi que lorsque Torix consentit à s'en dessaisir, elle passa de main en main jusqu'à Vaillant, jusqu'à Palangrotte qui faillit l'étouffer de contentement, jusqu'à Barrisson.

Le docteur, un peu stupéfait, examina les yeux de Moumousse et dut reconnaître que le remède apporté par l'abeuche avait fait merveille.

Après l'avoir embrassée très tendrement, il lâcha la petite qui, dans sa joie folle, courut aux matelots, baisant leurs mains calleuses, leur tendant son front et conquérant tout ce monde plus étroitement que jamais.

Car si l'on adorait Moumousse aveugle, une Moumousse aux beaux yeux bien voyants allait exciter un bien autre fanatisme. Quand elle eut ravi jusqu'à M^{me} Chignon dont la singulière chevelure faillit la faire reculer de peur, M^{lle} Augerolles prit la mignonne par la main, disant :

— Viens remercier celui qui t'a guérie.

— M. Barrisson ? Je l'ai embrassé.

— Non, pas le docteur.

Moumousse ouvrit de grands yeux inquiets quand elle fut en face de Jâ.

— Voilà le brave noir dont le remède t'a rendu la vue.

Jâ, tout tremblant, mais noyé dans une ivresse idéale, éperdu de reconnaissance envers Jeanne, comme envers une divinité bienfaisante, Jâ, qui n'avait jamais rêvé même un remerciement, tomba sur ses genoux comme il l'avait déjà fait.

Moumousse, un peu effrayée, prit son courage à deux

mains et, très brave, tendit ses petits bras vers l'abeuche en souriant dans une attitude de madone :

— Merci, monsieur, lui dit-elle. Je vous aime bien de m'avoir guérie.

Et comme Jâ, toujours immobile, ne répondait rien, Moumousse demanda :

— Pourquoi il ne me parle pas ! dis ?

— C'est qu'il ne comprend pas et qu'il ne sait pas le français.

— Ah ! le pauvre ! s'écria Blanchette avec une naïveté touchante...

Ne pas parler français, pour elle, équivalait à être muet.

Après avoir exprimé ce regret enfantin, Moumousse fit un effort nouveau pour vaincre sa répugnance et prit gentiment la main de Jâ, qu'elle secoua à l'anglaise, devant la petite colonie très vigoureusement amusée.

L'heureuse et inopinée guérison de Blanchette eut un

résultat non moins inattendu. On vit reflleurir la bonne humeur dans tous les regards, dans la plupart des propos. Torix exultait, Palangrotte débitait mille folies et Tartyfume lui répondait gaîment. Courville, très sombre depuis quelques jours, se dérida. Les matelots accomplirent leur besogne sans rechigner. Décidément, Moumousse, passée à l'état d'idole, faisait la pluie et le beau temps.

Toute la journée s'écoula dans ces dispositions, chacun consacrant bien une heure ou deux à sonder du regard les profondeurs infinies de l'horizon dans l'espoir d'y voir flotter la fumée du bâtiment libérateur.

Puis, cette espérance étant déçue comme les autres jours, ce fut sans trop maugréer qu'on s'assembla sous les tentes autour de M^{lle} Augerolles et de Blanchette.

Celle-ci avait voulu que Torix s'assît à sa gauche, tandis que l'artiste était à sa droite. Une de ses mains dans la main de Jeanne, l'autre dans celle du géant, l'enfant goûtait l'ivresse d'y voir. Promenant ses regards de l'un à l'autre, elle posait à chaque instant des questions

surprenantes.

Quelqu'un ayant appelé Vaillant de son prénom, Moumousse, riant, laissa voir ses petites dents bien rangées et dit :

— À Bordeaux, j'avais un petit mari qui s'appelait Georges, aussi.

On se mit à sourire, mais cette évocation fit naître dans l'esprit de Moumousse un autre souvenir, douloureux, celui-là.

— Où est donc ma petite mère ? demanda-t-elle. Il fallut lui répéter qu'elle était allée bien loin, bien loin, mais qu'elle la reverrait peut-être bientôt.

— Et mon papa aussi ?

— Oui, ma mignonne, dit M^{lle} Augerolles.

Presque aussitôt après, avec cette mobilité de sentiments qui est le salut de l'enfance, Moumousse leva ses grands yeux sur Jeanne :

— Est-ce que tu as un petit mari, toi ?

M^{lle} Augerolles, troublée un peu par cette question bizarre, rougit fortement et sauva la situation en donnant un gros baiser à la fillette.

— Tu n'en as pas ?... Je t'en donnerai un, si tu veux, reprit ingénument Moumousse en jetant un regard à Georges Vaillant dont le cœur exulta, tandis que Courville, Landrin, Barrisson, Savinien baissaient les yeux pour cacher les flammes qui en jaillissaient.

Jeanne Augerolles était trop fine pour n'avoir pas deviné chez ses admirateurs les secrets que d'ailleurs aucun d'eux n'avait laissé percer volontairement.

Excellamment gracieuse avec tous, elle s'était peut-être montrée moins réservée avec le bon Tartyfume, avec Courville, même avec Barrisson. Mais justement, celui qu'elle semblait vouloir tenir le plus sévèrement à distance, c'était Vaillant.

— Tu es une petite folle, dit-elle à Moumousse ; à mon

âge, on n'a pas de petit mari.

On était devenu sérieux. La fillette, étonnée, vaguement confuse, examinait les passagers l'un après l'autre.

Sur un signe imperceptible de Jeanne, Torix la prit dans ses bras et l'emporta sous un prétexte...

Les groupes se disloquèrent et M^{lle} Augerolles resta sous la tente en compagnie de Céleste Corniau devenue rêveuse.

— Est-elle assez adorable, cette petite masque ? dit-elle sur un ton langoureux.

— Divine, ajouta Jeanne.

— Je suis encore tout émue de son petit mari. M^{lle} Augerolles ne répondit pas ; quant à M^{me} Chignon, elle soupira longuement comme une âme trop pleine.

— Ah ! reprit-elle avec exaltation, que ce serait ravissant d'avoir à soi une gamine pareille !

— Vous n'êtes pas mariée ?

— Non, je suis très jeune encore.

Venant de cette demi-ruine dont la face barbouillée portait les stigmates d'une vieillesse prématurée, cette audacieuse ou naïve affirmation faillit provoquer chez la pianiste un incoercible accès d'hilarité.

Mais la *jeune* Corniau reprit :

— J'allais précisément dans l'Inde pour me marier quand le *Pétrel* s'est perdu.

— Vraiment ! fit M^{lle} Augerolles amusée ; vous voyagez dans le but de trouver un mari ?

— Tout bonnement, répondit avec une inconscience parfaite la dame aux cheveux verts.

M^{lle} Augerolles ne trouva pas un mot à dire, tant elle était stupéfaite.

— Vous paraissez surprise, continua Céleste. Mais songez donc. Il n'y a dans ces pays que des guenons noirâtres... Tenez, vous, par exemple, vous n'auriez qu'à

paraître... En deux jours, il ne vous resterait qu'à choisir entre les plus gros millionnaires. Il est vrai, ajouta M^{me} Chignon, que, si vous vouliez, vous n'auriez pas besoin d'aller si loin.

— Comment ? interrogea M^{lle} Augerolles devenue subitement ombrageuse.

— Eh ! ma chère, allez-vous faire l'innocente ? Tous ces messieurs en tiennent pour vous. Si vous l'ignorez, il n'y a que vous ; c'est le secret de polichinelle. Même, j'en connais un, très riche, qui vous épouserait en deux temps.

— Madame, voulut dire Jeanne.

Mais Céleste lui coupa la parole sans façon.

— Je peux bien vous le nommer, les mystères c'est de la bêtise. Il s'agit de M. Cook.

— Assez ! fit impérieusement la charmante artiste en se levant.

— Oh ! je sais, vous l'avez déjà vigoureusement

blackboulé, le pauvre homme. Eh bien ! foi de Céleste, vous avez eu tort.

— Taisez-vous encore une fois, dit très fermement Jeanne. Et ne me tenez jamais un pareil langage, vous m'entendez ?...

M^{lle} Augerolles, en parlant ainsi, enfonçait dans les yeux de M^{me} Chignon des regards si aigus et exprimant une telle résolution que la fiancée en espérance en éprouva un frisson de peur.

— M. Cook est un misérable, dit Jeanne, les dents serrées...

Et comme Céleste rouvrait la bouche, M^{lle} Augerolles reprit violemment :

— Taisez-vous, vous dis-je...

M^{me} Chignon eut un geste vague, teinté d'insolence... Puis elle s'en alla en chantonnant.

Mais tout à Coup, comme dix pas la séparaient de

l'artiste, elle se retourna et décocha ces paroles barbelées :

— Vous préférez le bossu ! à votre aise !

Jeanne haussa les épaules et Céleste Corniau allait se retirer, quand Stéphane lui apparut, la figure bouleversée.

— Vous êtes une sorcière odieuse. On vous a sauvé là vie, là-bas, en pleine nuit ; ici, on vous défend contre une mort affreuse, on vous nourrit, on fait semblant de croire que vous méritez une considération quelconque et quand le plus vulgaire instinct de votre laideur et de vos ridicules devrait vous imposer une humilité voisine de la honte, vous insultez une honnête femme et vous faites les commissions d'un traître...

Céleste Corniau se redressa comme si elle eût été piquée au cœur et allait répliquer. Mais Courville, la serrant toujours, l'obligea de marcher devant lui, la conduisit à sa tente et l'y poussa violemment en lui disant :

— Vous m'avez compris, vipère.

Certes, la colère de Stéphane n'avait pas été allumée par la jalousie. Ce qui l'irritait, c'était le rôle qu'avait assumé Céleste.

Quant à M^{lle} Augerolles, il ne surnageait en elle qu'un profond dédain.

Cook s'était permis, dans les dix premiers jours de la traversée, d'afficher pour elle une admiration extravagante.

Même il lui avait demandé catégoriquement sa main. Jeanne, après l'avoir remercié froidement, lui fit entendre alors qu'elle ne l'agréerait jamais et le pria de se le tenir pour dit.

On est têtu parfois en Angleterre. Cook, au lieu de renoncer à son projet, prit le parti de s'acharner à la poursuivre. Il fallut que Jeanne le blessât devant tout le monde pour avoir enfin la paix.

XI

Néanmoins, cette journée si heureuse — en dehors du dernier incident — n'eut pas de lendemain. Il semblait que les matelots fussent travaillés secrètement par des manœuvres inquiétantes.

Ce n'est pas qu'ils refusassent l'obéissance de façon absolue. Non Seulement, ils n'exécutaient plus les ordres, ils ne se résignaient aux corvées qu'avec une lenteur symptomatique.

Il y avait de l'indiscipline dans l'air. Quelques-uns parlaient de soumettre des propositions au commandant. D'autres critiquaient, discutaient les mesures prises.

Pas besoin d'être clairvoyant pour prévoir qu'un mot ou le moindre vent de fronde amènerait une tentative de révolte.

Vaillant, ayant cru devoir faire part de ses craintes à

Landrin, celui-ci répondit amèrement :

— Oui, une crise est imminente. La main de l'Anglais est là-dedans.

— Vous croyez ?

— Je le jurerais. Malheureusement, je n'ai pas plus de certitude que de preuves.

— Que comptez-vous faire en cas d'événements ?

— Eh ! que voulez-vous que je fasse, sinon agir avec la plus rigoureuse énergie. À la première impertinence, je brûlerai la cervelle à l'un des meneurs.

— Et après ? Ils sont tous armés. Les munitions abondent.

— Après, il arrivera ce qu'il arrivera, vous êtes résolu, je pense, à me soutenir.

— De toutes mes forces. Jusqu'à mourir.

— Parmi les matelots, quinze ou vingt qui ne

marcheraient qu'à regret contre nous serons ralliés par un acte de vigueur.

— Nous aurons encore avec nous, Palangrotte, Tartyfume, Barrisson, Torix.

— Comme il ne faut rien laisser au hasard, assurons-nous que le Provençal et son ami ne se sont pas laissé endoctriner.

— Tartyfume ! le Provençal ! Ne leur répugnera-t-il pas d'engager une lutte contre des compatriotes ?

Vaillant alla chercher Palangrotte et Tartyfume.

— Moi ! dit le Marseillais, hors de France, voyez-vous, je suis toujours du côté de l'autorité. Mon rifle est à vous.

— Oh ! moi, gronda Tartyfume, je ne suis qu'un soldat sous vos ordres.

— Merci, mes amis. Attendons et surtout ayons les yeux et les oreilles ouverts.

— As pas peur, mon bon.

— Mais quel chagrin de prévoir semblable éventualité quand la vie de tout le monde dépend d'Abou-Bakar.

Sur le soir, après le dernier repas où l'on avait, bien vainement, renouvelé certaines lamentations sur la soif, lamentations voulues, on vit Céleste Corniau s'abeucher avec quelques hommes des plus excités.

Elle passait de l'un à l'autre, sans ostentation, et leur parlait bas avec une figure mauvaise de mégère.

Si quelques-uns semblaient boire ses paroles, d'autres haussaient les épaules.

S'étant adressée, finalement, à un solide gaillard, au regard franc, celui-ci la toisa et la poussant avec rudesse lui gronda ces mots irrévérencieux :

— Allons ! houste ! la mère Chignon, au chenil ! et plus vite que ça !

Palangrotte, qui avait l'air de bayer aux étoiles, nez en l'air et bouche ouverte, dévisagea le matelot si carré et se dit :

— En voilà un bon. Il doit en connaître d'autres.

Et comme Céleste, suffoquée, se retirait sans oser continuer sa tournée électorale, Taxile lui glissa dans l'oreille :

— Il te l'a coupée, celui-là, hein, ma vieille.

— Ma vieille ! clama la drôlesse en se sans songer qu'une rebiffant, explication immédiate pouvait lui être fatale.

Mais les marins qui se trouvaient à portée ayant compris ce qu'avait dû dire le Marseillais éclatèrent de rire. M^{me} Chignon entendit même quelques huées et courut cacher sa courte honte. Décidément la poire n'était pas mûre.

Elle mûrissait, cependant.

Sauf Torix et deux ou trois autres, en dehors des chefs, bien entendu, nul ne surveillait plus les abords de la Roche des Génies, avec la même attention.

Si bien que, ce même soir, malgré un commencement de

lune, on ne remarqua pas assez certaines taches sombres sur le sable jaune des Dunes. Chacun était trop occupé à surveiller ou à endoctriner son voisin pour s'apercevoir de quoi que ce soit.

Au reste, la plupart des naufragés s'étaient persuadés que les Somalis, très chapardeurs, mais très lâches, n'oseraient pas dessiner un mouvement offensif.

Et les taches noires se mouvaient imperceptiblement, avec une lenteur telle que, si on les eût surveillées, on ne se serait pas rendu Compte de la manœuvre concentrique à laquelle elles s'appliquaient. Au surplus, la lune nouvelle descendait à l'horizon, prête à disparaître. L'obscur clarté qui tombe des étoiles allait être tout à fait insuffisante pour qu'on s'aperçût de ce qui se préparait.

Tout à coup, un groupe de matelots se mit à chanter en cadence :

— C'est de l'eau ! c'est de l'eau ! qu'il nous faut.

Landrin marcha droit à celui qui criait plus fort que les autres et, lui mettant la main sur l'épaule :

— Mon garçon, lui dit-il, prends garde à ne pas être forcé d'avalier ta langue avant d'avoir de l'eau à boire.

— Ah ! oui, dit le braillard effrontément, les Somalis ! ce n'est pas moi qui ai peur d'eux.

— Et qui donc ?

— Ceux que la frousse empêche d'aller...

— Assez ! dit Landrin, un mot de plus, et tu es mort.

— Quoi ! Pourquoi ?

— Je ne tolérerai aucune rébellion, pas même une insolence. Pour cette fois, je pardonne. Mais te voilà averti, n'est-ce pas. Allons, ajouta le commandant beaucoup plus haut, quinze hommes vont descendre garder les couloirs et quinze autres occuperont l'épave. Gobert, Torix, Mathieu, Colombet feront partie de la première escouade. Je commanderai l'autre avec

M. Vaillant. Que les rangs soient formés tout de suite.

Il y avait tant d'impérieuse autorité dans l'accent de Landrin que les matelots obéirent.

Le lieutenant Gobert, ses deux revolvers à la ceinture, son sabre à la main, commanda :

— Arme sur l'épaule gauche, en avant, marche !

Le premier peloton s'ébranla, Torix, une hache au poing, marchait en serre-file, muet et résolu. Mathieu et Colombet étaient des fidèles. Ainsi encadrée l'escouade devenait inoffensive.

Landrin donna le signal de la descente à ses hommes. Les points stratégiques furent occupés comme chaque soir et tout retomba dans le silence.

Palangrotte, resté sur la plate-forme, dit à Tartyfume :

— Il n'y aura rien cette nuit. Allons clore nos paupières.

Et comme ils se dirigeaient vers leur tente, ils virent l'Anglo-Saxon qui se séparait de Céleste Corniau.

— Tiens ! tiens ! fit Tartyfume, le serpent de mer qui voisine avec celui de terre. Note bien ça, Taxile.

— J'ai dans l'idée que ce phénomène — c'est de Chignon que je parle...

— J'avais compris.

— J'ai dans l'idée qu'elle nous fera égorger les uns les autres.

— Si on l'offrait, en cadeau, à quelque Somali de marque ?

— Eh ! eh ! nous creuserons cette proposition. Pour le moment, fichons-nous à rêver.

Les taches noires dont nous avons parlé s'étaient singulièrement multipliées depuis que les ténèbres s'épaississaient.

Elles ne paraissaient pas bouger plus que des termes. Et cependant, si quelqu'un, derrière le parapet, s'en fût inquiété, elles lui eussent fait l'effet de s'être sensiblement

rapprochées.

Les dunes en étaient à présent jonchées. Aucun bruit, si léger qu'il fût, ne se produisait. Tout sur la terre, dans les airs, sur les flots restait enveloppé d'une paix sereine. Néanmoins, un homme averti eût trouvé ce silence lourd.

Deux heures se passèrent ainsi. Aucun grouillement au pied des rochers. Seulement les taches les entouraient, très serrées. Une autre heure et rien.

Vers minuit et demi, Landrin et Vaillant déambulaient sur le pont sans échanger un mot. Chaussés de pantoufles, leurs pieds s'appuyaient sans bruit à chaque pas, comme s'ils eussent été des fantômes. Au fond de l'énorme crevasse qu'emplissait presque entièrement le paquebot, l'épaisseur de la nuit se faisait de plus en plus sinistre.

Georges se sentit frissonner. Quelque chose de vague venait de traverser l'obscurité redoutable. Il s'arrêta, le cœur suspendu pour ainsi dire.

Tout à coup Landrin cria :

— Aux armes ! Aux armes ! Tonnerre !

Des hurlements atroces, fous, répondirent à son appel.

Et de toutes parts, en nuées mystérieuses, les Somalis envahirent le bâtiment. Leurs cris sauvages et répétés ajoutaient à l'horreur de cette attaque imprévue.

Les matelots qui, pour la plupart, dans leur aveugle indifférence s'étaient laissés aller au sommeil, vociféraient en se cherchant les uns les autres, pour ne pas être égorgés isolément.

Deux, quatre, huit coups de revolver éclatèrent, quatre ou cinq noirs tombèrent en rugissant de fureur.

— Par ici ! Par ici ! clamait Georges Vaillant, dans l'espoir de rallier les hommes du bord.

Mais le danger le plus terrible était de se fusiller les uns les autres.

Les Somalis, eux, jouaient du couteau.

— À la hache ! mes enfants ! commandait Landrin, qui

déchargeait toujours son revolver, ralliement bâbord arrière. Assomme !

— Quelqu'un pour avertir Gobert et Torix, ordonna Vaillant.

Georges achevait ces mots quand une fanfare éclata dans la nuit.

Savinien, réveillé par Jâ, lequel n'était pas sorti cette nuit-là, excédé qu'il se sentait par les fatigues précédentes, Savinien avait entendu les horribles cris des naufrageurs.

Devinant ce qui arrivait, il avait sauté sur son piston et, sortant de sa tente, il soufflait avec fureur, pour donner l'alarme.

Palangrotte, armé jusqu'aux dents, déboulait en même temps sur la terrasse et se heurtait à Céleste Corniau, qui piaulait de terreur.

— Ah ! rentrez dans votre boîte, vous, n'est-ce pas, Chignon ? ou je vous envoie par-dessus le mur.

Courville, Barrisson et Tartyfume se postaient, mus par un même dévouement, devant la porte de M^{lle} Augerolles qui, aussitôt levée, voulut mettre les pieds dehors.

— Ne bougez pas, mademoiselle, lui dit Savinien, nous sommes là...

— Et nous, matelots, s'écria Palangrotte, le fusil en bandoulière la hache d'une main, le revolver de l'autre, au secours des camarades !

Il faut le dire, ces marins, ces Français, ne songeaient plus à leurs prétendus griefs, à leurs futiles réclamations. Ainsi qu'une trombe, ils dégringolèrent par le couloir vers le paquebot, en poussant à leur tour une clameur furibonde.

Blanchette, endormie auprès de M^{lle} Augerolles, sa tête reposant sur l'épaule de l'artiste, s'était éveillée aux accents du piston, mais presque, aussitôt, cédant à l'invincible sommeil de l'enfance, elle était repartie pour le pays des songes d'or.

Jeanne, suffisamment rassurée par Savinien, voulait cependant savoir d'où venait tant de bruit.

— Enfin, messieurs, dit-elle, sans tenir des paroles du Gascon, compte que se passe-t-il ?

— Quelque émotion de populaire, fit Tartyfume, évasif.

— Voyons, je vous en prie, insista la jeune fille d'une voix ferme, dites-moi la vérité.

— Mademoiselle, dit Stéphane, la vérité, nous ne la savons pas. Il est probable que nos compagnons sont engagés dans un combat sérieux avec les Somalis.

— Pourquoi n'êtes-vous pas allés avec les autres, vous surtout, monsieur Savinien et vous aussi, docteur ?

— J'y vais, répliqua presque en même temps Tartyfume, vexé qu'on n'eût l'air de l'envoyer se faire tuer.

Et il se dirigea vers le couloir, espérant peut-être, dans son innocence, la peine de le rappeler que M^{lle} Augerolles prendrait.

Mais elle le laissa partir, la cruelle.

Barrisson, ayant remarqué que l'artiste semblait trouver naturelle la seule présence de Stéphane, en fut aussi très mortifié.

Mais la nature humaine est un singulier instrument et pour en jouer avec virtuosité, il aurait fallu un talent plus grand encore que celui de Jeanne.

Le plus humilié des trois fut précisément celui que les deux autres jalousaient : Courville.

Le malheureux pensait qu'on ne songeait pas à l'envoyer dans la mêlée. L'aimait-on donc plus que le docteur et Savinien ? Non, il ne venait pas à l'esprit de Jeanne, pensait-il, qu'un pauvre bossu comme lui pût affronter les coups, et même être utile. Voilà tout.

Peut-être y avait-il bien quelque chose de pareil. Mais aucune idée de dédain, ni de pitié, n'accompagnait ce sentiment très simple.

Et voilà comment trois excellents garçons devinrent

furieux contre Jeanne et... aussi contre eux-mêmes.

Quant aux trois autres prétendants de l'adorable jeune fille, Landrin, Gobert et Vaillant, ils avaient pour le moment d'autres préoccupations en tête.

C'est que la situation était effroyable.

Les Somalis se montraient partout et innombrables, grouillaient comme une fourmilière.

Et dans ce noir affreux, pesant, où chaque coup pouvait frapper un ami, on n'osait pas tirer un coup de fusil, on craignait de brandir les haches.

Les hurlements des premières minutes avaient cessé, mais, semblait-il, pour que le carnage grandît en horreur. Au milieu d'un silence troublé seulement par des piétinements et des han ! qui accompagnaient les meurtres, on avait la sensation d'entendre les couteaux pénétrer dans les chairs. De temps à autre, une masse tombait lourdement. Ici un gémissement s'élevait lugubre, saisissant. Là grondait un râle de bête

assommée.

Il fallait se défendre sans même voir l'ennemi surgissant à droite, à gauche, derrière. Le hasard seul protégeait les combattants. Une odeur de sang montait.

Landrin, Vaillant et sept à huit matelots formaient à l'arrière un groupe tenant ferme et non entamé.

Les autres essayaient de les rejoindre, se frayant un chemin à coups de hache, mais les lances, les couteaux, les flèches empoisonnées des Somalis, faisaient aussi leur affreuse besogne.

Ce fut seulement quand Gobert et Torix, prévenus, arrivèrent en pleine mêlée, que les choses commencèrent à prendre une tournure moins désespérée.

Avec les quinze marins de leur escouade, ils se ruèrent sur ceux des naufrageurs qui se tenaient en bas, autour du navire. Torix marchait le premier, abattant tout sur son passage. Les autres déchargeaient leurs fusils, et passaient en piétinant les Somalis tombés.

Arrivés auprès de l'hélice brisée, ils s'enlevèrent les uns après les autres, à la force du poignet, escaladant la poupe, s'aidant réciproquement, et sautant sur le pont.

— Nous voici, dit simplement Torix.

Alors, se déployant sur toute la largeur du pont, les vingt-cinq combattants foncèrent devant eux.

— Parlez ! parlez français ! cria Vaillant, pour qu'on parvînt, dans, la mesure du possible, à ne frapper que des Somalis...

Huit matelots avaient été pris au milieu de ceux-ci. Quelques-uns étaient blessés. D'autres résistaient encore en appelant.

C'est alors que survinrent Palangrotte et les trente autres marins de la plate-forme.

— France ! rugit Taxile en tirant dans un tas compact de noirs repoussés sur l'avant...

La bataille continuait, brutale, acharnée, impitoyable. Les

Somalis, cernés pour ainsi dire, ne se rendaient pas, au contraire. S'il en tombait par demi-douzaines, cela ne paraissait guère.

— Mais par où sont-ils entrés, ces vermineux ? demandait Palangrotte, en tirant dans le tas.

— C'est vrai, dit un matelot, quand il n'y en a plus, il y en a encore.

— On dirait qu'ils sortent du navire !

Et, en effet, on les sentait monter sur le pont par les escaliers, par les panneaux, par toutes les fissures. L'entrepont en regorgeait ; les salons, les cabines en étaient inondés.

Le brouhaha qu'ils faisaient donnait à penser qu'ils cherchaient quelque chose.

Oui, ces bandits avaient reçu la mission d'enlever M^{lle} Augerolles à tout prix et, comme Abou-Bakar ignorait que les naufragés se fussent installés sur la plateforme, il avait recommandé de fouiller le bâtiment de

fond en comble.

Landrin, tout frémissant à l'idée que le moindre accident pouvait faire éclater la dynamite à fond de cale, avait de la peine à garder son sang-froid.

Mais le secours amené par Palangrotte jetait l'indécision parmi les Somalis. Les matelots isolés en profitèrent pour rallier la troupe du commandant. Le pont fut balayé à tribord.

Un cri de triomphe retentit quand, trois minutes plus tard, les marins venus avec le Provençal opérèrent leur jonction à leur tour.

Les Somalis allaient être écrasés. Torix, maintenant sûr de ne pas assommer de Français, en abattait un à chaque coup de hache.

Les feux de salve faisaient une autre besogne, eux.

C'est à ce moment que Tartyfume, se croyant dédaigné par Jeanne, entra dans la fournaise en criant comme un fou :

— Attendez-moi.

Mais il arrivait tout seul par l'échelle de commandement et il tomba au milieu des noirs fous de rage.

Une dizaine d'entre eux lui sautèrent dessus.

— *Diou bibant ! qu'es aco ?* hurla-t-il.

— Tu t'es trompé de côté, dindonneau ! lui envoya Taxile, mais attends ; on y va.

On y allait en effet.

Vaillant, ayant compris l'atroce péril que courait Savinien, avait pris, lui aussi, une hache et, fendant l'épaisseur des Somalis, il se rapprocha du Gascon qui réfléchissait drôlement en recevant vingt atteintes.

Torix continuait son ravage. Palangrotte enfonçait sa baïonnette devant lui ; un Somalis mourant lui mordit le mollet.

— Le truang ! le crocodile ! cria-t-il en se dégageant. Tiens bon ! nous voilà. Vaillant arrivait près de lui, en

détruisant tous les obstacles.

— Passez derrière moi et rapprochez-vous du commandant. C'est ça. Et en avant toujours !

— Mâtin, ronchonnait Tartyfume, m'ont-ils assez étourdi, ces chacals, on dirait que je vois des chandelles.

S'il ne voyait pas réellement des chandelles, Savinien les avait devinées. De quelle angoisse torturante ne fut pas pris Landrin, en effet, quand des lueurs sinistres vinrent ressusciter en lui la terreur de l'incendie !

L'intérieur du paquebot s'éclairait brusquement ; on ne distinguait encore qu'une rougeâtre lumière à travers les escaliers, les panneaux brisés et les vitrages.

— Ah ! les démons ! gémit-il épouvanté.

Puis, sentant qu'une minute perdue pouvait coûter la vie à tout son monde, il commanda d'une voix vibrante :

— En avant, mes amis, en avant ou nous sommes perdus !

— Je te crois, dit Palangrotte sérieusement.

Des profondeurs du bâtiment surgirent cinq ou six noirs qui portaient des torches.

Abou-Bakar avait compté d'abord que ses guerriers, habitués à se conduire et à se battre dans les ténèbres, auraient facilement raison, vu leur nombre, des quelques matelots de l'*Océan*.

Mais voyant que l'affaire menaçait de tourner mal et persuadé que ses six ou sept cents séides reprendraient l'avantage s'ils savaient mieux où porter leurs coups, sur qui lancer leurs flèches empoisonnées, il venait de faire allumer des torches.

Les Somalis furent probablement enchantés d'y voir clair. Mais ce fut un bien autre soulagement pour les naufragés.

— Ah ! ma cagne ! gronda Taxile, ils nous éclairent, ça fait plaisir, trou de trou !

— Balayons cette fripouille à la baïonnette ! ils ont eu là une riche idée, rugissait Tartyfume.

— Un instant ! s'écria Vaillant d'accord avec Landrin.
Des feux de salve dans le tas, visez à la poitrine, feu !

Ah ! ce fut une rude explosion ; un désordre sans nom se mit dans les rangs des Somalis ; quelques-uns disparaissaient déjà, franchissant la lisse pour se glisser le long du bord.

Mais il en montait d'autres, en foule, sur le pont, comme si la réserve d'Abou-Bakar eût été inépuisable.

Vaillant et Landrin les laissèrent s'accumuler sur l'avant.
Et quand ils jugèrent leur foule assez compacte :

— Feu ! cria le commandant.

Plus meurtrière encore fut cette nouvelle décharge.

Il ne faudrait pas croire que les défenseurs du paquebot fussent indemnes. Les flèches pleuvaient sur eux. De temps à autre des piques, des sagaies venaient en sifflant s'abattre dans leur masse. Les matelots blessés s'impatientaient.

— La charge ! la charge ! criaient-ils.

— Soit ! à fond, mes enfants !

Et les naufrageurs virent s'avancer sur eux en courant, la rage au cœur, la fureur dans les yeux, une phalange irrésistible devant laquelle Torix, Vaillant, Landrin, Palangrotte et même Tartyfume, quoiqu'il fût toujours la proie d'un singulier trouble, s'enfoncèrent les premiers, en faisant des trouées sanglantes.

Ce Torix ! un héros. Il fauchait littéralement. Georges ne lui cédaient rien en vaillance. Landrin était digne d'eux. Les deux Méridionaux se couvraient de gloire et les matelots hurlaient en tuant.

À une pareille frénésie on ne résiste pas. Tandis que certains Somalis semblaient chercher toujours quelque chose dans les cabines, les guerriers d'Abou-Bakar se décidaient à la retraite. Bientôt ce fut une débandade. On les vit courir au hasard pour gagner des issues. Quelques-uns perdant la tête, s'élançèrent en avant comme résolus à se faire tuer.

Torix en saisit vivement trois ou quatre et les lança par-dessus le bord. Dans un coin, Vaillant et Palangrotte, attaqués par une dizaine d'enragés, frappaient à droite, à gauche, se sauvaient la vie l'un à l'autre plus de dix fois.

Le commandant, emporté par son ardeur, avait, suivi de six hommes, traversé l'épaisseur des Somalis comme il arrive aux charges de cavalerie de pénétrer sur les derrières des bataillons éventrés. Il ne fallut plus que quelques minutes pour abattre les obstinés et voir s'éclipser les autres. Torix, sa hache sanglante, descendit dans l'entrepont presque seul et l'eut bientôt purgé de naufrageurs jusqu'en ses moindres recoins. On courut après les fuyards, mais ceux-ci disparurent aussi mystérieusement qu'ils étaient venus.

La victoire était complète. Palangrotte vociféra :

— Vive la France ! et esquissa une danse invraisemblable. Il était quatre heures du matin.

XII

La plus élémentaire prudence exigeait qu'on prévît le retour offensif d'ennemis qui, sans qu'on sût comment, entraient et sortaient si facilement.

On se remit donc à monter la garde jusqu'au jour qui parut un peu avant sept heures.

Déjà, on avait eu la douleur de constater des pertes sérieuses dans la garnison des Rochers.

Cinq matelots étaient morts poignardés ou assommés. Il y avait une dizaine de blessés.

Le docteur les fit transporter dans son ambulance. Pendant cette opération, Landrin demanda très durement à Barrisson pourquoi il n'était pas venu, lui jeune et fort, prendre sa part des périls que tout le monde avait affrontés.

Un peu sèchement, Barrisson répliqua :

— D'abord, il me restait là-haut quatre blessés qui ne sont pas hors d'affaire, tant s'en faut. Placés plus spécialement sous ma garde, mon premier devoir était de ne pas les quitter.

Le commandant qui avait son idée de derrière la tête et songeait que le médecin s'était plutôt donné les gants de poser en défenseur de M^{lle} Augerolles, donna des marques d'impatience.

— Ensuite, continua Barrisson, si je n'avais pas pris sur moi d'agir comme je l'ai fait, il serait arrivé de grands malheurs.

— Ah ! fit Landrin froid et sceptique.

— Oui ! mes blessés et les passagers auraient peut-être été massacrés.

— Comment ?

— Deux ou trois Somalis, quatre peut-être, sont

parvenus, je ne sais comment, à s'introduire sur la plateforme.

— Est-ce possible ?

— J'en ai abattu un. M. Courville a blessé le second qui, sans savoir ce qu'il faisait, a exécuté le même saut que M. Palangrotte. Les autres se sont échappés.

— Par où sont-ils venus ?

— Je l'ignore.

— Par où sont-ils partis ?

— Nous n'en savons rien.

Landrin, quoique très nerveux, eut la loyauté de dire à Barrisson :

— Pardonnez-moi ma question. Vous avez agi sagement et utilement. Mais, mille diables ! ces fieffés coquins me rendront fou. Il est clair que nous aurions tort de nous croire en sûreté ici.

— Assurément. Ils nous tiennent dans leurs mains.

— Nous venons de les châtier cruellement, reprit le capitaine, c'est certain. Ils ont perdu plus de cent hommes, mais nous ! cinq morts, dix blessés ! Encore trois ou quatre victoires comme celle-là et il ne restera plus personne.

Landrin ne s'illusionnait pas et il avait bien raison.

Fort heureusement, ni les matelots, ni Palangrotte, ni Tartyfume, ni Gobert ne songeaient à cela. Débordant de la joie que leur inspirait le triomphe, ils célébraient leur succès sans mesure et sans modestie.

Chacun rappelait ses exploits et se vantait, légitimement du reste pour la plupart, de s'être couvert de gloire.

Seul, Vaillant ne s'abandonnait à aucune hyperbole. Ainsi que Torix, il s'enfermait dans la conscience du devoir accompli et se tenait souriant et muet à quelques pas de M^{lle} Augerolles.

Celle-ci avait conté ses émotions, ses terreurs et comment

Stéphane et le docteur lui avaient sauvé la vie.

Son grand calme l'abandonnait un peu. Car l'alerte dépassait les bornes d'une banale attaque. On ne lui avait pas caché que les Somalis s'introduisaient dans la place par des chemins inconnus et qu'ils pouvaient renouveler leur tentative chaque nuit s'ils en avaient la fantaisie. Et puis, ces cinq morts, ces blessés dont on entendait les gémissements, tout enfin entamait la fermeté, si longtemps inébranlable, de l'artiste.

Ce fut donc avec une nervosité singulière qu'elle proclama le service à elle rendu par Courville qui rayonnait, par Barrisson qui, lui, était à ses devoirs. Landrin, Vaillant, Gobert, Tartyfume se sentaient diminués.

Fort heureusement, Palangrotte était là, et fort heureusement aussi il éclata comme un marron d'artifice.

— Té, pardi, mademoiselle, vous leur devez un cierge à M. Courville et au docteur. Mais pas un cierge gros comme le mât d'artimon, il s'en faut. Je les aime et je les

estime ; Tartyfume peut vous le dire et je me ferais très bien casser la croquignette pour eux. Pas, Savinien ?

Tartyfume, affirmatif, poussa un grognement.

— Mais, trou de trou, si nous n'avions pas été là-bas en train d'astiquer la coloquinte aux galvaudeux, ce n'est pas trois ni quatre mal blanchis qui vous auraient offert l'expression de leurs sentiments féroces, c'est cinq cents, mille peut-être. La besogne qu'on a faite en bas ! Ah ! mademoiselle, je voudrais que vous ayez vu ça. Sus l'averse des flèches empoisonnées. Torix avait l'air d'un marteau pilon. Le commandant voyait tout — il est vrai que n'était pas beaucoup, ce qu'on pouvait voir, n'importe — et avec ça il bûchait !! Ah ! Ma cagne ! Il n'y a pas jusqu'à Tartyfume...

— Taxile ! fit sévèrement le Gascon.

— Oui, on sait que tu es modeste comme une violette de Parme, mais du moment que tu ne te vantes pas toi-même, ton parfum ne se perd pas.

Palangrotte avait du succès. Ça l'excita. Il reprit de plus belle :

— Tartyfume, mademoiselle, s'est lancé tout seul au milieu de cinquante gredins, avec son cornet à piston dans le dos, et là il s'est fendu de droite, de gauche, sans s'inquiéter d'être ratiboisé. C'est un héros ! un vrai. Il disait des bêtises pendant ce temps, des aimables bêtises à faire pouffer une vache laitière. Et il riait, le brave... Croyez-moi, mademoiselle, le cierge gros comme le mât d'artimon, c'est à ceux d'en bas que vous le devez, nous ne le réclamons pas, non, mais on peut bien le dire, tonnerre des Martigues.

Palangrotte s'essuya le front. Tartyfume paraissait mal à l'aise. M^{lle} Augerolles souriait, un peu gênée.

— C'est comme M. Vaillant. Ah ! celui-là... oh ! ne faites pas des signes, je dirai ce que je pense. Celui-là, voyez-vous, si nous étions au moyen-âge, c'est à lui que la belle princesse décernerait la palme du tournoi.

Taxile respira, puis ajouta plus posément :

— Dommage que nous n'ayons pas un journal pour raconter la bataille... faudra songera en fonder un.

Comme il prononçait, ces derniers mots, Savinien chancela.

— Eh ! qu'est-ce que tu as, copain ? lui demanda le Marseillais. Ça ne peut plus être ta modestie qui t'esparouffle.

— J'ai des soupçons dans le dos, des soupçons de...

— Fais voir. Ah ! mon Dieu ! ils ont faussé ton cornet à piston.

— Je crois qu'ils ont aussi faussé ma carcasse.

— C'est vrai, tu saignes. Viens vite trouver le docteur, ma cagne ! Pas de bêtises, hein. C'est donc ça que tu avais l'air solennel ?

— Monsieur Tarlyfume, dit Jeanne Augerolles en tendant la main à Savinien, laissez-moi vous féliciter de votre bravoure et vous remercier d'avoir contribué à nous

sauver.

— Oh ! mademoiselle, faisait le Gascon en se tortillant, très cocasse, je comprendrais ça si j'avais eu la chance de me faire casser la tête pour vous.

— J'aime mieux que vous n'ayez rien de cassé, dit Jeanne en souriant, et j'espère que votre blessure n'aura aucune gravité.

Savinien redevint radieux. Taxile l'emmena, tandis que la charmante artiste tendait aussi là main à Gobert et à Landrin et à Vaillant.

Tartyfume, amené auprès du docteur, fut promptement déshabillé par son ami Taxile. Une torpeur singulière l'étreignait. Dès que Barrisson eut examiné la plaie d'où coulait lentement un sang laid, il n'hésita pas :

— Vous avez été frappé par une arme empoisonnée, cher monsieur Savinien, dit-il.

— Empoisonnée ! répéta le Gascon que cette déclaration réveilla. Pour lors, je suis un homme rasé !

— Ah ! misère de nous ! gémit Palangrotte.

— Il vadonc falloir qu'à la fleur de mes ans...

— Rien du tout, interrompit Barrisson. Nous ne sommes pas ici chez les sauvages du Brésil qui vous intoxiquent avec du curare.

— Ah ! ah ! firent en même temps les deux Méridionaux.

— Fort heureusement les Somalis, comme les Malgaches, emploient, pour empoisonner leurs flèches, des substances dont on sait aujourd'hui neutraliser les effets.

— Voilà, ce que les journalistes une soupira Tartyfume, appellent importante communication.

— Vous répondez de mon copain, alors ?

— J'en réponds, j'en réponds... oui... si...

— Aïe !! fit Savinien, je vois ; vous répondez de moi sans en répondre.

—Attendez, reprit le docteur. Voilà dix minutes que je cherche le contre-poison sans le trouver.

— Et si vous ne mettez pas la main dessus, bonsoir, ce sera fini.

— Non, répliqua Barrisson. Seulement je serai forcé de vous enlever les chairs autour de la blessure et aussi profondément que l'exigera la pénétration du poison.

— May de Diou ! (mère de Dieu !) voilà une perspective... Et puis j'en aurai pour un mois...

— Au moins...

— Il faut trouver votre drogue, Esculape mon ami, dit Palangrotte avec autorité.

— Je l'ai vue hier encore. Il faudrait qu'on me l'eût volée.

— En aviez-vous parlé à quelqu'un ?

— Oui, en effet ; Madame Corniau m'exprimait hier ses craintes d'être atteinte par une flèche et je lui montrai le remède, dit Barrisson, qui passait toujours ses flacons en

revue.

— Attendez ! fit sèchement le Marseillais.

Et Palangrotte courut chez M^{me} Chignon.

— Vous savez, lui dit-il, que le Code maritime punit de mort les voleurs qui exercent leur industrie au préjudice de naufragés.

— Eh bien ? fit Céleste, qui ne voyait pas bien à quoi rimait cette leçon de Droit.

— Eh bien, voilà : si vous ne voulez pas être pendue dans cinq minutes...

— Pendue ! dans cinq minutes ! rîla Céleste que l'étranglement produit par ces paroles empêchait seule de pousser des cris de pintade.

— Parfaitement... à moins que vous ne me rendiez la fiole qu'on vous a vue chiper chez le docteur.

Palangrotte parlait avec un aplomb tel que Céleste Corniau devint livide et jeta un coup d'œil furtif sur sa

jupe en portant la main à sa poche.

Sans plus de façons, Taxile s'avança vers elle pour la fouiller et saisit le fameux remède.

— Vous avez donc tous les vices ? lui gronda Palangrotte dans les yeux.

— Voilà votre affaire, docteur, dit Taxile en rapportant la fiole. C'était bien la mère Chignon qui l'avait...

— Vous êtes sauvé, monsieur Tartyfume, dit Barrisson, et mes pauvres matelots aussi, car presque tous sont dans votre cas.

— Ah ! ça soulage, dit Taxile rayonnant.

— Nous allons voir ça ! fit Savinien encore sceptique.

— Tenez, buvez-moi ces dix gouttes et ne faites pas la grimace !

Le Gascon absorba sans barguigner, mais il s'écria ensuite :

- Cap de Diou ! que c'est mauvais ! pur chicotin...
- Laissez-moi vous mettre une trentaine de gouttes sur la plaie...
- Allons bon ! ça brûle à présent. Oh ! mais ça brûle, docteur.
- Eh oui ! mais ça pénètre, ça cautérise, et pas une parcelle des chairs atteintes par le poison ne restera sans être atteinte et par conséquent guérie.
- Ah ! Palangrotte, mon vieux, n'aie jamais besoin de ça.
- Il n'a que des remèdes pour cheval de camion, ce satané docteur ! déclara Taxile.
- Mais vous avez des quantités de contusions, mon cher monsieur Savinien.
- Pardi ! les gueux ! ils m'ont tapé dessus en mesure...
- Le' point que je touche vous fait-il bien mal ?

— Oui, c'est l'endroit où était mon piston qu'ils ont failli changer en galette. Le pavillon aura mâché !

— Et vous n'éprouvez rien de fâcheux dans la poitrine ?

— Non, rien. Tiens ! je me sens déjà moins endormi.

— Allons, dit Palangrotte, ce ne sera pas cette fois-ci, je le vois, que tu avaleras ton embouchure.

Savinien eut la force de rire.

— Faut-il me coucher ? demanda-t-il.

— Mais, mon cher, un bon somme ne fera de mal à personne, après une pareille nuit.

Barrisson, ayant sommairement pansé ses matelots, tout en grognant, alla trouver Landrin et lui dit à voix basse :

— Commandant, il me faut de l'eau !

— De l'eau ! malheureux !

— Oui, pour mes blessés. Que voulez-vous que fasse un médecin sans eau ? Les autres peuvent boire n'importe

quoi. Mais je ne puis laver les plaies qu'avec de l'eau phéniquée. J'en ai encore un bocal, un seul. Dans une heure il n'en restera pas une goutte. Et ce soir ? Et demain ?

— Ah ! mon ami ! que voulez-vous que je vous dise ? Vous savez bien qu'il n'y en a plus. Pas ça, docteur, ajouta Landrin en faisant claquer son ongle sur ses dents.

— Et alors quoi ? demanda Barrisson. Faut-il que je laisse mourir nos mathurins ?

— Que diable ! docteur, riposta le capitaine avec humeur, laissez-moi respirer. On s'est battu toute la nuit ; C'est à peine si notre angoisse est apaisée. Les ennemis ne sont pas tous rentrés chez eux. Voilà quarante-huit heures que je n'ai pas dormi. Ce soir nous recauserons de ça.

— Soit, ce soir, dit Barrisson assez tristement.

Le ton du médecin indisposa le commandant qui reprit :

— Vous n'allez pas, je pense, prendre des airs découragés, juste au moment le plus redoutable. Sachez

qu'il ne nous reste plus que deux flacons de soda-water. Ils sont réservés à M^{lle} Augerolles et à Moumousse. De bière, il n'y en a plus du tout. Demain, ces dames boiront les deux dernières bouteilles de vin.

— Et après ?

— Il restera pour huit jours de rhum. Et puis, c'est l'inconnu. Mais si mes prévisions sont exactes, le stationnaire d'Obock, averti par ma demande de secours, sera ici sous peu. Il s'agit donc de tenir jusque-là.

Barrisson s'inclina.

— Autre chose, dit-il. Je dois vous avertir d'un fait grave. La dame Corniau m'avait volé un des remèdes les plus nécessaires sur cette côte.

— Comment ! volé ?

— Oui. Si M. Palangrotte n'avait eu l'intuition qu'elle était la coupable, et ne lui avait pas fait restituer la fiole intacte par un heureux hasard, huit matelots sur dix et M. Tartyfume étaient perdus.

— Elle est joliment encombrante, cette odieuse inconsciente. Je vais prendre des mesures. À ce soir.

La journée se passa sans encombre. Les marins valides, brisés par la fatigue, dormirent jusqu'au soir. Il n'y eut pas d'alerte.

Dès les premières heures de la journée, après le retour des combattants, M^{lle} Augerolles avait déjeuné chez elle en compagnie de Moumousse.

Les deux flacons de soda-water que Jeanne voulait économiser n'y passèrent pas. Mais Moumousse était si altérée, justement ce jour-là, que vers le milieu de l'après-midi il n'y en avait plus du tout.

L'enfant, inquiète, peut-être souffrante, accusait des exigences et faisait mille questions.

— Et pourquoi on a tant soif, dis, juste quand il ne faudrait pas ? Pourquoi le monsieur qui commande n'a-t-il plus de quoi boire ?

Jeanne lui répondait le plus patiemment du monde, mais

là petite fille, persécutée parla soifj sortit de la tente, fit sa tournée, câlinant les hommes éveillés et découvrant Torix qui la regardait en souriant plein de tendresse, elle lui sauta pour ainsi dire dans les bras, et le prenant par le cou comme elle faisait souvent, lui dit dans l'oreille :

— Quand on pourra boire, dis, Tory ?...

— Tu as soif, mignonne ? dit le colosse atterré.

— Oh ! oui.

— Ah ! fit longuement l'herculéen matelot.

— Et toi ? t'as-t'y pas soif ? demanda Moumousse.

Le géant se sentit trembler. Souvent à bord, les soirs de calme, sous la Croix du Sud, il avait entendu les beaux parleurs du bord narrer des naufrages dans lesquels la soif amenait des férocités sans nom. Ces souvenirs lui revenaient, lui broyaient le cœur. Des hommes comme lui, disait-on, avaient ouvert les veines de leurs semblables pour boire leur sang.

Et, il le savait, dans ces moments effroyables nul n'était maître de soi ; nul ne pouvait dire à l'avance si la folie de ces heures impitoyables ne vous ferait pas commettre ce crime à votre tour.

— Et toi ! t'as-t'y pas soif ?

Certes ! c'est qu'au contraire, ce discipliné, ce sobre était dévoré par la plus cruelle envie de boire un peu d'eau que jamais il eût éprouvée.

Le rhum, qu'il absorbait uniquement depuis trois jours, l'altérait chaque fois un peu plus. Il savait ce qu'on souffrait.

Et cette délicieuse enfant qu'il adorait... on pouvait vouloir !... horreur !...

Il en sentait ses jambes se dérober.

Grand Dieu ! il n'eût pas hésité à se couper l'artère pour qu'elle fût désaltérée. Mais quoi ! sa Moumousse buvant du sang lui aurait inspiré un dégoût ! Non ! il ne pouvait pas penser à cela.

Pressant frénétiquement la petite fille contre son cœur, il lui dit d'une voix changée :

— Attends, fillette, je vais aller te chercher de quoi !

Il courut vers la tente de M^{lle} Augerolles, y entra et déposant Moumousse auprès de la pianiste, il dit à celle-ci tout bas :

— Amusez-la. Elle meurt de soif.

Sortant avec des allures de fou, Torix descendit vers le paquebot, se précipita dans la cambuse qui ne contenait plus, on le sait, que des bouteilles méchamment vidées par les Somalis.

Là, le brave garçon se mit à remuer les tas de flacons pour voir, qui sait ? si, lors du transport des boissons sur la plate-forme, on n'avait pas oublié quelques bouteilles pleines.

— Une seule ! une seule ! Grommelait-il.

On a ainsi, dans les instants suprêmes, de ces espoirs

insensés...

M^{lle} Augerolles, obéissant docilement au désir du gigantesque matelot, tirait, cependant, de ses malles quelques chiffons, disant :

— Moumousse, je vais te faire une robe et un grand chapeau, pour que tu sois belle.

L'enfant, oubliant tout en une minute, battit des mains et se suspendit au cou de la jeune fille en disant :

— Une robe ! quel bonheur !

Dans un Coin de la plate-forme, adossé à la paroi intérieure du parapet, grave et méditatif, Jâ, le bon abeuche, avait vu Blanchette et Torix se parlant à voix basse.

L'émotion du géant n'avait pas échappé à cet être instinctif. Il Savait que l'eau manquait tout à fait. L'idée que Moumousse et surtout Jeanne Augerolles souffraient de la soif et pouvaient en mourir lui endolorissait les chairs.

Le soir, il s'éloigna comme d'habitude. Landrin lui donna la mission de sonder les guerriers Somalis et de savoir quel projet nourrissait Abou-Bakar.

Quand il revint, le lendemain matin avant le jour, Jâ se glissa, fantôme fugitif, entre les matelots d'ailleurs somnolents qui gardaient l'entrée de Nour, grimpa lestement sur la terrasse et alla s'asseoir sur une saillie du roc, tout contre la tente de M^{lle} Augerolles.

Nul ne l'observait, on n'avait plus aucun doute sur la sincérité de son dévouement.

À ses pieds, il plaça quelque chose de précieux sans doute, car il paraissait vouloir le cacher sous un pan de son manteau.

Dès qu'il vit Jeanne entr'ouvrir sa tente, l'abeuche prit son mystérieux fardeau, regarda autour de lui si on le surveillait, et, tranquille à cet égard, entra chez M^{lle} Augerolles, timide, humble, et les yeux rayonnants de l'orgueil du sacrifice.

M^{lle} Augerolles, en l'apercevant, ne put cacher un mouvement d'effroi. Cela suffit pour attrister le pauvre diable qui, sachant l'inutilité de son langage, posa sur une malle une cruche en grès, ventrue d'une capacité de quelques litres.

Puis, jugeant que le cadeau expliquait assez sa présence, Jâ eut un bon rire d'esclave ravi de montrer que l'être le plus infime peut dispenser un bienfait.

— De l'eau ! s'écria M^{lle} Augerolles presque malgré elle.
De l'eau ! ah ! le brave homme !

Jâ, montrant toujours ses blanches dents, en une félicité débordante, expliqua par gestes qu'il avait apporté le bienfaisant liquide pour elle d'abord et pour Moumousse.

— Oh ! merci, mon ami, merci surtout pour ma petite amie !...

— Chuuut !! fit l'abeuche, qui, bien entendu, ne comprenait pas.

Jeanne alors lui prit la main et la lui serra avec tant de

reconnaissance et d'amitié, fixant sur sa bonne figure heureuse ses beaux yeux d'un bleu sombre, dans : lesquels se lisaient des sentiments d'admiration pour la généreuse pensée du pauvre noir, que l'abeuche eut un éblouissement et se sauva, pénétré d'une ivresse religieuse et immense.

Et quand Moumousse s'éveilla, la mignonne et Jeanne burent à longs traits l'eau exquise. Il fallut même que M^{lle} Augerolles empêchât la fillette d'y revenir abusivement.

Puis, ayant fait pour la journée une modeste provision, la délicate artiste, sachant que Barrisson manquait du précieux liquide pour ses blessés, alla le trouver, sans se soucier des convenances qui n'étaient plus de mise en ces conjonctures cruelles, et lui confia secrètement le dépôt de cette richesse imprévue.

Comment dire combien le docteur fut ému à la pensée que le primitif Jâ avait trouvé dans son cœur l'impulsion motrice d'une si attendrissante idée ?

Et quand Jeanne fut de retour auprès de Moumousse, c'est avec une enfantine joie qu'elle reprit, devant la petite fille attentive, la confection de la robe, dont la plus grande utilité allait être de les distraire toutes les deux des noires tristesses grandissantes.

Car, Landrin, on le pense, n'avait pas trouvé le moyen de procurer à son monde l'eau qui manquait. Les matelots, reposés, se sentaient de nouveau torturés par l'implacable soif. Le rhum abondait encore, mais ceux qui en buvaient finissaient par souffrir plus que les autres.

Quoiqu'ils n'eussent pas proféré une plainte, Vaillant, Courville et les autres passagers commençaient à être troublés autant par ce qu'ils enduraient eux-mêmes que par le tourment de croire M^{lle} Augerolles en proie aux souffrances les plus cruelles.

Et sous l'influence de ces tortures morales autant que physiques, les caractères s'exacerbaient. Chez les matelots l'irritation grandissait aveugle, irraisonnée. Les satisfactions de la veille s'étaient évanouies.

Presque, toute la journée ils la passèrent à fouiller l'horizon pour y découvrir le navire qu'on leur avait promis.

La mer restait monotone, déserte et, pour ainsi dire, indifférente.

Nul ne jetait de regards plus aigus sur les profondeurs de l'espace que Landrin. À deux ou trois reprises, son front s'illumina d'un soulagement immense, mais passager. Il avait cru voir une fumée : simple mirage.

Vers cinq heures, une agitation à peine dissimulée se manifesta sur le secteur de là terrasse où se tenait l'équipage. Quelques hommes, très excités, disaient qu'ils ne voulaient pas mourir là.

— Qu'est-ce que nous faisons, perchés sur ce rocher ?

— Est-ce que nous attendons qu'on nous tue un à un ?

— Il y a longtemps que nous aurions dû nous en aller.

— Nous sommes bien bêtes.

— D'abord, moi, je n'y tiens plus.

— Dans huit jours, nous aurons tous le scorbut.

— Ça, c'est sûr.

— Eh ! alors, les négros n'auront pas besoin de se creuser le cerveau pour venir à bout de nous.

— Qui sait si nous ne serons pas trahis, à ce moment ? dit un gros gabier à la face stupide.

— Nous le sommes peut-être déjà, riposta vivement et à voix contenue pour faire plus d'impression un des meneurs les plus actifs.

Mathieu, celui des matelots qui avait le plus de bon sens, leur demanda :

— Que voulez-vous faire ?

— Nous en aller.

— Où ?

— À Aden, répondit un imbécile.

— À la nage ? interrogea Colombet, autre marin raisonnable.

— Et puis, avez-vous des cartes pour savoir quelle route prendre ? Parlez-vous la langue du pays ? Pour combien de jours emporterez-vous de vivres ?

— À bas les poltrons et les mouchards ! cria une voix pour toute explication ; qu'on nous lâche le coude !

La plupart de ces malheureux étaient au fond de braves gens, auxquels il manquait la patience. Chez quelques-uns régnait la terreur de la soif. Chez tous, ce qui était plus grave, la conviction que les Somalis, au bout de cinq ou six assauts, même infructueux, auraient tué les naufragés jusqu'au dernier.

Cette parole bête déclencha un vent de folie sur toutes ces têtes saturées de rhum.

Vingt-cinq d'entre eux sautèrent sur leurs fusils, passèrent les haches à leur ceinture et s'avançant, pleins d'arrogance, les yeux menaçants, vers Landrin qui n'avait

pas, jusque-là, pris grand souci de leur conciliabule, ils s'écrièrent :

— En voilà assez, nous voulons partir.

Le commandant, isolé, pris à l'improviste, ne se démonta pas. Très crânement il fit deux pas en avant et dit :

— Ah çà ! est-ce que nous allons recommencer ?

— Pas de phrases ! vociféra un des orateurs de la troupe.

— De l'eau ! nous voulons de l'eau.

— Ou la mort ! ajouta un frénétique.

Torix, Colombet, une vingtaine d'autres, sans compter Courville, Palangrotte, Vaillant, accoururent auprès de Landrin qui, fort exaspéré, s'écria d'une voix tonnante :

— Bas les armes ! Est-ce qu'un seul d'entre vous aurait la prétention de me faire peur ?

— De l'eau ! qu'on nous donne de l'eau !

— Partons, partons ! on n'a pas le droit de nous retenir.

— J'ai le devoir, reprit Landrin, sur le même ton de commandement, j'ai le devoir de vous empêcher d'aller vous faire massacrer.

— Oh ! là là !

— C'est pour cela que, je vous le déclare, le premier qui osera faire un pas vers le couloir de sortie, je lui brûle la cervelle.

— Ce sera une rude manière de lui sauver la vie ! ricana un malin...

Le mot était cruellement perfide. Il porta.

— Eh bien ! nous passerons tous et, si on se massacre ici, c'est vous qui aurez commencé.

La situation devenait terrible. Dans l'état où étaient ces hommes, on ne pouvait prévoir qu'un irréparable malheur. De part et d'autre, on se mesurait...

Juste en cet instant, M^{lle} Augerolles achevait la robe et le chapeau de Moumousse. La robe d'un rose doux,

caressant, seyait à merveille. Le chapeau, fait d'une montagne de tulle et de gaze qui retombaient sur la nuque pour préserver l'enfant du soleil, encadrait la délicieuse petite figure aux tons de fruits charmants et savoureux.

Quoique robe et chapeau eussent été enlevés, un peu à la diable, Moumousse, les yeux pétillants de mutine coquetterie et jolie à ravir les bêtes féroces, s'échappa de la tente, impatiente d'aller se montrer à Torix et aux matelots, ses amis.

Légère comme un sylphe, débordante de joie et d'orgueil enfantin, elle courut sur la plate-forme et, sans se douter de ce qui se passait, entra, folle, dans l'espace qui séparait les deux partis en criant :

— Regardez comme je suis belle !

Vive, gracieuse comme une bergeronnette, répandant autour d'elle le charme rayonnant d'une félicité féminine absolue, Moumousse tourna sur elle-même en une sorte de cadence pour se faire admirer.

Que de funestes, que de tragiques aventures se changeraient en douces et réparatrices ententes si un enfant, une femme, envoyés par le destin, arrivaient toujours à temps pour interrompre et faire disparaître l'irréparable.

Divine Blanchette ! idéale gamine !

— C'est ma grande amie Jeanne qui m'a fait ça.

Inutile de dire que ces frustes loups de mer, ravis par l'exquise apparition, avaient vu s'évanouir leur fureur. Quelques-uns souriaient déjà. Torix, radieux, la contemplait, béat, dans une extase.

Mais elle, continuant ses mines apaisantes :

— N'est-ce pas que je suis jolie ?

Elle s'approcha d'un matelot, lui tendit le bas de sa robe et saisissant sa main rugueuse avec une familiarité victorieuse :

— Touche comme c'est doux, dit-elle.

L'homme de mer, encore échauffé, gardait sa figure trop rude. Elle le regarda interdite, puis promenant bientôt son regard sur l'autre parti, en tête duquel était Landrin :

— Pourquoi vous êtes en colère ? Demanda-t-elle.

Mais Dieu voulut que l'un des révoltés, séduit, ne put se retenir de prendre Moumousse. par la tête et de l'embrasser en disant :

— Pour rien, fille.

C'était fini. Dans ces cervelles tout à l'heure troublées jusqu'aux excès farouches, germait, comme une lueur salubre, cette pensée qu'une lutte, de quelque façon qu'elle se terminât, aurait pour affreux résultat de laisser Blanchette à la merci des Somalis meurtriers.

Et ça, aucun d'eux ne le voulait.

Après une minute d'indécision, tous les matelots s'approchèrent de l'enfant. Ils voulurent à leur tour toucher comme c'était doux.

Rassurée et babillarde, Moumousse interrogeait, répondait, tendait son front aux baisers, riait aux éclats, emplissant l'ambiance de sa vie intense, de sa gaîté communicative et prenante.

L'admiration, le dévouement, la tendresse avaient remplacé dans ces âmes, tout à l'heure intransigeantes, les mauvaises suggestions. La scène devenait touchante, patriarcale. Avec une très grande présence d'esprit, Landrin profita de ces dispositions pour s'écrier presque gaîment :

— Farceurs ! Et vous voudriez faire croire que vous n'êtes pas de braves gens !

Ces paroles, bien que flatteuses, n'allèrent pourtant au cœur que des meilleurs.

Quelques-uns se redressèrent, prêts à regimber. Mais le commandant, sans l'apparence d'une crainte, se mêla aux amis de Moumousse, enleva celle-ci dans ses bras, la couvrit de baisers et lui dit :

— Sois tranquille, mignonne, il n'y a pas une de ces mauvaises têtes qui ne se ferait casser pour toi. Et sur ce terrain, mes enfants, nous pouvons nous entendre comme des frères.

Un murmure d'approbation parcourut la plate-forme.

— Je ne vous demande qu'une chose : attendez encore vingt-quatre heures le navire qui, nécessairement, est en route pour nous sauver. Si après-demain matin il n'est pas arrivé, je vous consulterai tous pour décider quelle résolution nous devons prendre.

— C'est ça, dit Palangrotte. Jusque-là nous ferons comme les chameaux. Nous ne boirons pas.

Flattés d'avoir bientôt voix au chapitre, les matelots, retournés comme des gants, poussèrent spontanément des cris de : Vive Moumousse !

La concorde s'étendit, calmant les cœurs.

À quelques pas derrière les groupes maintenant détendus, M^{lle} Augerolles, immobile et Songeuse,

regardait deux figures qui semblaient assombries par quelque déception : celle de Cook et celle de Céleste Corniau.

Elle eût juré que ces êtres-là étaient liés par une complicité malsaine d'un côté, stupide de l'autre.

Mais elle avait tant de droiture qu'elle secoua ses soupçons, comme on repousse une pensée calomnieuse. Moumousse lui tendait les bras. Elle pria Torix de la lui apporter. Et la petite futée lui glissa dans l'oreille :

— Il m'a froissé ma belle robe, M. Landrin, mais ça ne fait rien, je suis bien, bien contente.

Vers neuf heures, Jâ sortit. La nuit splendide, un peu plus fraîche qu'à l'ordinaire, acheva l'apaisement.

XIII

Seule, Jeanne Augerolles qui, sans avoir assisté au début de l'émeute, en avait compris le sauvage péril, fut tenue en éveil par de sombres pressentiments.

Assurément elle n'était pas sans avoir remarqué l'attention dont elle était l'objet et avait deviné, depuis longtemps, que presque tous aspiraient à sa main.

Elle en frémissait de tristesse, prévoyant le discord autrement redoutable qui naîtrait de cette rivalité. Non pas que tous la laissassent indifférente. Depuis longtemps, au contraire, un affectueux et bientôt tendre penchant l'avait entraînée vers l'un d'eux.

Si elle devait courir des dangers, si le ciel voulait qu'un de ces honnêtes garçons lui sauvât la vie, il lui aurait été bien doux que ce fût celui qu'elle ne se refuserait pas à aimer.

Tout cela dominé par la crainte qu'au milieu de ces troublantes privations, de ces événements menaçants, une querelle, un excès d'affection, l'incident le plus imprévu n'amenassent un conflit.

Alors, sans savoir au juste pourquoi, elle revit là scène où sa chère Moumousse avait, par son innocente, par sa triomphante séduction, empêché les plus grands malheurs.

Et il lui fallut invinciblement admirer les moyens que le ciel, le destin ou la providence emploie pour sauver, souvent malgré eux, les êtres qu'on croirait prêts à tomber dans l'abîme.

Cette échappée lumineuse sur le fond obscur des lendemains la réconforta quelque peu. Inconsciemment elle pressa contre son sein, soulevé par l'angoisse, la petite Moumousse endormie et se laissa elle-même prendre par le sommeil ami.

Le lendemain, Jâ revint, apportant de nouveau quelques litres d'eau claire. Jeanne en garda peu. Barrisson

confisqua le reste pour ses malades. L'abeuche revenait, en plus, avec des nouvelles graves. Par lui, Landrin et Courville apprirent qu'Abou-Bakar avait des intelligences dans la place.

— Si l'avant-veille de la révolte avortée, dit-il, les Somalis se sont rués avec tant de fureur à l'assaut du navire échoué, c'est qu'ils savaient que des éléments de discorde s'étaient déjà produits.

— Qui t'a révélé cela ? demanda Courville.

— L'une des femmes d'Abou-Bakar. Hier soir le sultan attendait encore un signal.

— Ah ! ah ! Il y a donc ici des traîtres ?

Puis, se parlant à lui-même :

— Un traître ! Ce ne peut être que Cook. Mais quelle preuve mettre en avant ? La parole de ce Somali ? qui sait s'il n'est pas, lui, le seul espion ? Non pourtant. Non. Il n'oserait pas revenir ainsi chaque jour.

Landrin, profondément angoissé par la révélation de l'abeuche, se promenait lentement autour du puits, passant successivement devant chaque tente.

Quand, pour la troisième fois, il doubla celle qu'occupaient les deux Méridionaux, Tartyfume, encore émacié par les ravages de ses blessures, lui fit assez plaisamment le salut militaire.

— Comment allez-vous, cher monsieur ? lui dit le commandant.

Savinien, en homme qui n'attend que cette parole pour se joindre à Landrin et l'accompagner dans sa déambulation, répondit très haut :

— Dans les demis-tons ! quelques bémols à la clef. Merci, mon commandant.

Après quoi, se mettant à marcher avec Landrin :

— J'ai, dit-il presque à voix basse, quelque chose à vous faire connaître.

— Quelque chose de drôle ?

— Non. Je crois que la dame Chignon et ce Carthaginois de Cook complotent ensemble.

— Ah ! qui peut vous faire penser ?...

— Ils se visitent continuellement l'un l'autre. On les voit chuchoter ensemble. M^{me} Chignon a l'air d'endoctriner certains matelots.

— Vous en êtes sûr ?

— Pas absolument. Mais, trou de trou, comme dirait Taxile, il y a des présomptions.

— Lesquelles ?

— Hier, avant la bagarre que Moumousse est venue empêcher...

— Eh bien ?

— Cette misérable a eu des conférences avec l'Anglais, d'abord, et, en le quittant, avec deux ou trois des

meneurs.

— Mais vous n'avez rien entendu ?

— Non.

— Vous ne pouvez pas préciser ?

— Pardi. C'est là le malheur. Mais, attendez : pendant qu'on se mesurait et qu'on pouvait Croire à un gros chambard, le Cook, très attentif, semblait attendre l'éclat que suivrait l'échange des premiers coups et il regardait du côté du Sultan avec une singulière obstination.

Puis, quand la petite fille eut fait envoler la colère des matelots, il est rentré dans sa tente visiblement désappointé.

— D'après vous, il échangerait donc des signaux avec l'ennemi ?

— Eh ! cap de Diou ! je ne puis pas dire... mais il y a de ça et vous voilà prévenu. Ces deux serpents sont trop bien ensemble pour ne pas combiner quelque sale

histoire. Ce que je sais parfaitement, c'est que depuis que je suis blessé et que je reste sur ma couchette tout le temps, pour être plus tôt valide, je les ai vus, par une fente de ma toile de tente, s'aboucher à chaque instant.

— Quel air avaient-ils ?

— L'air de sacrés chiens qui ont envie de mordre.

—Merci. C'est bon à savoir. Vous n'êtes pas tout à fait guéri ?

— Si. Encore pâlot, mais déjà solide. Si je reste au lit, c'est pour les surveiller un peu. Croyez-moi, méfiez-vous, ils préparent quelque grosso mistoufle.

— Écoutez, monsieur Tartyfume, dit Landrin rendu confiant par les révélations du Gascon.

— Toute mon acoustique est à vous.

— Entre nous, n'est-ce pas ? C'est tout à fait entre nous.

— Parbleu ! attentif et muet.

— Eh bien, j'ai reçu d'autre part l'avis qu'il y avait un traître ici.

— Ah ! vous voyez. Et alors, ce ne peut être que l'Albionnard.

— Je l'ai aussi pensé, mais je n'ose pas y croire.

— Pourquoi ?

— Parce que j'ai beau me creuser la cervelle, je ne vois pas quel intérêt cet homme aurait à nous faire massacrer, étant bien sûr qu'il le serait parfaitement, lui aussi.

— Qui sait ? dit Tartyfume.

Landrin, impressionné par cette réponse, resta un moment silencieux.

— Et puis, ajouta Savinien, il n'y a pas que des intérêts dans la vie de ce monde. Il y a aussi la haine, la vengeance. On dit que les Écossais, et c'en est un peut-être, n'oublent jamais un grief ; que, comme les Corses, ils font peu de cas de leur vie dès qu'ils ont résolu

d'abattre un ennemi.

— Mais contre qui cette vengeance ?

— Contre vous qui l'avez mis aux arrêts, contre Vaillant qui l'a lancé comme un paquet à Torix, l'autre jour.

— Laissez donc.

— Enfin, les sujets de la reine Victoria ont une imagination de tous les diables dès qu'il s'agit de commerce. Pouvons-nous savoir ce que celui-là est capable d'inventer ? Souvenez-vous combien il a été insolent à deux ou trois reprises.

— Bon, mais...

— Si c'était moi, je ferais dresser une belle potence...

— Oh ! Quel homme radical vous faites !

Et Savinien laissa Landrin de plus en plus perplexe, en face de ce danger qu'il n'avait pas l'habitude d'envisager, lui, l'homme élevé au milieu des luttes contre la nature ou contre de francs adversaires.

Tartyfume, avec son instinct presque banal, avait vaguement entrevu la vérité. Cook était une nature violente et dissimulée à la fois. Ce qu'il voulait, c'était punir Jeanne Augerolles de son dédain. Ayant surpris un fragment de conversation entre Courville et Landrin où il était question de la monstrueuse proposition d'Abou-Bakar, ç'avait été dans une sauvage explosion de haine qu'il s'était résolu à tout tenter pour que le sultan devînt le seigneur et maître de celle qui lui avait laissé voir son mépris.

Par le puits, il avait communiqué nuitamment avec Nour, et dicté ses conditions qui étaient son rapatriement à Zanzibar et l'achat de ses fusils par le sultan. Abou-Bakar, d'ailleurs, quoique perfide, barbare et capable de tous les parjures, savait qu'un sujet anglais n'est jamais abandonné par son gou vernement et que, mort, il coûtait encore cher à ses meurtriers.

L'idée de faire détruire les stocks de boissons pour provoquer la révolte venait de lui.

Peu s'en était fallu, d'ailleurs, qu'il ne réussît à livrer

Jeanne, la bataille furieuse entamée sur le paquebot n'ayant eu d'autre but que d'attirer tout le monde en bas, tandis que deux ou trois hommes audacieux tenteraient l'aventure.

Par bonheur, l'assaut des Somalis avait été repoussé ; et la tentative de rapt n'avait pas eu plus de succès.

Enfin l'intervention de Moumousse anéantissait, la veille, les odieuses espérances du drôle et de Céleste Corniau qui, blessée par la pianiste, nourrissait contre elle une haine noire.

Vers midi, on se mit à table comme à l'ordinaire. On ne manquait pas de vivres. Mais les deux dernières bouteilles de vin furent servies. Quatorze personnes devaient y trouver l'apaisement de leur soif. Le commandant, Courville, Vaillant, les officiers, le docteur, Palangrotte et Tartyfume déclarèrent qu'ils laissaient cette ultime ration de vin aux dames et aux vieillards.

— Un petit verre de rhum me suffira, dit Landrin.

— Moi aussi !

— Moi aussi.

Céleste Corniau, aigre comme un citron, se mit à ronchonner.

— Deux bouteilles pour huit, merci. En voilà une vie !

L'œil volontairement terne, le capitaine écoutait attentivement sans avoir l'air d'entendre.

— Et puis, reprit tout à coup la Chignon, avec une âpre violence, je veux de l'eau.

— Madame, voulut dire Landrin.

Mais Céleste lui coupa insolemment la parole, criant :

— Je veux de l'eau. Je sais qu'il y en a. J'en ai vu ; on la cache pour le plaisir de nous assoiffer.

Ce langage était effroyablement dangereux. Les matelots, dressant l'oreille, n'en perdaient pas une syllabe.

Un rien allait suffire pour provoquer de nouveaux

conflits.

— Taisez-vous, dit rudement Landrin. Vous êtes bien imprudente de parler sur ce ton, quand un mot de moi vous ferait rentrer sous terre.

M^{me} Corniau avait été montée par Cook à un tel degré de rage qu'il aurait fallu la battre pour la faire taire.

— On la garde pour mademoiselle sans doute, l'eau, et pour cette...

Barrisson, qui s'était levé brusquement, frappa sur les planches qui servaient de table et couvrant la voix de Céleste en vociférant à son tour.

— Vous êtes, dit-il, la plus odieuse sorcière que nous ayons jamais rencontrée.

— Sorcière ! vous m'appelez sorcière, attendez !

De sa voix grave, Landrin reprit :

— Être une sorcière, cela n'a pas d'importance, mais être une voleuse, voilà ce qui ne se tolère pas aussi

facilement.

— Une voleuse ! piaula Céleste.

— Oui, car on a trouvé sur vous, qui les aviez dérobés, des remèdes sans lesquels nos blessés, nos vaillants camarades tombés en combattant pour vous, auraient infailliblement péri. Vous entendez vous autres, ajouta Landrin en se tournant vers les matelots.

— Ah ! c'est pour ça, que vous m'appellez voleuse. Par exemple ! Et puis quoi ? Ça empêche-t-il qu'il y ait de l'eau, qu'on ne nous en donne pas, tandis que les autres s'en gavent ?

— Vous mentez ! dit Landrin de très bonne foi.

— Oui, c'est vrai, déclara Barrisson, j'ai eu de l'eau pour mes blessés, quatre ou cinq litres.

— Vraiment ? Qui vous l'a donnée ? interrogea le commandant.

— M^{lle} Augerolles, à qui elle appartenait et qui a préféré

me l'offrir que de la garder pour elle.

— Là ! s'écria Céleste, qu'est-ce que je disais. Tandis que les pauvres matelots qui passent des nuits sont privés de tout, il y a de l'eau à gogo chez cette mijaurée.

— Eh ! là-bas ! m'ame du Chignon vert, gronda Taxile, vous n'allez pas arrêter votre tapette ?

Ah ! bien oui. Elle était repartie, la Corniau.

— Et on crève de soif ! et tout le monde ici endure des supplices pour que la demoiselle soit préservée.

Tartyfume, furieux, venait de saisir le poignet de cette harengère exaspérée.

— De quel droit parlez-vous ici ? s'écria-t-il. Qui êtes-vous ? Tous nous avons payé, avec notre passage sur l'*Océan*, le droit de nous plaindre, tous, excepté vous. On vous a sauvée, on vous fait la charité, on vous nourrit, et vous piaillez comme une vieille poule qui ne peut pas pondre. Diou bibant ! si le commandant ne vous fait pas enlever...

— Ah ! toi aussi, tu la défends, imbécile, comme le bossu. Ils prennent tous son parti. C'est pour ça qu'on réduira cinquante marins à périr.

— En voilà assez, finissons-en, dit Landrin qui fit un signe à Colombet, son fidèle matelot. Celui-ci s'approcha de Céleste.

— Si madame ne veut pas que je la soulève, dit le gabier, elle fera bien...

Mais va-t-en voir si elle entend, seulement. Debout, un poing sur la hanche, l'autre poing tendu vers Jeanne, les yeux remplis de haine et la bouche de fiel, elle hurle :

— Oui, je veux qu'on le sache, sans elle nous serions tous partis et en sûreté. Le sultan nous l'a offert. Ce sont ces messieurs...

— Elle est folle à lier, dit Jeanne d'une voix brisée.

— Emportez-la donc, Mathieu, Colombet.

— Ces messieurs... ses prétendants... vous comprenez.

Le sultan voulait l'épouser, et alors !

— Torix, fermez-lui la bouche..., ordonna Vaillant.

— Coquine ! grondait Palangrotte, elle veut faire massacrer les enfants de nos pères.

— Oui, le sultan l'aurait faite sultane.

Torix l'avait enlevée sans façon à bout de bras et l'emportait pour tout de bon.

— Comme si ce n'était pas un honneur..., continuait-elle à crier de loin...

— Ah ! la grenouille maudite ! grommelait Tartyfume.

— Elle n'avait qu'à accepter... il n'y aurait eu personne de mort... personne de blessé et nous aurions été... reconduits...

On n'entendit plus rien. Torix l'avait portée dans sa tente et lui fermait la bouche brutalement en lui disant :

— Si tu ajoutes un mot, gueuse, je t'écrase d'un seul

coup.

Le géant avait un air si terrible et si décidé, ses yeux lançaient de si furieux éclairs que Céleste eut peur. Elle n'avait plus affaire à des hommes capables de garder une attitude mesurée, même en face de semblable mégère. Torix la méprisait.

Elle le croyait capable de l'aplatir sans hésitation.

Et puis elle avait dit ce qu'elle voulait dire. Elle se tut. Mais la surexcitation avait été trop forte, elle s'affaissa dans une crise de nerfs.

— Ah ! gigote, va, dit le colosse, on ne peut rien pour toi. Il n'y a pas d'eau, quoi que tu en dises, pour t'en fourrer à la figure.

— Eh bien ! commandant, qu'est-ce que je vous disais. C'est la suite du plan, dit Tartyfume à Landrin.

M^{lle} Augerolles, les yeux pleins de larmes, la poitrine soulevée par l'angoisse, restait immobile, ne comprenant rien à cette inqualifiable attaque.

Il n'était plus question de manger. Une émotion désordonnée agitait tous les cœurs. Heureusement, Céleste avait dépassé le but. Nul ne croyait que le sultan eût demandé la main de Jeanne.

Mais l'eau ! elle avait eu de l'eau, assez pour en donner au docteur.

Avec leur logique étroite et facilement bifurquante, les matelots allaient se monter la tête sur ce point.

Qui pouvait dire, en outre, qu'il ne leur conviendrait pas d'accepter plus tard, comme seconde base de récriminations, la demande d'Abou-Bakar, concernant M^{lle} Augerolles ?

Ils en étaient arrivés à cet état d'âme des villes assiégées, où l'égoïsme, la souffrance et la peur font voir les lâchetés sous un jour discutable.

Ils recommençaient donc à s'agiter.

Mais le commandant ne s'occupait pas de cela pour le moment. Il affectait, au contraire, de les regarder comme

des compagnons trop loyaux pour les soupçonner d'attacher quelque créance aux paroles de Céleste.

S'approchant de Jeanne, il lui adressa des paroles d'excuse.

— Je ne sais comment, mademoiselle, dit-il, me faire pardonner de vous avoir mise en contact avec cette affreuse coquine. Croyez bien qu'à partir de ce moment, je prendrai des mesures pour qu'elle n'insulte ni ne blesse plus personne ici. Du reste, ajouta-il très ému, elle l'a dit elle-même ; tout le monde vous respecte et vous aimé jusqu'au sacrifice de sa vie. Ne craignez rien...

Jeanne, très endolorie, ne se sentait plus capable de garder sa sérénité un peu hautaine. Elle éclata en sanglots.

Moumousse, qui n'avait rien compris à cette scène extravagante, prit la main de sa grande amie et, toute tremblante, lui demanda :

— Pourquoi tu n'es pas brave ?

Cette question enfantine, Jeanne la prit dans son sens rigoureux et se reprocha sa faiblesse.

— Pardon, dit-elle, ce sont les nerfs.

Puis aussitôt :

— Que signifie cette ridicule accusation de ne pas vouloir épouser...

Landrin l'interrompit doucement.

— Nous eussions dû vous avertir peut-être.

— Quoi ! c'est donc vrai ?

— Oui. Le drôle a eu l'insolence de nous poser une pareille condition. Selon lui notre délivrance était à ce prix. Mais vous ne supposerez une minute, je pense, qu'un seul d'entre nous ait eu autre chose que du mépris pour cette solution déshonorante.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria M^{lle} Augerolles vraiment effrayée. Faut-il que je vous condamne à périr tous, pour me sauver de cette horreur, de cette infamie ?

— Préférez-vous accepter un sort aussi affreux ?

— Non ! non ! oh ! jamais. On me tuera plutôt...
heureusement.

— Ni vous ni nous ne mourrons, mademoiselle. Ayez confiance. Encore une fois, nous sommes là. Nous vous garderons bien, j'en réponds. Gardez-vous vous-même et songez que vous avez tout à craindre de l'Anglais et de cette Corniau...

— Mon Dieu ! mon Dieu ! répéta Jeanne atterrée.

— Maintenant, veuillez me dire d'où venait l'eau qui a servi de prétexte à cette drôlesse pour jouer sa comédie ?

M^{lle} Augerolles regarda autour d'elle, cherchant des yeux le bon abeuche qui, tapi dans un coin, la contemplait, dévot et désolé, car il comprenait vaguement ce qui venait de se produire.

— Mais, monsieur, c'est ce brave garçon qui, hier et ce matin, m'a rapporté ces petites provisions. Vous n'allez pas le punir, je pense.

— Oh ! mademoiselle. Il faudrait au contraire l'en récompenser.

Ceci dit, Landrin reprit sa voix de commandement.

— Monsieur Courville, dit-il, voulez-vous avoir la bonté d'interroger Jâ ? Demandez à cet homme où il a pris l'eau par lui donnée à mademoiselle ?

— Là-bas, répondit l'abeuche en montrant les coteaux derrière lesquels devait être le village considérable où commandait Abou-Bakar.

— Loin ?

Jâ désigna l'espace qui séparait des premières crêtes la roche des Génies et dit :

— Trois fois autant.

— Dans le village ?

— Non, au-delà.

— Fontaine ou rivière ?

— Petite rivière.

— Merci.

Landrin prononçait ce dernier mot quand il vit l'Anglais qui se dirigeait vers la tente de Céleste.

— N'allez pas plus loin, monsieur, lui dit-il.

— Oh ! le dame, mistress Corniaou jetait des cris..., melède probèblement. Je allais...

— Inutile. Dès ce moment vous êtes prisonnier.

— Moa ? Prisonnier ? *I have...*

— Qu'on s'empare de cet homme qui est un traître. C'est lui qui, à l'aide de signaux, nous a fait attaquer si violemment l'autre jour. Cook voulut protester, mais Landrin lui imposa rudement silence. Mathieu !

— Commandant ?

— Tu sais faire des nœuds, mon garçon ?

— Je crois, répondit le matelot avec un sourire de

supériorité.

— Eh bien, fais-toi aider par deux camarades et, sans priver entièrement l'Anglais de l'usage de ses membres, ficelle-le proprement de telle sorte qu'il...

— Qu'il soit candidat au record des tortues, ajouta Palangrotte sans façon.

— Vous avez bien traduit ma pensée, monsieur Taxile.

— C'est pas ficelé que je voudrais le voir, c'est p...

— Et vous, mes amis, reprit Landrin en s'adressant aux matelots, vous allez savoir comment des gens de cœur, tels que vous, en écoutant des suggestions abominables, peuvent aller et conduire les autres aux plus grands malheurs.

En quelques mots, sans réticences, le commandant révéla aux marins ce qu'il savait.

— Parmi vous, dit-il en finissant, il y a eu des imprudents, des meneurs qui, sans le croire, s'associaient

à une trahison. Je ne veux pas les connaître. Demain matin, j'aurai besoin de tous vos courages. Vous avez soif d'eau. Je sais enfin où il y en a. Nous irons la conquérir. Puis-je compte sur vous ?

— Oui, oui, sur tous ! Firent d'une seule voix les matelots.

— Pas un froussard, commandant, dit Palangrotte.

— J'en étais sûr, Landrin. Et maintenant répondit que chacun nettoie son fusil, astique ses armes. Demain, au point du jour, nous ferons ce que les Français devraient toujours faire : nous attaquerons.

XIV

Les matelots n'avaient plus aucun prétexte pour s'ameuter. D'autre part, Cook et Céleste, gardés à vue, semblaient incapables de nuire.

Aux colères, aux récriminations, avait succédé l'anxiété qui précède les heures décisives. On se préparait presque en silence.

Seul, peut-être, Tartyfume restait dans un état d'exaspération inimaginable. Tout en mettant en état son rifle à répétition il marmottait des invectives à l'adresse de M^{me} Chignon.

— Serpent sans lunettes ! qu'est-ce qu'on pourrait bien inventer pour la faire éclater de rage ? Parler ainsi de M^{lle} Augerolles ! ah ! Diou bibant, je suis dans un état !!! Je comprends, oui, je comprends les grinchus qui n'aiment pas qu'on les regarde de travers. Et si quelqu'un,

fût-ce M. Vaillant, fût-ce Courville ou Gobert, se permettait un mot plus haut que l'autre je crois que je me changerais en tonnerre pour l'écrabouiller.

Sur ce dernier mot, Savinien ne put retenir un sourire.

— Est-ce que je ne viens pas d'être un peu trop gascon ? ajouta-t-il. N'importe qu'on ne me frictionne pas les oreilles... il en cuirait... Pauvre M^{lle} Augerolles !

Hélas, oui, pauvre M^{lle} Augerolles ! Sa sérénité, sa belle bravoure, sa confiance dans la petite troupe dont elle avait vu les exploits, tout s'était évaporé depuis l'odieuse algarade du déjeuner, algarade dont elle distinguait à présent l'atroce perfidie.

— La misérable ! murmura-t-elle toute frémissante.

Puis, pensant à Landrin :

— Le brave garçon ! ajouta-t-elle en s'abandonnant à un émoi de nature bien différente.

Mais cette dernière sensation, pour être

incomparablement délicieuse ne dura que de fugitives secondes.

Une terreur noire du lendemain lui serrait furieusement la poitrine. Quoi ! si les Français étaient vaincus, massacrés, si Landrin — mortelle supposition — succombait pendant le combat, il lui faudrait donc voir un nègre vainqueur s'imposer comme époux !

— Oui... ou la mort.

La mort, certainement elle n'aurait pas hésité et cela lui rendait sa vaillance. Pourtant elle aimait sa vie ; son âme se révoltait à la pensée de l'anéantissement et, sous l'influence de ces angoisses, son trouble ne fit que grandir.

Il aurait été bien plus affreux si elle avait su que Landrin, sans rien dire à personne, avait quitté la forteresse avec Jâ, auquel il osait ainsi confier sa vie, si elle avait su qu'il était allé audacieusement reconnaître le terrain pour attaquer Abou-Bakar dans son repaire.

Vers trois heures du matin, il revenait avec l'abeuche dont la fidélité s'était, ainsi incontestablement affirmée. Son plan dressé, il s'endormit pour ainsi dire au commandement.

Sous les tentes, tous les yeux n'étaient pas clos. Stéphane, encore énervé de la scène orageuse de la journée, se retournait sur sa couchette, sans trouver de repos. Tartyfume, se dressait à chaque instant, sentant des lamres dans les yeux.

— Parbleu ! se disait-il en pensant à M^{lle} Augerolles, ce n'est pas pour moi que le four chauffe. Je me suis assez vu autrefois dans mon armoire à glace pour le savoir... ou le croire... Après tout, ajouta-t-il, presque drôlement, je serai bien plus grandiose en la sauvant sans prétendre à une récompense.

À sept heures et demie, tout le monde était sous les armes. Huit hommes des moins valides furent préposés à la garde des blessés, sous les ordres de Barrisson qui enrageait de ne pas aller, lui aussi, déployer sa valeur. Palangrotte et Tartyfume sortirent de leur tente, armés

jusqu'aux dents.

— Deux arsenaux ! dit gaîment Taxile en désignant Savinien et en se pavanant lui-même pour montrer ses armements.

Mais Tartyfume, étant passé devant lui, le Marseillais poussa un éclat de rire.

— De quoi ! tu emportes encore ton piston ?

— Oui, dit Savinien farouche si je suis tué, je veux qu'on l'enterre avec moi.

— Tué ! qu'on l'enterre ! tu es joyeux, toi, ce matin. D'abord, est-ce qu'on meurt ? C'est défendu. N'est-ce pas, commandant ?

— Docteur, disait cependant Landrin un de vos hommes devra garder sévèrement M. Cook et M^{me} Corniau, que je viens de placer dans la même tente, assez éloignés l'un de l'autre pour que la sentinelle puisse monter la garde dans l'espace qui les sépare et entendre ce qu'ils voudraient se dire.

— Bien, commandant.

— Combien vous reste-t-il d'invalides ?

— Six.

— Les sept convalescents garderont le défilé qui conduit de la plate-forme au paquebot, à l'endroit le plus étroit.

— Celui qu'il a fallu élargir pour mon bedon, appuya Palangrotte.

Courville s'était rangé à côté des matelots, un fusil à la main, lésion propre. Landrin lui demanda :

— Vous vous obstinez à venir avec nous, mon cher ami ?

— Oui, capitaine, et vous verrez que si la nature a traité mon corps en marâtre, du moins elle m'a donné un cœur solide et vaillant.

— Nous le savions tous ici, monsieur Courville. J'aurais préféré cependant...

— N'insistez pas, interrompit Stéphane dont le visage

anguleux rayonnait de résolution, je tiens à me battre comme tout le monde.

Dix minutes plus tard, les naufragés de l'*Océan*, au nombre de cinquante-deux, plus les officiers du paquebot, plus Vaillant, Courville et les deux Méridionaux qui s'avançaient avec Torix, à quelques pas sur le flanc gauche se dirigeaient, d'un pas solide et régulier, vers un des coteaux qui dominaient le village caché, comme la rivière, dans le premier repli du terrain.

Alertes, le sourire aux yeux, en bons mathurins que la perspective de montrer leur valeur rend souples et gouailleurs, ils échangeaient des drôleries, des vantardises même, dont Palangrotte ne leur laissait pas le monopole. Savinien, toujours sombre, grommelait :

— Il fera bien de se tenir à l'arrière-garde.

— Qui ? demanda le Provençal.

— Eh ! tonnerre ! le Sultan.

— Je t'écoute, mon poulet de grain.

— S'il montre son nez en avant, je l'abats comme une palombe.

— À moins que ce ne soit ton amour de Taxile, ici présent, qui lui loge un pruneau dans l'anatomie.

— Sur cette plage nue, ils vont nous voir arriver tout de suite.

— Pardi ! fit Palangrotte. Il n'y a pas de malice à faire. Pas un arbre. Pas un rocher.

Torix n'avait pas de faconde, lui. Énorme, il suivait, se contentant de penser : « On verra tout à l'heure. »

Très loin, sur la gauche, Vaillant aperçut deux Somalis, en costume de combat, qui avaient l'air de se promener et descendaient vers la mer. Ils étaient trop loin pour qu'on distinguât leurs traits. D'ailleurs, ils tournaient presque le dos.

— En voilà deux qui n'ont pas de chance ; ils vont manquer la contredanse.

Un coup de feu coupa la parole à Palangrotte.

— En voilà toujours un qui va s'asseoir par terre pour longtemps, dit Tartyfume.

— Tiens, il a sauté comme un lièvre. Tu lui avais donc vu le bout du nez.

— Depuis un moment il se raclait le ventre sur les cailloux, avançant sa tête pour mieux nous regarder. Mais, bête comme un jars, il n'aurait pas de moricaud se détachait en noir sur le sable pensé que son portrait blanc.

— Il a écopé, ma cagne ! Tu l'as vu se dresser ; et puis pan ! mortibus.

— Ah ! Ah !

— Attention, mes enfants, dit Landrin. Espacez-vous un peu pour que les flèches ne portent pas trop dans notre tas. Les voilà qui dévalent.

Les Somalis, en effet, ayant vu tomber un des leurs, guerrier redouté au surplus, ne jugeaient plus nécessaire

de se cacher davantage.

Batailleurs d'habitude, courageux, vainqueurs précédemment dans vingt rencontres avec leurs voisins ; pas du tout intimidés par la verte leçon reçue quelques nuits auparavant, ils demeuraient décidés à détruire la poignée d'hommes échouée sur la côte, autant par instinct sanguinaire que par la persuasion où ils étaient que le paquebot contenait des richesses incalculables.

Abou-Bakar avait habilement répandu ce bruit, sachant bien que de tels pillards et massacreurs, déploieraient d'autant plus de vaillance que le butin leur paraîtrait plus grandiose.

Ce n'était pas le sultan qui commandait les Somalis, mais son fils Abdallah qui avait conçu un plan dénotant chez lui un certain tempérament de stratège.

Sa première tactique avait été de laisser approcher les naufragés de façon à pouvoir lancer ses guerriers sur eux en ordre compact.

Il savait que les balles des fusils Gras feraient de sérieux ravages dans son armée pendant le court espace de temps qu'il faudrait aux Somalis pour courir sus à l'ennemi. Mais dès que le corps à corps serait engagé, il lui semblait impossible que les Français résistassent bien longtemps dans une lutte où ils seraient un contre vingt. Enfin il avait ordonné à ses combattants de déborder les ailes de Landrin et d'envelopper les matelots qu'il serait alors facile de massacrer sans rémission.

Donc, aussitôt que Tartyfume eut tué le grand gaillard qui n'avait pas su dissimuler sa tignasse arrangée en bicornes, le jeune chef Abdullah donna un signal et le sommet de la colline se couronna de guerriers en rangs pressés, profonds, qui poussèrent des cris horribles et lancèrent une grêle de flèches.

Courville, la tête haute, l'œil assuré, très calme, dit à Landrin :

— Nous sommes trop près.

Pour toute réponse, le jeune commandant ordonna le feu.

Une décharge générale ébranla les airs si violemment que les Somalis, sur qui de telles explosions produisaient toujours un effet réfrigérant, ne se jetèrent pas en avant avec la précision et la rapidité sur lesquelles comptait Abdullah.

— Machine en arrière, mes enfants, dit Landrin, pas à pas, et tirez toujours.

— Quoi ! nous reculons, troun de troun ! gémit Palangrotte.

— Il faut les attirer sur la dune, pour qu'il n'en reste pas un à l'abri, expliqua Courville.

— Ah ! parfait ! je comprends.

Les fusils à répétition de Vaillant, du bossu et des deux Méridionaux crachaient la mort sans relâche.

Quant aux matelots, il leur fallait charger les armes après chaque coup et ils perdaient un temps appréciable.

Les Somalis n'en étaient pas moins arrêtés dans leur élan.

Le sol, aux premiers rangs, se jonchait de leurs morts et de leurs blessés. Abdullah, frémissant d'impatience, se mit à la tête de ses cohortes et voulut les entraîner dans une charge torrentielle. Mais déjà le bataillon des naufragés avait pris du champ.

Tartyfume, cherchant des yeux Abou-Bakar, ne tirait pas un coup de carabine inutile.

— Et allez donc, pustuleux ! grognait Taxile que l'émulation et l'odeur de la poudre rendaient enragé.

Derrière eux, sur le bord de la mer, les deux promeneurs qu'ils avaient remarqués s'étaient, du même pas tranquille, rapprochés du rocher des Génies, comme s'ils eussent été attirés par le désir de voir la bataille sans s'exposer aux éclaboussures.

Nul, d'ailleurs, ne s'occupait de ces singuliers touristes.

Tout à coup, une cinquantaine de Somalis se détachèrent à droite et à gauche du gros des guerriers et se mirent à courir, avec une étonnante vélocité, vers la forteresse.

— N'en laissez passer aucun. Feu ! feu ! sur ceux-là seulement, cria Landrin.

Palangrotte, Tartyfume, Vaillant à gauche, sans compter les matelots, Landrin, Stéphane, Gobert, le deuxième lieutenant à droite, Torix, un peu en arrière, au centre, accélérèrent leurs coups, abattant tous ceux qui franchissaient leur ligne visuelle.

— Rabattez-les sur le tas ; qu'il n'en passe aucun.

Abdullah, changeant de tactique, avait lancé une partie de son monde sur les flancs pour détourner l'attention de Landrin et, au moment où tout l'effort des naufragés se concentrait sur les masses qui semblaient vouloir les tourner, un immense cri de guerre s'éleva jusqu'au ciel et douze cents noirs, démons couverts de leurs boucliers, formés en une colonne profonde, descendit la côte d'un élan irrésistible.

En quelques minutes, cette trombe arriva sur le petit bataillon de marins qui surpris, désarçonné, se sentant perdu, flottait déjà, quelques-uns des moins braves se

disposant à prendre la fuite.

Mais Landrin, impassible, fit opérer la seule manœuvre qui pût atténuer le danger de ce formidable assaut :

— Ouvrez-vous, matelots, portez-vous vivement à droite et à gauche. Laissez passer l'avalanche.

Si les naufragés n'eussent pas été les vifs mathurins prompts à comprendre et à agir qu'ils sont en toute circonstance, Barrisson qui, du haut de la plate-forme, suivait, avec une poignante angoisse, les péripéties d'un combat mal engagé, n'aurait pas vu les Somalis passer sans résistance entre les deux fragments de la colonne qui se retrouva intacte après cette effroyable bourrasque.

Quant aux assaillants, plusieurs qui se trouvaient à portée des matelots tombèrent sous les haches et les baïonnettes.

Abdullah, croyant avoir coupé les naufragés de leur base de communication, poussa un cri de triomphe bientôt répété par ses soldats.

Accoudé au parapet du rempart derrière lequel on l'avait

laissé, Barrisson, à qui parvint cette clameur de victoire, supposa un désastre.

Le cœur horriblement serré, il suivit des yeux la troupe de Landrin qui, maintenant formée en carré gagnait lentement la coupe de la colline et par conséquent, s'éloignait vers l'intérieur, laissant les Somalis maîtres du premier champ de bataille et de la forteresse elle-même.

Mais le fils d'Abou-Bakar ne se souciait en aucune façon des rochers où les Français trouvaient un abri depuis trois semaines. Il avait ordre d'anéantir l'ennemi ; c'est pourquoi il se mit en mesure d'envelopper Landrin, ou tout au moins de le rejeter sur le village.

Le docteur comprenait cette manœuvre et pensait à part lui que s'il était vivant le lendemain, ce serait un pur miracle.

Jâ, non moins attentif à suivre les évolutions des deux adversaires, se désespérait aussi. Heureusement que par prudence et pour ne pas attirer l'attention des Somalis, tous les passagers hors d'état de combattre avaient été

consignés, M^{lle} Augerolles et Moumousse comme les autres, dans leurs tentes.

Quelqu'un qui, à ce moment où toute l'attention du docteur et de Jâ se concentrait sur la bataille, quelqu'un, dis-je, qui aurait par hasard jeté les yeux dans le puits autour duquel on avait dressé, on s'en souvient, un garde-fou d'un mètre de hauteur, n'eût peut-être pas pu retenir une exclamation en voyant deux Somalis monter à bout de bras vers la plate-forme, à l'aide d'une corde probablement placée là pour cet usage.

L'un des deux arriva bientôt sur l'une des saillies, par où Landrin était descendu naguère, pour explorer l'excavation.

Il s'y installa. L'autre l'y rejoignit bientôt et ils se tinrent cois, regardant par les fentes des planches ce qui se passait sur la terrasse.

C'étaient deux gaillards très solides, dans lesquels Tartyfume ou Courville, s'ils eussent été là, auraient pu reconnaître des visiteurs inattendus autant que

redoutables.

Mais juste en ce moment, Abdullah lançait de nouveau ses hommes sur le petit bataillon de Landrin. Seulement, cette fois, le torrent des noirs alla se briser contre le carré formé par les matelots et aux quatre coins desquels avaient été placés Vaillant et les trois autres passagers Courville, Taxile et Savinien.

Il faut avoir éprouvé la force d'un tel ordre de combat, pour savoir de quelle résistance il est susceptible.

Ce qu'Abdullah avait prévu et voulu s'accomplissait d'ailleurs.

Attaqué de face, débordé des deux côtés, Landrin semblait perdu. Il allait être enveloppé... Seulement les Somalis, sur qui toutes les balles portaient, subissaient des pertes énormes. Leur ardeur se ralentissait d'autant plus qu'ils ne savaient pas faire la guerre, sans s'éreinter à bondir et à hurler incessamment.

Mais, comble de malchance, au moment où l'on s'y

attendait le moins, un renfort arriva aux Somalis. La tribu des Gobrons venait leur prêter main-forte.

De tous côtés des bandes de nègres se ruaient sur les naufragés dont la confiance s'amincissait.

À la vérité, une décharge froidement envoyée sur les Gobrons avait mis le désordre parmi ces alliés valeureux d'Abdullah.

Mais les guerriers de celui-ci, excités au plus haut point, se faisaient tuer avec un étonnant courage ou se rapprochaient assez du carré pour que désormais leurs flèches portassent en plein tas.

C'est alors que les moins braves parmi les matelots commencèrent à tenir moins ferme. On ne se serrait plus les coudes aussi solidement. Sept à huit hommes étaient blessés.

Un des archers gobrons ayant imaginé de lancer une sorte de quenouille largement arrosée de pétrole et tout enflammée dans les rangs des naufragés, il y eut bientôt

un imperceptible mouvement de désordre.

Quelques-uns regardaient autour d'eux Comme pour chercher une issue. Abdullah se croyait déjà vainqueur et encourageait ses soldats de la voix et de l'exemple.

Du rempart, Barrisson se rendait compte de l'imminence d'un malheur et délibérait s'il prendrait ses huit hommes pour voler au secours de Landrin.

Derrière lui, les deux Somalis, cachés à l'orifice du puits, semblaient attendre qu'il prît une résolution.

Mais au milieu de la mêlée, Torix et Vaillant, impatientés, laissèrent là leurs fusils.

— À la hache, à la hache ! criaient-ils.

— En bataille, face à la mort ! commanda Landrin.

La manœuvre s'opéra plutôt mal que bien. Une panique était à craindre.

Palangrotte tirait toujours en jurant comme un possédé. Courville s'élançait en avant avec Landrin et Torix, se

portant droit sur Abdullah. Chacun combattait pour son compte, on faisait partout des prodiges. Mais les plus mous s'abandonnaient. Un désordre affreux, précurseur de la débandade, régnait sur quelques points. Encore un instant et la déroute se manifestait... Quand tout à coup la *Marseillaise* éclata aux oreilles de ces soixante Français.

C'était Savinien Tartyfume qui, voyant le désarroi prêt à se changer en débâcle, avait eu l'inspiration d'emboucher son piston et de faire entendre, vibrant, endiablé, irrésistible, l'hymne patriotique.

Tout en soufflant avec fureur, il était venu se placer aux côtés de Courville et de Landrin et il sonnait, il sonnait...

— Ah ! tonnerre de partout ! cria Palangrotte. En voilà une idée heureuse ! Allons, enfants de la Patrie...

Pour le coup, l'effet avait été foudroyant. Les mathurins, redressés, remontés, invincibles à présent, poussèrent un cri d'enthousiasme guerrier, fondirent la hache haute sur les masses des Somalis et y firent un trou profond et

finirent par la traverser. L'ordre primitif était rétabli.

Courville, fou d'ardeur, sans plus se souvenir qu'il était infirme, Courville, fit un bond sur Abdullah et lui envoya trois balles.

Blessé, le jeune chef Somali fondit à son tour sur Stéphane et follement lui plongea sa lance dans la poitrine juste au moment où Landrin, courant au secours de son malheureux ami, fracassait la tête d'Abdullah d'un coup de revolver.

Savinien continuait à jeter sur les hurlements de la mêlée les notes éclatantes du chant de guerre qui avait rendu du cœur aux plus émus, et comme un cyclone, la petite troupe balaya devant elle tout ce qui restait de Somalis sur son passage.

La mort d'Abdullah dont la nouvelle se répandit, comme un coup de foudre, parmi les guerriers noirs, détermina bientôt chez eux un découragement visible.

Leurs clameurs s'éteignirent d'abord ; aux attaques

furibondes succédèrent les derniers efforts des plus échauffés. Les autres opéraient une conversion du côté du village.

Certes ! la vaillance des naufragés venait de faire un miracle. Mais, la conscience de leur victoire redoublant leur audace jusqu'à la témérité, ils chargèrent de nouveau avec une telle *furia* que la défaite devint un sauve-qui-peut.

Il ne s'agissait plus que de poursuivre les fuyards qui semblaient avoir des ailes.

Au moment où les Français, entraînés par la *Marseillaise* de Tartyfume, revenaient de leur désespoir et entamaient, en héros, la lutte suprême, Barrisson, n'y tenant plus, avait quitté le parapet, décidé à intervenir avec les sept convalescents qui gardaient la roche des Génies.

Laissant Jâ sur la plate-forme, il courut de toutes ses jambes vers le couloir dans les profondeurs duquel il disparut en criant :

— Alerte ! volons à leur aide !

Sous la tente de M^{lle} Augerolles, Moumousse jouait, sautait, bavardait toute seule, car la pianiste, au comble de l'angoisse, ne faisait guère attention à ce qui se passait autour d'elle.

D'horribles pressentiments la torturaient. Au fond de sa pensée se dressaient des terreurs de toute sorte : Landrin serait-il vainqueur ? reviendrait-il vivant ?

Et s'il périssait avec tout son monde !

À cette supposition elle faillit pousser un cri. Car si elle entrevoyait dans la mort la face pâle du jeune commandant... au-dessus d'elle lui apparaissait l'image d'Abou-Bakar triomphant, impérieux, réclamant sa main comme prix de son odieuse victoire.

Toujours agitée, Moumousse s'était approchée de la couchette et y avait trouvé un revolver M^{lle} Augerolles.

Cela brillait. Pour la mignonne, l'objet était nouveau, curieux. Elle le prit, le tourna et le retourna. Puis, le

portant à sa grande amie :

— Qu'est-ce que c'est, dis, Jeanne ? demanda-t-elle.

— Malheureuse ! s'écria M^{lle} Augerolles, va remettre ça sur le lit, ça tue.

En cette seconde même la portière de la tente s'entr'ouvrait. Un noir, aux larges épaules d'hercule, entra, en ouragan. Jeanne eut à peine le temps de distinguer sa redoutable silhouette. Le Somali, sans dire un mot, l'avait prise, enlevée et s'élançait dehors.

Quel cri elle poussa !

Moumousse entrevit le ravisseur.

Comprit-elle ? fut-elle poussée par un instinct mal défini ? Toujours est-il qu'elle saisit le vêtement du Somali pour le retenir.

La pauvre enfant ! que pesait-elle ? c'est à peine si elle entrava la marche du sinistre voleur. Mais elle ne le lâcha pas. En même temps elle déchira l'air de cris perçants,

continus, tenant dans sa main gauche le revolver qu'elle n'avait pas lâché et auquel d'ailleurs elle ne pensait pas. Le ravisseur de Jeanne sortit de la tente, entraînant après lui Blanchette cramponnée à son petit jupon blanc.

Tout cela s'était accompli avec la rapidité du rêve. Sur la plate-forme, il n'y avait plus que Jà. L'abeuche, s'étant retourné aux cris de Moumousse, fut pris d'un tremblement de terreur en voyant l'homme qui emportait la Péri.

Le pauvre diable ! il resta comme congelé deux ou trois secondes. Par-dessus le garde-fou du puits, un autre sauvage tendait les bras pour s'emparer à son tour de M^{lle} Augerolles.

D'une voix déjà enrouée, Moumousse continuait ses appels stridents. Son poids, quelque léger qu'il fût, retardait quelque peu la marche du bandit. Celui-ci qui, de sa main, fermait la bouche de Jeanne, s'impacienta d'avoir dans ses jambes un moucheron si obstiné.

S'attardant brusquement, il voulut s'en débarrasser d'un

coup de pied- Mais il avait trop d'élan. Jâ le vit tomber sur ses genoux et se raidir pour que sa proie ne lui échappât point ou qu'elle ne lût pas blessée.

Blanchette aperçut l'abeuche, lâcha le Somali, courut à Jâ et sans savoir peut-être ce qu'elle faisait lui tendit le revolver en criant :

— Ça tue !

Une flamme sanglante traversa les yeux du fidèle ami des naufragés.

Avec une décision, une promptitude inouïe, il saisit l'arme que lui tendait l'enfant. Deux bonds ! il fut sur le groupe du bourreau et de la victime. Fermant les yeux il lâcha un coup de revolver à bout portant dans la tête de l'homme qui se relevait. Celui-ci oscilla et s'abattit avec M^{lle} Augerolles vers laquelle Moumousse courut, ignorante du danger.

L'autre noir ayant fait mine de s'élaner sur l'abeuche, son couteau à la main, Jâ tira un second coup. Puis il ne vit

plus personne devant lui. À ses pieds, le mort et le couteau de son complice. Jâ ramassa l'arme prestement et se pencha sur le puits pour s'assurer si le dernier était tombé au fond. Et il le vit qui se laissait glisser le long de la corde.

Une inspiration ! le couteau était tranchant comme un rasoir. Jâ coupa la corde assujettie à l'un des pieux qui soutenaient la barrière. Un cri étouffé monta de l'excavation, cri bientôt suivi d'un coup sourd tout au fond. Le deuxième noir, à la suite d'une terrible chute, râlait dans les profondeurs.

L'abeuche, respectueux, presque mystique, aidait Jeanne à se relever, et Moumousse, ivre de joie, lui sautait au cou et embrassait à belle bouche le brave garçon qui lui-même la serrait dans ses bras en poussant les courts éclats de rire d'un homme éperdu.

Ils n'étaient pas revenus, ni les uns ni l'autre, des affres de cette minute épouvantable que Barrisson reparaisait rasséréiné. Ses compagnons triomphaient des hordes sauvages et reprenaient victorieusement le dessus. Il

venait de s'en rendre compte.

Sa physionomie exprimait un soulagement joyeux quand il chancela de stupeur en voyant le corps du Somali étendu devant Jeanne folle de peur, devant Moumousse pétulante de nerveuse ivresse et Jâ rayonnant.

À son regard interrogateur, Jâ, lui montrant le cadavre, répondit avec l'accent guttural de l'idiome arabe :

— Nour !

Puis invitant Barrisson à se pencher sur le puits, il ajouta :

— Abou-Bakar.

Ce dernier n'était pas mort. Il gisait, les membres brisés, sur le sable du fond, exhalant une plainte de temps à autre.

XV

Landrin sut profiter de la victoire. Plus d'un à sa place, trop heureux d'avoir tiré sa troupe d'une situation terriblement compromise, se serait cru habile en se remettant à l'abri.

Mais ce n'était pas une solution.

Une courte réflexion lui suffit pour envisager que la question de l'eau le contraindrait à une nouvelle expédition.

S'adressant à ses hommes que, du reste, l'enthousiasme enivrait :

— Mes enfants, leur dit-il, nous allons écraser cette bande d'assassins et de voleurs pour toujours. En avant ! L'eau est là-bas. Vous devez avoir rudement soif.

L'évocation ne pouvait être plus suggestive, un immense

cri de : « En avant lui » répondit.

La crête de la colline fut escaladée sans résistance
Devant les mathurins tout fuyait en désordre.

— Ah ! troun de troun ! hurlait Palangrotte que le succès affolait, des zèbres ! Savinien. des zèbres ! Tire dans le tas.

Vaillant courait à toutes jambes vers le village. Le brave Gascon, s'élançant à sa poursuite, le rejoignit bientôt grâce à ses longues guibolles et, rayonnant, lui décocha :

— Eh bien, monsieur Georges ! un art de nègre ! croyez-vous toujours que la musique soit un art de nègre ?

— Mon cher ami, répliqua Vaillant, vous avez eu une inspiration géniale. C'est vous qui avez gagné la bataille.

— C'est tout le monde. Je vous ai vu travailler pendant que je soufflais et, Diou bibant ! je vous réponds que vous alliez en mesure.

— Vous me donniez l'exemple. Ah ! quel crâne gaillard

vous faisiez quand, sans souci des lances et des couteaux, vous marchiez en avant, en levant tous nos hommes... Mais la palme, voyez-vous, elle revient...

— Méfiez-vous, dit tranquillement Vaillant en tirant sur un Somali.

— Oui, j'ai vu... elle revient au commandant. Ce qu'il a fait de ravages après avoir tué le chef.

— Je crois bien. Il était partout. Cette vermine tombait devant lui ! fallait voir. Achille ! L'invulnérable et invincible Achille.

— Oh ! oh ! il me semble qu'on nous attend là-bas.

— Bah ! les derniers débris ! S'ils ne sont pas plus de cinquante, dit dédaigneusement Tartyfume, à nous deux nous les démolirons.

Un gros de Somalis semblait, en effet, vouloir revenir à la charge, mais Landrin arrivait avec sa légion maintenant irrésistible. Les naufrageurs furent enlevés en cinq minutes.

— Qu'on cherche Abou-Bakar, ordonna le commandant qui, naturellement, ignorait les événements de la plateforme, et qu'on tâche de le prendre vivant.

— Ah ! Ma cagne ! voilà une idée. Il faudrait trouver sa maison. Viens-tu, Savinien ? Si nous le cueillons, nous lui ferons toujours quelques niches.

— Je t'écoute !

Le village bientôt emporté, on fouilla partout sans trouver le sultan, bien entendu. Puis les matelots, ayant découvert la rivière, se précipitèrent pour boire.

— En douceur, en douceur, mes enfants, disait Landrin.

— Vous allez vous gonfler comme des chiens noyés, ajouta Palangrotte.

— Et puis les négros pourraient bien profiter du désordre pour essayer de vous pousser dans l'eau claire.

— Dix hommes à la fois, pas un de plus, vous m'entendez ?

Les mathurins étaient trop contents pour ne pas obéir. Assez sagement, ils se désaltèrent par escouades. Puis l'on recommença la chasse aux Somalis. Mais ceux-ci ne résistaient plus. La plupart se rendaient sans condition. Quelques-uns fuyaient au loin dans la campagne. Les Gobrons décimés filaient dans la direction du Guéliidi. L'écrasement était complet, définitif.

La colonne reprit le chemin de la Roche des Génies, précédé par une longue théorie de femmes portant sur leurs épaules des amphores aux larges flancs pleines de l'eau douce qu'on avait conquise.

Malheureusement la phalange des mathurins avait aussi ses morts, au nombre de sept, qu'on emporta pieusement pour leur rendre solennellement les derniers devoirs, et ses blessés parmi lesquels notre ami Stéphane Courville, très grièvement atteint par la lance d'Abdullah et que quatre hommes valides portaient avec les précautions nécessaires.

Quand Landrin, à la tête de ses marins, arriva sur la terrasse où gisait toujours le cadavre de Nour,

M^{lle} Augerolles, qui jusqu'à ce moment avait été en proie à une nervosité inquiétante, car tout son être ébranlé ne parvenait pas à retrouver son équilibre mental, ce fut d'un mouvement d'antilope apeurée qu'elle courut au-devant de lui pour se mettre instinctivement sous sa protection.

Il y avait dans son attitude tant de grâce mêlée à une confusion inconsciente et heureuse que personne, dès lors, ne douta que le commandant fût l'élus de ce cœur d'où débordait un secret caché jusqu'à ce moment avec une dignité souveraine.

Mais Landrin, quoique délicieusement remué, ne s'expliquait ni la terreur visible de Jeanne, ni la présence de ce mort. Barrisson, interrogé, dut déclarer qu'il n'avait rien vu, et que Jâ ou M^{lle} Augerolles pouvaient seuls fournir des éclaircissements.

Jeanne, hors d'état de penser, de parler même, gardait son attitude troublée, peureuse, promenant autour d'elle des regards effarés. Jâ, incapable de se faire comprendre en français, montrait Moumousse et semblait la désigner comme l'héroïne principale de l'aventure. On interrogea

Blanchette.

— Alors, répondit-elle, un vilain, tout noir, grand, grand, est venu là.

Elle tendait sa petite main vers la tente.

— Il a pris ma grande amie Jeanne comme ça.

Elle avançait ses jolis bras tout ronds, mimant la scène.

— Alors, moi, j'ai eu peur, oh ! mais peur ! j'ai crié maman ! Et puis, j'ai voulu retenir l'homme noir.

Moumousse avala sa salive ; puis, se taisant, concentra gentiment ses souvenirs.

— Alors, reprit-elle, j'ai vu Jâ, je lui ai donné quelque chose qu'on m'avait dit que ça tuait. Il a fait, poum ! très fort ; J'ai été brave, je n'ai pas pleuré parce que Torix ne veut pas... et puis alors... alors le vilain méchant s'est couché par terre dans du rouge et il a dormi.

Landrin, tout frémissant d'apprendre qu'un miracle seul lui faisait retrouver celle à qui il eût donné sa vie, se

tourna vers M^{lle} Augerolles.

Les yeux pleins de douces larmes, il lui tendit les bras sans mauvaise honte, en héros qu'un respect humain stupide ne saurait influencer, et la jeune fille se jeta sur sa poitrine en sanglotant.

Il n'y eut parmi les autres prétendants de Jeanne ni un mouvement de colère ni un sentiment de jalousie. Landrin était le plus digne.

M^{lle} Augerolles l'aimait. Ils firent mieux que de se résigner. Ils approuvèrent. Et comme c'étaient de braves gens, ils tendirent la main à l'élu.

Les matelots, Torix en tête, organisèrent une ovation à Moumousse qui fut portée en triomphe autour de la plateforme au milieu des vivats. On tira un coup de canon en son honneur. Elle riait comme une folle, embrassant tout le monde. Puis elle voulut que Jâ partageât sa gloire.

Il fallut que l'abeuche fût à son côté, hissé sur les épaules des marins qui, dans l'ivresse de la victoire, imaginaient

des extravagances. Jeanne, à l'écart, versa tant de larmes délicieuses qu'elle retrouva peu à peu son courage et son sang-froid. Palangrotte avait épuisé son répertoire d'expressions pittoresques et Tartyfume adressait à son piston des actions de grâces méridionales.

XVI

Malheureusement, il y avait une ombre à ce charmant tableau. Treize hommes blessés grièvement réclamaient les soins de Barrisson. Savinien lui-même sentait encore un chatouillis à la clavicule.

— Ils m'ont percé tout de même, les chacals, dit-il à Palangrotte.

— Il me semble également que j'ai un bras engourdi, gronda Taxile. Bah ! traitons ça soigneusement par l'indifférence. Tiens ! mais vous aussi, monsieur Georges, vous êtes blessé à la tête.

— Oui, un coup de couteau qui a heureusement dévié. Et vous, commandant ?

— Rien, une estafilade à la hanche.

Presque tous les mathurins avaient attrapé, comme leurs

chefs, des contusions ou des boutonnières.

C'est alors qu'on se rendit compte à quel point l'affaire avait été chaude fût et combien peu il s'en était fallu que la cohorte des naufragés anéantie.

Mais le plus cruellement atteint, en dehors des sept matelots tués, était le pauvre bossu.

Transporté sous la tente-ambulance, il repoussa doucement les soins du docteur.

— Mon cher ami, lui dit-il avec un sourire navrant, réservez vos soins à ceux qui peuvent être sauvés. Pour moi, je vais mourir et, vraiment, je ne suis pas le plus malheureux.

Ces paroles, rapportées au commandant, glacèrent, quand elles furent connues de tous, l'allégresse générale.

— Ah ! bagasse de sort ! gronda Palangrotte, le meilleur elle plus malin de nous tous. Ça n'est pas juste.

Et il pleura, le sensible Marseillais.

Vaillant, Landrin, tous les chefs s'étaient rendus auprès de Stéphane qui leur tendit la main, et toujours son sourire aux lèvres leur dit :

— Souvenez-vous de moi, je vous en prie. Songez parfois à ce malheureux que la nature avait affligé d'un corps d'avorton pour loger une âme aux ambitions impossibles.

Landrin et Georges, bouleversés, s'obstinaient à vouloir que Barrisson sauvât leur ami. Mais Stéphane :

— Écoutez-moi et ne me trouvez pas trop ridicule. Je ne m'appelle pas seulement Courville. Je suis le marquis de MONTAIGRE, baron de Courville, etc. Les exploits de nos explorateurs m'avaient monté la tête. Je me sentais l'âme assez haute pour tenter quelque chose de grand. Sans tenir compte de mes infirmités, j'étais parti dans l'intention de Conquérir un pays et de me faire roi quelque part. C'est de la folie, n'est-ce pas ? ne vous moquez pas trop. Au moins je serai mort les armes à la main. C'est déjà beau pour un bossu. Faites-moi enterrer dans ce rocher. Le tombeau a sa grandeur. Gravez mon

nom dans la pierre.

Vaillant, le capitaine, tous les autres étouffaient leurs sanglots.

— Voulez-vous prier M^{lle} Augerolles de venir me serrer la main, demanda-t-il. Là encore j'ai eu des ambitions disproportionnées. Mais, aurai-je le temps ? Ajouta-t-il.

Le malheureux sentait venir la syncope. Il tendit ses mains aux amis qui l'assistaient, se raidit, essaya encore de sourire et rendit le dernier soupir sans avoir eu la suprême consolation de dire adieu à Jeanne.

La mort de Stéphane provoqua chez Landrin et chez Vaillant un accès de noire colère contre les Somalis. ++

— Les monstres ! S'écria le commandant. Je vais leur faire payer la vie de notre ami.

— Pour commencer, je voudrais qu'on pendit Abou-Bakar sur la place du village.

— Au fait, ce sera le sacrifice aux mânes de Courville...

— Nous allons nous rendre auprès de lui pour l'interroger.

Landrin avait oublié qu'Abou-Bakar ne parlait ni anglais ni français. Cela simplifia les choses. Le lendemain matin, les Somalis ne furent pas peu terrorisés quand, au soleil levant, ils virent une potence dressée devant la case d'Abou-Bakar et le sultan qui pendait au bout d'une corde. Ce fut le coup de grâce.

Les indigènes, semblables en cette occasion à des peuples moins barbares, poussèrent alors l'humilité jusqu'à venir prier Landrin de régner sur eux.

Cette proposition fit sourire le commandant qui, se tournant vers Jeanne revenue enfin de son terrible émoi, lui dit :

— Voulez-vous être souveraine ?

C'était avec une exquise délicatesse lui demander solennellement sa main.

— Je veux tout ce qu'il vous plaira, répondit-elle

néanmoins en baissant les yeux.

— Je plaisantais, dit Landrin. Mais je veux avoir l'air de rester leur sultan jusqu'à l'heure de la délivrance.

— Nommez-moi ministre de la Justice, sire, dit Palangrotte.

— Avec plaisir, monsieur Taxile.

— Alors je prends Savinien comme sous-secrétaire d'État. Viens, Tartyfume, nous allons instrumenter tout de suite, ma cagne !

Le Gascon suivit son ami sous la tente où Cook et Céleste Corniau étaient toujours gardés à vue.

— Mon petit Englisch, dit-il à l'insulaire, le nommé Nour qui est mort hier et le sultan Abou-Bakar ont été pendus ce matin...

— Aoh ! pendiou !

— Parfaitement. Ça vous défrise ! Bon ! attendez. Avant de mourir ils nous ont donné la preuve que vous nous

trahissiez à leur bénéfice.

L'Anglais, fatigué et pris à Timproviste, ne protesta pas.

— C'est vrai, n'est-ce pas. Inutile de nier. De plus, M. Landrin, qui a ceint aujourd'hui même la couronne des Somalis, m'a chargé d'instruire votre procès. Aimeriez-vous à être pendu, vous aussi ? Cook eut un sursaut.

— Le Angleterre, dit-il, ne permettrait pas...

— Quand vous serez mort, interrompit Taxile, je ne vois guère ce qu'elle ne tolérerait point, en ce qui vous concerne. Donc, je vous condamne au supplice des traîtres.

— Voilà qui est réglé, dit Tartyfume posément.

— À madame du Chignon-Vert, à présent, reprit Taxile.

Céleste était fort affaissée. Ayant entendu la sommaire sentence de Palangrotte, elle pensa qu'un sort fâcheux allait interrompre le fil de ses jours. Une telle terreur lui

donna la force de crier comme si on l'écorchait.

— Ma petite pintade, closez votre bec, éteignez votre piaillerie. Vous vous êtes faite la complice de ce malfaiteur britannique : vous méritez donc le même sort que lui.

— Grâce ! hurlait la Corniau.

— Mais comme vous avez été, de plus, insolente, grossière même, envers M^{lle} Augerolles, je vous condamne à être coupée en trente-six morceaux, par les Somalis, vos amis, auxquels nous vous livrerons et qui n'ont rien à nous refuser. J'ai dit.

— Voilà qui est entendu, enlevé, pesé, ajouta Savinien toujours calme.

Mais Céleste Corniau remplissait la tente d'horribles hurlements, au milieu desquels on distinguait les mots de : « Pardon ! pitié ! je suis trop jeune ! » Elle pleurait pour tout de bon, la drôlesse.

Était-ce l'influence ambiante ? Cook avait dépouillé sa

morgue. À son tour, il pria, supplia, dans une amende honorable. Comme Taxile, impassible, faisait mine de se retirer pour ordonner l'exécution, Cook le saisit par son veston et implora sa grâce à droite, tandis que Céleste gémissait à gauche.

— Ils m'attendrissent, parole d'honneur ! grommela Taxile en dissimulant un sourire.

— Quoi ? que vas-tu faire ?

— Tu vas voir, on se tordra, répondit Palangrotte à voix basse.

Après avoir longuement feint d'être inflexible, Taxile reprit :

— Eh bien ! je consens à une commutation de peine.

— Ah ! firent en même temps les deux condamnés.

— C'est M^{me} du Chignon qui sera pendue et l'English coupé en petits morceaux. Nouvelle explosion de désespoir...

— À moins... ma vieille Chignon vert...

— À moins ? interrogea Céleste, palpitante.

— Que vous ne vous ne trouviez un sultan de ce pays pour vous épouser.

— Un sultan ! Gémit la Corniau prostrée ; mais il n'y en a plus.

— Quand il n'y en a plus, il y en a encore. Vous avez vingt-quatre heures pour le trouver. Si vous ne vous mariez pas... couic ! vous entendez ? Quant à mister Cook, je le garde pour lui faire une surprise, et une fameuse.

Cette sentence rendue, Taxile sortit en disant au matelot qui gardait les deux traîtres :

— Veillez sur les condamnés. Vous en répondez sur votre tête.

Les Somalis venus pour offrir la couronne à Landrin étaient encore là, au nombre de cinq. L'un d'eux attirait

l'attention par sa hideur. En l'examinant, Tartyfume eut un éclat de rire, et, poussant Taxile du coude, lui tint ce petit discours :

— J'ai une idée. Tu vois ce vilain moricaud ? Y a pas plus affreux au monde. C'est celui-là qu'il faut faire épouser à Chignon...

— Lumineuse ! lumineuse ! ton idée. Attends.

En quelques gestes, Palangrotte fit comprendre au négro qu'il lui réservait une beauté. Celui-ci exulta d'abord. Mais quand on l'eut conduit auprès de sa future, il fut pris de terreur à la vue de ses cheveux décolorés.

Céleste, elle, se cachait la figure, plus épouvantée encore. Il n'en fallut pas moins passer par ce que le Marseillais avait décidé. La Corniau se décida pour ne pas être pendue et le Somali parce qu'il réfléchit que ça lui ferait une bonne bête de somme. Une cérémonie fut bâclée en

deux temps et ils s'en allèrent. On se demandait, en les voyant partir, lequel des deux était le plus à plaindre.

Moumousse, à qui on laissait toute sa liberté, depuis qu'il n'y avait plus rien à craindre, courait partout, jouait dans les coins, se faisant la joie des matelots, mais surtout de Torix et de Jâ... de Jà devenu un personnage à qui tout le monde à présent vouait une amitié parfaite.

Le troisième jour, vers le soir, Blanchette ayant fait sauter en l'air une balle primitive que Torix venait de lui confectionner, le jouet dont elle était si heureuse alla, en retombant, se loger dans une fente du roc, derrière la tente de Jeanne.

La fillette monta fort adroitement sur une grosse pierre isolée, pour reprendre son joujou. Mais la balle s'était si bien enfoncée dans l'anfractuosité qu'elle ne put y parvenir. Elle appela Torix. Le géant, toujours esclave de sa mignonne, le géant accourut. Pour dégager la balle il lui fallut attirer à lui un fragment de basalte en forme de dalle et posé de champ, derrière lequel le joujou restait engagé, et qui lui parut mobile.

La dalle en question renversée, Torix ramassa la paume de Blanchette, la rendit à l'enfant et s'aperçut qu'il avait débouché une excavation assez profonde.

Mais il n'y prit pas autrement garde. Les excavations, ce n'était pas ça qui manquait sur la roche des Génies.

Il s'en alla donc, et Moumousse reprit ses jeux. Bientôt le trou l'attira. On sait que rien ne l'épouvantait.

Elle y pénétra toute seule et bientôt elle en ressortit en appelant de nouveau le colosse.

— Tori ! Tori ! c'est plein de sous, viens voir !

Torix avec la plus admirable, la plus paternelle patience, retourna auprès de Blanchette qui lui montra ses mains remplies de pièces d'argent d'une dimension et d'une frappe particulières.

— Y en a-t-il beaucoup, mignonne ?

— Comme ça, comme ça, comme ça ! répondit Moumousse en ouvrant ses bras autant qu'elle put.

— Attends, dit le colosse.

Et il alla prévenir Landrin tandis que Blanchette s'amusait à faire sauter les pièces de monnaie à la place de la balle.

— Ce sont des thalaris ou thalers, dit Landrin qui, s'étant baissé pour regarder dans le trou, s'écria :

— Mais il y a là une fortune. Comment diable pareille somme se trouve-t-elle dans ce creux ?

Vaillant, qui venait de s'approcher, s'exclama :

— Eh ! parbleu ! commandant, ce doit être le trésor d'Abou-Bakar...

— Au fait, c'est vrai. Voyons si notre défunt ennemi le sultan était riche.

On fit venir une douzaine de matelots qui vidèrent le trou. Landrin ne s'était pas trompé. Il y avait là une accumulation de richesses parfaitement monnayées. On mit Cinq heures à les compter. La somme totale s'élevait

à cent trente-deux mille thalaris. Tartyfume, ébahi, croyait rêver. Taxile demandait :

— Qu'est-ce qu'on va faire de tout ça ?

— Nous appliquerons la loi de France. Moumousse qui a trouvé le trésor en aura la moitié.

Blanchette sérieuse écoutait attentivement Landrin.

— Et l'autre moitié ?

— Elle revient au propriétaire de la Roche, dit le Gascon.

— C'est nous tous, monsieur Tartyfume, car c'est nous tous qui avons soumis les Somalis et nous partagerons...

— Seulement, dit M^{lle} Augerolles, Jâ mérite bien qu'on lui en donne dix mille.

— Assurément.

Ainsi fut fait. Chacun des passagers, chacun des matelots eut sa part et ce fut, comme on pense, une fête que la

distribution des magots...

Jâ triomphait. Les mathurins exultaient. Moumousse était toute fière d'avoir déniché un argent dont tout le monde la remerciait. Et, la nuit venue, Tartyfume, pour couronner cette heureuse journée, voulut tirer un des feux d'artifice qu'il avait en réserve. Torix, Palangrotte et sept ou huit matelots en dressèrent la carcasse, le temps de le dire.

Dès les premières fusées, les Somalis, attirés sur les coteaux par l'explosion d'une bombe signal, tombèrent dans une admiration sans bornes. Mais quand le bouquet de Tartyfume — un bouquet de trente-cinq francs s'il vous plaît — s'élança en gerbe éblouissante, éclairant pendant cinquante secondes toute la contrée et la mer, Moumousse battit follement des mains et les indigènes trouvèrent cela si beau qu'ils se déclarèrent fort heureux de vivre sous la domination de maîtres dont la pyrotechnie était ce qu'ils avaient vu de plus merveilleux.

Mais comme la dernière fusée s'éteignait... un coup de canon retentit au large. Les Somalis crurent que la fête

continuait.

Les naufragés, eux, comprirent que c'était le bâtiment libérateur et ce fut une joie sans limite.

Après mille périls, le cousin de Jà était arrivé à Djibouti où un aviso se trouvait justement. Parti aussitôt, le *Faucon*, dont les officiers et l'équipage avaient aperçu le feu d'artifice, signalait ainsi son arrivée.

Le lendemain, avant de s'embarquer, Palangrotte organisa une cocasse cérémonie. Il demanda que Landrin cédât son éphémère couronne à Moumousse. On proclama la mignonne reine des Somalis. Torix fut fait garde d'honneur et Tartyfume son maître de chapelle.

Après quoi, Blanchette, interrogée, déclara qu'elle voulait s'en aller avec sa grande amie, son bon Torix, Jâ, et ses sous.

— Alors, mignonne, dis : j'abdique.

— J'abdique, répéta la gamine amusée.

— En faveur.

— En faveur...

— De M. Cook...

— Fameux ! s'écria Tartyfume, nous allons les lâcher dans le pays. Ils fonderont une dynastie.

— Une dynastie suiffée, mon bon.

Mais voilà qu'au moment décisif, les Somalis, trop contents de leur sort, ne voulaient plus laisser partir leurs vainqueurs. On leur légua l'Anglais et Céleste qui trouvèrent la solution de bien mauvais goût et qui s'en trouvèrent fort mal par la suite. Mais ça, c'est une autre histoire.

En armant à Djibouti, on constata que Torix s'appelait réellement Rastafiol, né à Paris en effet. Il en convint modestement et conta que, dès ses premiers voyages, on l'avait surnommé Vercingétorix à cause de sa bravoure et de son accent. Puis, comme c'était un peu long, il devint Cingétorix, Gétorix et enfin Torix, si bien qu'il avait fini

par se croire né sous ce nom.

— Eh bien ! mon bon, dit Palangrotte, nous demanderons à la grande chancellerie de te confirmer authentiquement ce titre de noblesse. Tu resteras Vercingétorix ou Torix à ton choix et tu ne l'auras pas volé, troum de troum !

FIN